UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01190396 0

Petites Confessions

DU MÊME AUTEUR

Dispensé de l'article 23.
Humour et Humoristes.
Un mari sans femme.
Un Amant de cœur.
Petites Confessions (1re Série). Collection " MINERVA ".
(Couronné par l'Académie française.)

EN PRÉPARATION

Les histoires de Mme de Thianges.
L'Amie perdue.

~~LH 11~~
~~A1824p~~

PAUL ACKER

Petites Confessions

(VISITES ET PORTRAITS)

PUCCINI, ÉMILE FAGUET, PIERRE DE NOLHAC, CHARLES DUPUY, HENRY MARCEL, VINCENT D'INDY, HELLEU, PAUL HERVIEU, VICTORIEN SARDOU, A. MILLERAND, GASTON BOISSIER, ALEXANDRE RIBOT, LES PACIFISTES, PAUL DOUMER, FERDINAND BRUNETIÈRE, CAMILLE ERLANGER, PAUL ET VICTOR MARGUERITTE, ABEL HERMANT, G. LENÔTRE, MASSENET, BRIEUX, ETC.

DEUXIÈME SÉRIE

167677
24. 11. 21

PARIS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
4, RUE LE GOFF (Ve)

"Collection MINERVA"

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
146
A3
1900
t.2

PUCCINI

PUCCINI

Nous sommes le peuple le plus poli du monde : on ne saurait trop le répéter. Si d'autres que nous avaient reçu Victor-Emmanuel III, ils l'auraient sans nul doute reçu fort galamment, mais ils se seraient contentés de le recevoir. Nous, tout de suite, nous avons eu une aimable pensée : nous avons voulu que les mêmes jours, qui seront consacrés à célébrer des souverains maintenant amis, fussent aussi employés à fêter l'homme qui est aujourd'hui le musicien le plus illustre de l'Italie, Puccini. L'ingénieux M. Carré a trouvé le moyen d'offrir aux Parisiens, dans les décors luxueux de son théâtre, les tendres et dramatiques mélodies de *la Tosca* presqu'à la même heure où le roi et la reine fouleront le sol de la France; ainsi notre courtoisie unit l'art à la politique. Pour répondre à tant de prévenances, que pouvait faire M. Puccini, alors qu'un journaliste frappait à sa porte, sinon la lui ouvrir toute grande? et il n'y

manqua pas. Encore qu'il fût souffrant et alité à la suite d'un accident d'automobile et bien que dans la chambre d'hôtel, où un lit saccagé s'allongeait à côté de celui où il était couché, les cuvettes continssent l'eau grise des ablutions matinales, toute consigne fut levée pour le visiteur curieux. Qu'importaient les innombrables malles entr'ouvertes ou fermées qui gisaient à terre, les serviettes qui séchaient, les journaux épars sur l'édredon, tout ce qui donnait à la pièce un air de campement? La tête forte et fine hors de la chemise de nuit qui laissait voir le gilet de flanelle, une cigarette blonde serrée par les dents éblouissantes sous la moustache noire et brillante, le maëstro s'accouda sur les oreillers, fixa une minute sur moi ses yeux ardents et lourds... De méchants esprits, soucieux d'une ennuyeuse correction, blâmeraient cet accueil familier. Combien ils auraient tort!...

J'ai toujours admiré et toujours envié les musiciens pour leur extraordinaire précocité : c'est parmi eux que se recrutent la plupart de ces enfants qu'on appelle des enfants phénomènes. On ne cite point de peintre ayant peint, au sortir de nourrice, un paysage ou un portrait, ni de sculpteur ayant pétri, à peine sevré, une Vénus ou une Diane, ni de romancier ayant écrit, ses dents de lait poussées, une émouvante histoire d'amour. Mais on cite Mozart qui, à six ans, composait un concerto, Mendelssohn qui, vers le même âge,

lisait à première vue une partition si compliquée qu'elle fût, Haendel, qui n'attendit pas sa majorité pour livrer au public son premier opéra. M. Puccini n'a pas failli à cette noble et merveilleuse tradition : à cinq ans il jouait en maître de l'orgue, à dix il succédait à son père comme organiste d'une église de Lucques, à dix-huit il publiait un hymne fameux *I figli dell' Italia Bella*, à vingt enfin il faisait représenter avec un grand succès son premier opéra *les Villé*... Ne pensez point cependant que M. Puccini tirât de ces prouesses une vanité, même légère. Il les contait simplement et souriant, avec l'accent traditionnel, mêlant son discours de mots italiens, d'une voix chaude et agréable, interrogeant parfois du regard un ami, debout près de lui, quand sa connaissance de la langue française devenait incertaine.

— Oui, disait-il, depuis le XVIIIe siècle, cinq générations de musiciens se sont succédées dans ma famille, et j'ai appris la musique, comme on apprend à lire, sans m'en rendre compte. J'étudiai d'abord avec Angéloni, puis j'allai au conservatoire de Milan, où j'eus, pendant trois ans, comme professeurs Bazzeni et Ponchielli. Un beau jour, en 1884, je crois, Sonzogno organise un morceau d'opéra ; je lui envoie *les Villé*, il me les retourne sans les lire. Quelques amis alors se cotisent, réunissent 600 francs. Les élèves du conservatoire s'emparent des rôles, on monte la pièce, elle a du succès, beaucoup de succès, et l'année suivante je donne *Edgar*

que j'avais tiré de *la Coupe et les Lèvres*. *Edgar* fut très discuté.

Empressé et admiratif, l'ami interrompit le musicien.

— C'est le livret qui fut discuté, le livret seul.

Et comme je souriais, il ajouta, très vite, avec un petit geste cinglant : si, si, le livret, puis lui-même pria Puccini de continuer. Et M. Puccini continua.

— C'est seulement après avoir écrit *Manon Lescaut* que je compris vraiment le théâtre, ce qu'il était et ce qu'il exigeait. Dès lors je choisis moi-même mes sujets. J'étais encore sous l'impression de *la Vie de Bohême*, que je venais de lire, quand je me rendis à Milan pour voir *Falstaff*. L'avocat Nazi et le journaliste Berta m'accompagnaient. Dans le train, je leur parle du roman que j'avais achevé et de la musique qu'il me suggérait. Aussitôt Nazi propose de faire le canevas, Berta les vers. Des semaines se passent, et ils oublient. Mais moi, je n'avais pas oublié ; j'en entretiens Illica et Giacosa, et ils écrivent le livret. A partir de ce jour ils ont été mes librettistes : ce sont eux qui ont écrit le livret de *la Tosca*, après que j'eus entendu Sarah Bernhardt en Italie dans le drame de Sardou, et ce sont eux qui ont écrit celui de *Madame Butterfly* que la Scala de Milan va représenter. Pour *la Tosca*, M. Carré, depuis deux ans, voulait la monter, mais il ne trouvait pas l'actrice protagoniste. Il cherchait et j'attendais : enfin il découvrit Mlle Fri-

chet à Bruxelles. Et je suis très content, depuis quinze jours que je suis à Paris.

Il disait *ze souis, depouis ce zour, la mouzique...* de temps en temps même, son vocabulaire épuisé, il jetait rapidement de longues phrases italiennes, que je ne comprenais point et que, toujours obligeant, l'ami traduisait, en épelant les noms propres. Un nouveau visiteur, fils, lui aussi, de l'Italie, était entré, et mêlait ses renseignements à ceux du maître et de son fidèle. La pluie frappait les vitres, la pièce était sombre, et dans l'air lourd le parfum des cigarettes se fondait avec l'odeur plus forte que laissent derrière eux le sommeil et la nuit. Un peu penché, M. Puccini s'inquiétait des critiques : M. Catulle Mendès l'effrayait et le nom de M. Debussy, si différent de lui, suscitait en son esprit une vive inquiétude. Je le rassurai sur le jugement de M. Henry Gauthier-Villars. Alors, plus confiant dans le succès, il se courba, et toucha son mollet.

— Ah! fit-il, comme je le regardais avec surprise, c'est ma cassure que je touche, ma cassure de l'automobile... Oui, en février dernier, je suis tombé dans un précipice de plus de cent mètres, avec ma femme et mon fils. Ma femme et mon fils n'ont rien eu, le chauffeur a eu une jambe brisée, moi j'ai eu le tibia cassé. Je ne marche que depuis deux mois et encore avec deux cannes. Mais ça ne fait rien, j'adore l'automobile.

Déjà, d'un mouvement leste, il avait rejeté la

couverture et il montrait sa jambe, m'invitant à voir et à toucher; profondément remué d'un si grand honneur, d'une main que j'aurais voulu aussi délicate que celle d'une infirmière, je touchai avec respect cette jambe, la jambe du maëstro fameux, la jambe de Puccini, inoubliable faveur et émotion inoubliable! Combien de jaloux me vaudront-elles!

Cependant, midi sonnèrent, comme je goûtais une marque si précieuse de sympathie et d'estime. Pour être musicien, on n'en est pas moins homme; par une expressive pantomime, M. Puccini témoigna qu'il avait faim et que son ventre était vide. Mme Puccini apparut, et agenouillée devant le lit, noua autour de la jambe célèbre l'appareil qui doit lui rendre sa force et sa beauté première. Avec recueillement, je contemplais ce tableau digne du pinceau de Greuze, quand l'obligeant ami s'approcha de moi et, clignant de l'œil, murmura : *Ze souis le cevalier Passigli.* D'un crayon obéissant, je notai ce détail. Le bonheur illumina soudain son visage : son nom allait être imprimé dans un journal à côté de celui du grand Puccini. Que l'amitié a de touchants effets !

M. ÉMILE FAGUET

M. ÉMILE FAGUET

Je rencontrai M. Émile Faguet comme il sortait de l'Académie, avec son fidèle ami, M. Jules Lemaître. C'était le lendemain du jour où les souverains italiens étaient arrivés parmi nous, et, encore qu'il fût directeur de la *Revue Latine* et travaillât, à ce titre, à resserrer en littérature l'entente des deux nations, il ne songeait point à fêter ce raccommodement si désiré par quelque recherche de toilette. Il portait simplement et avec son habituelle insouciance un de ces costumes inélégants qui l'ont rendu fameux et lui valent, chaque semaine, les ironies aisées de la presse boulevardière : un pantalon à raies pâles, trop court et trop large ; un gilet très ouvert et teinte feuille d'automne ; une jaquette étroite et noire, agrémentée de tâches grises ; une régate de confection bleue et blanche ; un ancien petit tube aux reflets éteints. Le ciel était léger et tendre, mais il avait plu dans l'après-midi, et M. Faguet, prévoyant, serrait sous son bras un para-

pluie solide. Gaiment, la conscience tranquille, après une séance bien remplie, il regagnait par les quais son appartement de la rue Monge, jouissant des quelques journées de loisir qui lui restaient encore avant de recommencer à la Sorbonne son cours et ses conférences. Au Pont-Neuf, il acheta deux cigares pour la somme de 20 centimes, en glissa un dans sa poche, alluma l'autre, lança avec joie une bouffée, et reprit le trottoir où s'alignent les boîtes des bouquinistes. Il allait d'un petit pas rapide, la tête renversée, le nez en l'air... Des drapeaux flottaient aux tours de Notre-Dame et sur les murs de la préfecture, et les conducteurs d'omnibus ne dédaignaient pas non plus d'arborer, tout en haut de leurs sièges, les trois couleurs amies.

— Ne vous amusez-vous pas, lui dis-je enfin, de cet enthousiasme populaire, dès qu'un roi nous fait visite ? Regardez tous ces braves gens : quel bonheur brille sur leur visage, parce que depuis vingt-quatre heures un souverain est notre hôte !

— Peuh ! peuh ! répondit M. Faguet, tandis que des spirales de fumée s'enfuyaient de ses lèvres, le peuple aime les rois des autres, mais, les siens, il les chasse ou les guillotine. Et puis, il y a une reine, et il est galant. Ceux qui de cette animation prophétiseraient le retour facile d'un prétendant auraient bien tort. Voyez l'école monarchiste de *l'Action française :* ce sont des théoriciens intelligents, certes, mais quelle influence exercent-ils sur

la masse, et quel résultat obtiennent-ils? Peuh ! peuh ! peuh !

Comme il jetait ces exclamations dédaigneuses et dubitatives, nous traversions la place Saint-Michel, encombrée de tramways et de voitures. Un cycliste, plein de mépris pour les piétons, se précipita sur nous. Je n'eus que le temps de saisir M. Faguet par l'épaule, il fit un bond, en agitant son parapluie. Le cycliste obstiné, par un crochet habile, nous assaillit de nouveau. Tout de même nous lui échappâmes.

— Oh ! continua M. Faguet, je ne crois pas à une réaction. Qu'arrivera-t-il ? je n'en sais rien, mais nous ne reviendrons pas en arrière. Mes préférences allaient au nationalisme, mais il y a le nationalisme et il y a les nationalistes. Ah ! voilà une belle différence. De là mon superbe isolement, comme dit Édouard Rod. Je suis de l'opposition, mais si je hais les Jacobins d'aujourd'hui, je me souviens des hommes du 16 mai qui ne valaient pas plus, et qui broyaient, comme eux, tout ceux qui leur étaient suspects, les humbles surtout. Si je m'étais donné à la politique, j'aurais eu la même politique que Drumont : c'est la seule bonne. Il y a deux périls dont il faut nous débarrasser : le péril juif et le péril protestant. Les juifs, encore, je m'en accomoderais, mais les protestants, oh ! non. Les protestants, ce sont des syndiqués, et je déteste tous les syndiqués : ce sont des exclusifs. Voyez-les, ils sont convaincus qu'ils sont les seuls à pouvoir

faire quelque chose de la France. Pour eux, en dehors de leurs idées sociales et morales, point de salut. Et les catholiques ne bougent pas : ils sont trop nombreux, d'abord, pour s'unir, et puis ils sont honnêtes. Connaissez-vous le mot de Chamfort sur les honnêtes gens? il disait : « Les bandes des honnêtes gens. » Rien à tirer des honnêtes gens : ce sont des bandes, sans discipline et sans audaces.

Nous étions arrivés devant ce café Vachette, si fréquenté par la jeunesse peu studieuse, où chaque jour, après son déjeuner, M. Faguet s'en va savourer un mazagran. Je ne crois point qu'il use d'apéritifs : aussi, bien que l'heure de ces consommations fût sonnée, ne s'arrêta-t-il pas. Il monta la rue des Écoles, les mains dans les poches, les coudes au corps.

— Et Lemaître, fit-il de sa voix aiguë, devient monarchiste, et France...

Une seconde, il demeura silencieux, puis il ajouta aussitôt :

— Ah! l'admirable discours qu'il a prononcé à Tréguier!

Et il murmura, en souriant :

— Je l'aime toujours.

La nuit était venue, très vite, et les becs de gaz piquaient de leurs minces et tremblantes lueurs l'obscurité naissante. Nous étions très loin de Paris. Ce quartier, bruyant et populeux, avait malgré tout un air provincial. Si passagère que fût la rue, sans cesse encombrée, derrière des vitrines touchantes

d'humilité ou de prétention, de petits boutiquiers attendaient sans s'impatienter un improbable client. Aux zincs des mastroquets des clients s'attardaient, qui sans doute n'avaient en ce monde d'autres occupations que de boire des canons, et dans les cafés resserrés et enfumés, les patrons causaient familièrement avec les consommateurs, retraités ou rentiers. Les filles, encore dépeignées et en camisole, cherchaient de leurs fenêtres dans le ciel sombre l'étoile qui porte bonheur. Je comprenais maintenant l'âme de M. Faguet, et il m'apparaissait que Charles Dickens l'eût aimée.

Sans doute avais-je pensé tout haut, et, peut-être de tous les mots qui servaient dans mon esprit à définir M. Faguet, celui de bénédictin avait-il été prononcé plus haut que les autres.

— Bénédictin, s'écria M. Faguet, en secouant la tête, puis en riant, puis en tapant les pavés du bout de son parapluie. Bénédictin! mais non, mais non, je ne travaille pas comme un bénédictin. Je ne sors pas, je ne vais pas dans le monde, je ne suis pas obligé de m'enfermer chaque soir dans un théâtre; comme je suis feuilletoniste, je choisis les pièces que je veux voir, j'ai donc beaucoup de temps, beaucoup de temps. De tous ces métiers celui de professeur m'absorbe sans doute le plus, mais c'est aussi celui que je quitterai le premier. Dans cinq ans, je prendrai ma retraite... Comme membre de l'Institut, je pourrais professer jusqu'à soixante-quinze ans; mais à soixante-quinze ans que serai-je? Mort,

enterré et oublié. Non, non, je prendrai ma retraite, et, comme dit M. Roujon, je me lancerai complètement dans la bataille littéraire.

Éclatant de rire, il s'écria de nouveau, avec un geste de stupéfaction.

— Se lancer dans la bataille littéraire !

Puis il ajouta :

— Quelle langue, et quelle imagination !

M. PIERRE DE NOLHAC

M. PIERRE DE NOLHAC

Aucun de ceux qui habitèrent Compiègne, durant le séjour qu'y firent naguère l'empereur de Russie et l'impératrice, n'a encore oublié l'étrange et amusant conservateur du château. L'arrivée des souverains le réveilla brusquement du profond sommeil qu'il dormait depuis de longues années; il s'affola; que lui voulait-on? Deux ou trois jours, les pieds dans des pantoufles, podagre et vouté, il promena son désespoir dans les cours et les chambres; puis, terrifié par ces innombrables employés, grands et petits, qui surgissaient de toutes parts, il se terra dans son bureau et n'en sortit plus. Voilà des railleries qu'on ne s'est jamais permises et qu'on ne se permettra jamais contre M. de Nolhac, qui, l'autre semaine, montrait les beautés de Versailles au roi et à la reine d'Italie. M. de Nolhac, en effet, marque peut-être comme fonctionnaire au budget, mais ce n'est pas le fonctionnaire qui veille sur la merveilleuse relique qu'il adore : c'est le poète,

c'est l'artiste et c'est le savant, et vous devinez quel bonheur cela signifie pour nous. La reine Hélène ne pouvait souhaiter un guide plus averti, plus délicat, plus ému, plus amoureux enfin de ces murs, de ces tableaux, de ces statues qui entourent sa vie d'un cadre magnifique.

Curieux de mieux connaître, les fêtes passées, cet homme dont le charme est infini, je le surpris l'autre matin, comme il compulsait l'inventaire de succession de Mme de Pompadour, dans le clair cabinet de travail qui s'ouvre par une fenêtre sur la cour d'honneur et par une loggia sur l'avenue de Paris. Abrités derrière les lunettes, ses yeux bleus et pâles, légèrement voilés, avaient le regard le plus jeune du monde, tendre, ironique à la fois et timide. Sur le front très haut, les cheveux bouffaient, abondants et indisciplinés, avec de ci, de là, quelques fils d'argent, comme si des grains de poudre du siècle galant s'étaient égarés parmi eux. Son visage était tout ensemble d'un sage asiatique et d'un fiancé de village. Quel âge avait-il? Mystère; je n'oserais pas affirmer qu'il a dépassé la quarantaine. Comme, si souvent qu'il approche de royaux visiteurs, il n'en conserve pas moins une aimable simplicité, il me fit le meilleur des accueils. Il se dépêcha de boire la tasse de café qu'on venait de lui apporter, s'excusant encore de me rendre témoin de cet acte familier, puis il s'assit, les jambes croisées, caressant d'un geste habituel sa main droite de la gauche. Il penchait la tête, puis il la redressait,

puis il la penchait de nouveau, et, tandis qu'il parlait, ses doigts se courbaient et s'arrondissaient, comme s'il eût voulu, pris d'un dernier souci, polir, adoucir et ciseler les mots qui s'enfuyaient de ses lèvres.

— Quand j'avais vingt ans, disait-il, je ne prévoyais guère qu'un jour je serais conservateur de Versailles. Je me passionnais alors, à l'École des Hautes Études, pour la philologie grecque et latine avec Tournier, Havet et Châtelain comme maîtres, et c'est à cette école que je dois le peu que je sais et le peu que je suis. Qui m'eût dit, alors qu'élève au palais Farnèse, en 1882, je découvrais à la Bibliothèque Vaticane le *Canzoniere*, ce manuscrit autographe de Pétrarque qu'on croyait perdu, et que je commençais mon ouvrage sur *Pétrarque et l'Humanisme*, qui m'eût dit que ces chères études ne seraient plus tard pour moi qu'un souvenir ! Je rêvais, à cette époque, comme couronnement de carrière, de pouvoir publier, en gros in-octavo, l'histoire de l'Humanisme en France; j'ai bien publié des in-octavo, mais ils racontent l'histoire de Marie Leczinska et de Marie-Antoinette, et celui qui suivra racontera l'histoire de Mme de Pompadour. Ah ! il y a loin de Rome à Versailles ! j'ai tout à fait changé, je suis un autre homme.

— Mais enfin, lui demandai-je, comment de Pétrarque en êtes-vous venu à Marie-Antoinette?

Ses doigts jouèrent lentement dans sa barbe noire, il assujettit ses lunettes, décroisa ses jambes pour les recroiser aussitôt :

— Oh! mon Dieu ! fit-il, c'est plus simple qu'il ne semble. J'étais professeur depuis quinze ans aux Hautes Études; une vacance d'attaché au musée se présente, et j'ambitionne ce modeste cumul. En étudiant l'art italien, je m'étais initié à l'art sous toutes ses formes, j'avais quelque expérience, je fus nommé. Une fois nommé, comme mes loisirs étaient grands, je continuai à m'occuper de l'Humanisme. L'Humanisme, encore l'Humanisme! Et puis voilà que, peu à peu, le milieu où je vivais agit sur moi. J'avais toujours pensé que, si l'art italien avait donné toute sa mesure au XVe siècle, l'art français l'avait donnée au XVIIIe. Tout ici me le prouvait... Et puis (et, avec une pudeur délicieuse, M. de Nolhac baissa la voix, comme s'il avouait un crime), je suis poète — jadis j'ai publié des vers : *Paysages de France et d'Italie* — et je le suis resté. Alors, vous comprenez... — Pour me reposer de mon *Pétrarque*, j'ai écrit mon livre sur Marie-Antoinette, le passé m'a pris davantage et maintenant il me possède tout à fait.

— Il vous possède tellement, interrompis-je, que l'État vous charge de le montrer à tous les princes, à tous les rois, à tous les empereurs. Vous êtes le cicerone royal de la royale résidence.

Cette avalanche de mots très nobles, qui évoquent toutes les grandeurs du monde, n'éblouit pas beaucoup M. de Nolhac. Je venais brusquement de lui rappeler qu'il était fonctionnaire, sans songer que les poètes et les artistes n'aiment guère ces sortes de gens ;

bien plus, je venais de lui rappeler ce qu'il y a de plus officiel et, par suite, peut-être de plus ennuyeux, dans sa fonction. Il hocha la tête doucement, comme s'il avait attendu ce coup de Jarnac :

— Je suis un homme de livres, fit-il, et l'on me connaît surtout comme cicérone des souverains en voyage : Pierre de Nolhac, administrateur, dit Vapereau.

Il leva les mains, pour exprimer son dépit amusé, puis, souriant, comme lui seul sait sourire :

— Et pourtant, reprit-il, je sens tout l'intérêt qu'il y a à faire aimer ce que j'aime, et il m'est délicieux de présenter ce spectacle émouvant de l'ancienne France. Sur tous ceux qui gouvernent les peuples, Versailles exerce un irrésistible attrait. J'ai ainsi promené le roi des Belges et le prince Ferdinand de Bulgarie, qui sont tous deux très versés dans l'iconographie française et possèdent les dates de notre histoire avec une étonnante sûreté; le roi de Suède, qui arriva au bruit ronflant de son automobile et exécuta de cette façon inédite le tour du parc; la reine Wilhelmine, qui visita le château avant son mariage; Nicolas II et l'impératrice. La reine régente d'Espagne fut conduite par mon adjoint, M. Peraté : celle-là n'ignore rien de Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche comme elle, et chaque pièce éveille en son esprit le souvenir d'une anecdote. Pourtant, parmi tous ces souverains, il n'en est pas qui m'ait intéressé et séduit autant que la reine d'Italie.

La phrase s'est échappée tout spontanément, tant elle exprimait une pensée chère à M. de Nolhac. Son regard s'est encore adouci et un sourire a flotté sur ses lèvres : en une seconde il a revécu les heures écoulées, et c'est comme s'il se parlait à lui-même qu'il continue :

— Quel charme, fait de simplicité et de sincérité! Elle comprend tout, et elle dédaigne de montrer avec assurance qu'elle comprend : elle oublie d'être fière de son intelligence, si vive, si aiguë, et elle n'hésite pas, quand elle ne sait pas, à demander des explications, qu'elle écoute, attentive et sérieuse. Sans doute, il y a chez tous les souverains qui parcourent Versailles un respect et une émotion bien naturels : chez elle, il y avait encore autre chose : elle venait à Versailles, admirablement instruite de toute l'histoire du château. Comme elle entrait dans le petit salon de Marie-Antoinette, elle murmura : « Ah ! si les murs pouvaient parler ! » Son imagination renseignée évoquait entre ces lambris tout ce qui s'y était déroulé : les intrigues des Polignac, le renvoi des ministres, les premières auditions de Gluck et de Grétry... Avez-vous songé qu'il s'en est fallu de vingt-quatre heures que la reine ne visitât Versailles, un 16 octobre, tout juste au cent dixième anniversaire de la mort de Marie-Antoinette?

Un instant silencieux, la pensée arrêtée sur la lamentable faute qui eût pu être commise, M. de Nolhac reprit bientôt :

— Ce qui la caractérise par-dessus tout, voyez-vous, c'est sa sincérité d'impression. Elle sent ce que l'art est pour son pays, et partout où elle le retrouve, elle le chérit. Comme elle regrettait de traverser trop vite les salles du XVIIIe siècle, et comme elle témoignait de son désir de revenir! Tenez! je la revois encore quand elle s'avança sur le balcon d'une fenêtre, dans la galerie des Glaces, et contempla, toute recueillie, la noble perspective qui s'étendait devant elle. Elle ne prononça aucune parole, mais son visage disait toute son émotion... Voulez-vous connaître ses lectures? Elles m'ont enchanté. Comme je me permettais au cours de la visite, de lui poser cette question : « L'écrivain que j'aime le plus, me dit-elle, c'est Chateaubriand; je le lis depuis mon enfance, et c'est aussi l'auteur favori de mon père. — Et les poètes, hasardai-je encore. — Je les ai tous lus, dit-elle; mais c'est Lamartine que je préfère. »

— L'avez-vous interrogée sur les contemporains? demandai-je à mon tour à M. de Nolhac.

M. de Nolhac me répondit en riant :

— Cela, je vous le dirai une autre fois.

Combien de vanités blessées, s'il m'eût confié les sympathies littéraires de la reine! et je n'insistai pas. Alors, comme le soleil se levait enfin, il m'emmena faire avec lui une promenade que, quelques jours auparavant, il avait faite avec la reine d'Italie, me félicitant que le ciel fût pour moi clément et léger, et déplorant que la brume et la pluie

eussent caché à la souveraine la majestueuse mélancolie du parc. De quels regrets touchants était mouillée sa voix, et comme on sentait sa peine profonde, parce que Versailles n'était point apparu à l'artiste invitée dans toute sa splendeur!

— Est-ce le fonctionnaire qu'elle a remercié en vous? lui dis-je tout à coup.

Il demeura muet. Il me regarda simplement, avec des yeux malins et ravis, où cependant je démêlais le reproche ironique qu'une si folle idée, outrageante pour la reine, eût pu naître en mon esprit.

M. CHARLES DUPUY

M. CHARLES DUPUY

Vers 1872, un tout jeune licencié, que la guerre avait empêché de se présenter à Normale, enseignait la philosophie à une demi-douzaine d'écoliers, au collège communal d'Aurillac. Né au Puy, d'un père qui vendait des cigares et du tabac, il devait à lui-même d'avoir franchi quelques degrés de la fameuse échelle sociale; mais, comme il était modeste, toute son ambition se bornait à rêver le fauteuil vert d'un chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique. En attendant le jour béni qui lui apporterait ce poste envié, il menait une vie calme et studieuse. Chaque jour, avec régularité, son repas pris à l'*Hôtel des Trois-Frères*, et bue sa demi-tasse au café qui regarde le square, il montait d'un pas robuste la route bordée de peupliers qui domine la vallée de la Jordane, heureux de se livrer en silence à des spéculations métaphysiques. Parfois, encore qu'il y fût un peu suspect pour ses idées trop républicaines, il lui ar-

riva de finir la journée dans une antique demeure un tantinet conservatrice, dont les propriétaires, une vieille dame et ses deux filles, ne songeaient qu'à soulager les pauvres gens et à les consoler; mais ses plus chères distractions venaient des causeries qu'il pratiquait avec trois ou quatre camarades. Le lycée d'Auch le vit ensuite, puis celui de Puy, puis celui de Saint-Étienne : il était, entre temps, devenu agrégé. Le fauteuil vert restait toujours caché dans l'ombre de l'avenir : sans y renoncer, il accepta sagement une inspection d'académie, et bientôt la Corse l'eut pour vice-recteur. Cependant, si zélé qu'il fût à remplir sa charge, ce philosophe se doublait d'un politique. Dans ce département de la Haute-Loire, où il avait jeté son premier cri, les électeurs étaient tous ses élèves ou ses condisciples. Des amis le poussèrent, il écouta le secret désir de son cœur, et, comme on était en 1885, il se présenta au scrutin de liste, avec le programme de Jules Ferry, et fut élu. D'autres Français que les Auvergnats surent alors qu'il s'appelait Charles Dupuy.

Assis devant sa table de travail, dans un fauteuil qu'il emplit tout entier de sa vaste personne, l'ancien président du Conseil qui, l'autre semaine, prononçait au Sénat, pour défendre la liberté de l'enseignement, un si noble discours, rappelle ces lointains souvenirs avec la charmante simplicité d'un brave homme que les honneurs n'ont point ébloui. Au-dessus de lui, pendent au mur les por-

traits de M. Loubet et de ceux qui le précédèrent, et sur la cheminée, le buste fin d'une République athénienne sourit avec grâce et fierté. Le ventre proéminent et le dos arrondi, le visage un peu rouge aux pommettes et autour des narines, les cheveux gris et hérissés, la figure large, solide et maligne, allongée d'une barbe rectangulaire, M. Charles Dupuy, les mains étalées sur son portefeuille fermé, feuillette sa vie, comme un livre qu'il aimerait, certains soirs, à relire, sans en ressentir un vain orgueil. Une petite lampe éclaire à demi son visage et laisse toute la chambre dans une indécise obscurité. Par la fenêtre, on distingue, qui passe au pied du quai, l'eau noire de la Seine.

— Je m'étais présenté, continue-t-il, comme opportuniste, ou comme progressiste, si vous le voulez. Je suis entré au Sénat avec le même programme. Cassagnac, un jour, m'a dit que je changeais mon fusil d'épaule. Ce fusil, mon Dieu ! quand on ne sait plus que me reprocher aujourd'hui, on me le lance à la tête. Pourtant, à la Chambre, il m'avait tout juste fourni une comparaison. Mais, voilà, en France, on aime les formules portatives : celle-là l'était. *La séance continue !* c'est mon autre bête noire. Sans cesse on me met en sandwich entre ces deux phrases, et j'en ai assez : elles ne résument pas toute ma carrière.

Sans se fâcher, souriant, amusé, M. Charles Dupuy, ami, comme on le voit, des figures pittoresques, dédaignait ces mots historiques, que

d'autres eussent demandés à des spécialistes, s'ils ne les avaient d'abord trouvés. Soucieux à juste titre de détruire la peu ressemblante image que des esprits paresseux se dessinent de lui, il retraçait ses ministères, ses présidences et ses œuvres, brièvement, mais avec précision. Cependant, l'ancien professeur, l'ancien inspecteur d'académie, ne pouvaient disparaître tout entiers : ils demeurèrent toujours sous la redingote du ministre, et les voilà maintenant qui avouent leur existence et leur influence.

— Ce sont toujours les questions d'enseignement que j'ai préférées.

Avec quel plaisir j'ai entendu ces paroles ! je les souhaitais sans trop les espérer... Un Auvergnat est toujours un peu Normand. Mais, puisqu'elles se sont enfuies, je les interromps, ou plutôt je les continue :

— Et c'est pourquoi, monsieur le président, vous ne pouvez pas ne pas prendre part à la discussion du projet Chaumié, au Sénat.

— Ah ! moi, fait-il brusquement, je ne veux pas que l'Université ait des élèves par contrainte. Quels liens pourraient exister entre des écoliers amenés par force et des professeurs défiants, sans cesse obligés de se surveiller ? Quelle sympathie ? Quelle confiance ? Et comment ne pas voir que l'esprit humain, presque toujours, choisit l'idée opposée à celle qui lui est enseignée ? Combien de ministres de ce cabinet et combien du précédent furent

élevés chez les prêtres! Combien d'anciens élèves des prêtres sont des athées et des anticléricaux ! Vous rêvez d'unité morale, d'un même moule où vous coulerez toutes les intelligences, et, comme argument décisif, vous m'apportez *la Politique* d'Aristote et *la Cité* de Platon. Vous rétrogradez jusqu'au moyen âge, dont toute la pensée, étroite, fermée, servile, fut l'esclave de ce qu'avait dit ou de ce que n'avait pas dit Aristote, et pourtant, à l'ordinaire, vous n'avez pas assez de mépris pour cette époque où triomphait l'Église et où régnait l'erreur ! Pourquoi, soudain, vous, les avancés, vous rejetez-vous, sous couleur de progrès, vers le passé? Qu'ont à faire, chez nous, je vous prie, Platon et Aristote ? Les plus grands esprits, ceux que nous aimons et que nous glorifions, Socrate, Descartes, pour ne citer que ces deux-là, se sont justement dégagés des formules qu'on leur imposait ; ils ont brisé le vêtement dont on les avait habillés et qui les rendait pareils à leurs concitoyens. Aujourd'hui, nous voulons empêcher le retour de semblables indépendances : défense à quiconque d'avoir un autre habit que son prochain.

Un instant, M. Charles Dupuy contint l'indignation où s'emportait son robuste bon sens, puis, s'étant penché sur la table, comme pour se rapprocher de moi et à jamais implanter en mon cœur une conviction qui était mienne déjà :

— Quelle utopie, reprit-il, que cette unité !

Alors que j'étais enfant, le curé du Puy, un dimanche, consacra son sermon à interdire à ses fidèles la lecture de *la Vie de Jésus*, parue tout récemment. « Combien il a eu tort de défendre cette lecture, disait mon père ; tous ceux qui étaient là achèteront sûrement le livre, puisqu'il est défendu de l'avoir ! » Nos théologiens à rebours, nos anti-curés ne voient pas plus clair que le vieux prêtre du Puy. Ils veulent inculquer aux enfants certaines idées, certains principes et pas d'autres, comme si, un beau jour, ces enfants, devenus des jeunes gens, ne s'apercevraient pas tout seuls qu'on leur a caché tout un côté de la vie et, blessés par cette fausseté, ne s'en iraient pas fort probablement vers les lieux dont on ne les avait jamais entretenus. La nature débordera toujours le lit qu'on lui construira, et l'esprit souffle où il veut. Si le monopole existait, je crois bien que les antilaïques abonderaient. J'admets même, je suppose, que cette unification soit possible et qu'elle se réalise ; on aura alors simplement asservi les libertés et préparé le césarisme. Nous serons mûrs pour un tyran. Et, de toute façon, le respect de l'intelligence chez les autres, voilà ce que l'on compromet et ce qui devrait rester sacré.

Il haussa les épaules, jeta vers le buste de la République un regard d'amoureux qui eut des malheurs, et se tourna :

— L'inspection est là, fit-il, elle est là, servez-vous-en. C'est à l'inpecteur de constater

si l'instituteur ou le professeur énoncent des idées contraires à la morale, à la Constitution et aux lois. Si la morale, la Constitution et les lois sont respectées, que peut-on désirer de plus? Les vrais républicains, dont je suis, attendaient, pour le juger, l'homme à ses actes... Ils laissaient le maître enseigner, ils inspectaient son enseignement et ils blâmaient ou félicitaient. Aujourd'hui, avec l'autorisation préalable, c'est le système préventif qu'on cherche à instaurer, et ce sont des procès de tendance qu'on poursuit.

Malgré ces paroles désabusées et sombres, un sourire flotta sur ses lèvres, et, comme tout surpris je le regardais, je ne découvris dans ses yeux nul effroi terrible.

— Vous ne croyez donc point au succès du monopole ?

— Oh non! repartit-il très vite, oh non ! On n'enterrera pas le projet Chaumié dans une commission et il sera voté.

— Et nous aurons un ministère Waldeck ? demandai-je.

— Je suis vraiment bien content d'avoir causé avec vous, répondit M. Charles Dupuy.

M. HENRY MARCEL

M. HENRY MARCEL

Brusquement, la portière du cabinet de travail, où je me trouvais depuis cinq minutes, fut repoussée. Grassouillet, la figure ronde allongée d'une barbe en pointe, le front haut et dénudé, les yeux saillants derrière le lorgnon d'or, un petit homme apparut. Il portait à la boutonnière de sa jaquette une rosette rouge, et un faux-col large entourait, sans l'étouffer, son cou sanguin. Une seconde, il me fixa de son regard aigu et curieux, puis, levant les bras en l'air, tout de suite il s'exclama.

— Un article, et un article de tête sur moi! Mais je ne vaux pas un article. Je n'existe que depuis ma nomination... Qui donc savait auparavant mon existence? et que pourrez-vous raconter qui intéresse vos lecteurs?

Les mains dans les poches, le corps un peu penché en avant, M. Henry Marcel, le nouveau directeur des Beaux-Arts, me contempla, avec la figure sérieuse et tranquille d'un logicien qui a

écrasé son adversaire par un irréfutable argument. Étonné cependant de me voir toujours là, immobile, devant lui, et décidé à rester, il reprit, résolu pour sa part à me convaincre tout à fait :

— Voyons, voyons, Monsieur. Si remplie qu'ait été ma carrière, elle est ignorée de tous. Ah! si j'avais été ce qu'on appelle une personnalité en vue avant même d'être nommé rue de Valois, je comprendrais votre visite : le public adore qu'on l'entretienne de ceux qu'il connaît, car il se plaît à vérifier le récit qu'on lui soumet. Mais moi ! moi ! J'ai été à deux reprises, et durant cinq ans, directeur du personnel au Ministère des Affaires étrangères, puis j'ai passé dix-huit mois à Stockholm, comme ministre de deuxième classe, puis je suis revenu, parce que le climat de la Suède m'était défavorable, et puis je suis entré au Conseil d'État. Qu'est-ce que ça peut bien faire au public? Ajoutez que je ne remplace M. Roujon que le 15 novembre prochain. En fait, je ne suis même pas encore directeur...

Vainement aurais-je essayé de placer un mot, pour me défendre, m'excuser ou supplier : M. Henry Marcel parlait, parlait, parlait, d'une voix rapide, nette et claire, sans jamais se reprendre ou s'embarrasser dans les phrases longues parfois et mêlées d'incidentes, qu'il menait toutes à bonne fin, avec la sûreté d'une élégante élocution. Combien de fois ouvris-je la bouche, et combien de fois la refermai-je, sans que le moindre son s'en fût

envolé ! Tout en écoutant, je regardais à la dérobée les murs couverts de tableaux admirant la brutale franchise d'un Zuloaga, ou la mélancolique tendresse d'un fragment de *l'Automne*, de Mlle Dufau, ou le réalisme émouvant d'une étude bretonne de Simon. Tout de même, il s'assit près de la cheminée, et, comme il me montrait un siège en face de lui, un moment il demeura silencieux.

— Mais justement, lui dis-je, me hâtant de profiter de cette occasion enfin offerte, mais justement, il est précieux de savoir comment de si lourdes et multiples charges n'ont pas détruit en vous tous soucis artistiques, en vous enlevant le loisir de les contenter.

— Eh ! fit-il, sans même attendre que j'eusse fini, sans doute, j'avais un métier fort sérieux, mais, quand je disposais de quelque répit, je m'occupais de ce que j'aimais. Et j'ai toujours aimé les arts, instinctivement. C'est la musique, tout d'abord, qui m'a charmé. D'ailleurs, entre la diplomatie et la direction des Beaux-Arts, il y a d'étroites ressemblances. Il faut, pour être diplomate, comme pour régler les rapports de l'État et des artistes, des aptitudes peu différentes, l'intelligence des nuances, la délicatesse des procédés. Voyez ! à l'heure actuelle, la diplomatie est une école de littérature : presque tous les jeunes diplomates écrivent ; tout récemment, M. de Navenne, notre attaché au Quirinal, réunissait en volume les articles qu'il avait publiés dans *la Revue des Deux Mondes*, sur la campagne

romaine. J'ai agi comme lui et ses collègues. Après avoir visité les grandes villes d'Italie, j'ai visité les petites, qui sont moins fréquentées, et qui renferment des merveilles moins célèbres et pourtant plus expressives. Ainsi je me suis éclairé, au gré de ma fantaisie. Alors j'ai écrit quelques articles dans *la Gazette des Beaux-Arts* et dans la revue de Jules Comte.

J'allais l'interrompre, mais, vite, vite, il ajouta :

— Par exemple, je n'attache aucune importance à ces articles-là, et je ne m'en vante pas. Ce n'était pas ma fonction que d'écrire, et si j'ai écrit quelquefois, c'était pour le plaisir, tout simplement. Je ne suis pas un écrivain, je ne suis pas un critique. J'aime passionnément les arts, et je me tiens au courant de tout ce qui se fait et de tout ce qui paraît, voilà tout.

Un sourire flotta sur ses lèvres :

— Je pourrais même vous dire ce que vous avez publié.

Si sensible que fût ma vanité à cette aimable parole, je la domptai assez pour ne pas la laisser s'emporter à quelque odieuse interrogation. J'avoue cependant que M. Henry Marcel, dont j'aimais déjà, depuis que je l'entendais, la cordiale et modeste sincérité, me devint du coup tout à fait sympathique. Il lui eût été si facile de se prévaloir des pages très fines et très renseignées qu'il avait signées dans des revues estimées, et il eût été si naturel qu'il tâchât de tirer de ses écrits de nou-

veaux titres à sa nomination. Mais non : il était, ainsi qu'on disait au grand siècle, un honnête homme, et, comme l'honnête homme qui ne se pique de rien, mais possède sur tout de profondes clartés, il avait acquis patiemment et avec joie cette culture générale qui rend les esprits lucides, robustes et intelligents. Sollicité par toutes les formes du beau qu'a découvertes ou créées le génie humain, il s'était interdit de devenir un spécialiste, trouvant la vie trop courte pour se renfermer dans l'étude d'un seul objet et voulant goûter toutes les jouissances de la sensibilité.

— Cependant, hasardai-je, on a murmuré que vous aviez des partis pris ; l'on a même été jusqu'à prononcer le mot de sectaire. Un directeur...

La riposte n'a pas été longue à venir :

— Un directeur des beaux-arts doit être impartial : voilà ce qu'on dit. Un directeur impartial ! Qu'est-ce que cela signifie ? Sans doute un directeur qui ne perçoit aucune différence entre les croûtes et les belles œuvres. Impartial de cette façon-là, je ne le serai jamais. Mais, par exemple, je n'ai aucune idée préconçue ; il y a des hommes qui ont du talent, et il y en a qui n'en ont pas ; voilà la vérité. Et qu'est-ce qu'un directeur des beaux-arts qui n'a pas le courage de prendre des initiatives, de découvrir un artiste et de le signaler, de quelque Salon qu'il sorte, des Indépendants, du Champs-de-Mars ou des Champs-Elysées ? S'il y a beaucoup d'ennuis dans cette situation, il y a au moins l'avantage inap-

préciable de pouvoir tirer quelqu'un de l'obscurité. Mais, de préférences, je n'en ai pas; j'aime Simon et j'aime Henri Martin : ils se ressemblent peu. Tous les tempéraments bien caractérisés, bien tranchés, m'intéressent.

Une fois encore, mon regard glissa vers les murs : j'eus beau chercher, je n'y vis nulle œuvre ancienne, remontant même au siècle de Wateau. Point de Greuze, point d'Ingres, quelques dessins de Prud'hon et tous les autres tableaux modernes. N'y avait-il pas là un indice?

— Ah! jeta soudain M. Henry Marcel, comme il surprenait et pénétrait mon investigation, je n'encourage pas les morts, et je me consacre aux vivants. Pourquoi s'attacher à des formes vieillies, à des idéaux épuisés? L'idéal est successif et changeant.

Puis, comme s'il regrettait un peu cette loyauté si prompte à s'affirmer, il abandonna peintres et sculpteurs.

— Nous parlons trop des artistes, fit-il. La rue de Valois n'a pas à s'occuper que d'eux seuls. Il y a les devoirs de conservation et de protection des monuments, de décoration du pays : toute une partie nationale. Et il y a encore le théâtre. Par exemple, le théâtre ne me paraît pas, comme le croit la foule, la chose capitale de la direction. Le théâtre, qu'est-ce, sinon une industrie privée ? Nous devons simplement veiller à ce qu'il observe les bonnes mœurs et à ce qu'il ne s'y produise pas de

désordres, accidents très rares d'ailleurs. Pour les théâtres subventionnés, notre action doit venir de haut et se tenir en haut, de façon que l'art y soit le plus élevé possible et qu'on n'hésite pas à sacrifier à une œuvre vraiment belle une autre œuvre, de moindre valeur, susceptible seulement de rapporter plus d'argent.

Me trompais-je? Il me sembla distinguer dans cette opinion nettement énoncée un souci peu vif et une estime peu grande de l'art dramatique, nés sans nul doute du caractère trop commercial des théâtres. Assimiler les salles de spectacle à des entreprises industrielles — trop juste vérité au demeurant — que diront de cela les jeunes auteurs qu'on y joue? Je savais l'admiration infinie de M. Henry Marcel pour Balzac et Stendhal, et aussi la pénétrante érudition avec laquelle il disserte d'eux : je ne présumais pas néanmoins que sa passion pour les romanciers fût peut-être exclusive d'un sentiment favorable à nos dramaturges. Un instant, l'envie me prit, courageux champion, de demander la parole pour rehausser dans son esprit ce qu'il semblait un peu dédaigner; mais déjà il s'était levé — car d'autres visiteurs attendaient dans le salon voisin — et, de nouveau modeste et effrayé, il interrogeait, sceptique et stupéfait :

— Alors, vous allez écrire un article — et soulignant — un article de tête, avec ce que je vous ai raconté?

D'un signe énergique, j'affirmai la certaine réalisation de ce phénomène.

Il hocha la tête, leva la main d'un geste de doute :

— C'est bien curieux! murmura-t-il.

M. HENRY ROUJON

M. HENRY ROUJON

— Je suis un homme de lettres, du moins je l'étais, et je vais le redevenir. J'ai enfin retrouvé mes chers bouquins. Je suis encore jeune, je n'ai que cinquante ans, et j'ai amassé bien des documents sur la vie.

Enfoncé dans un fauteuil, le col de la jaquette remontant sur la nuque, M. Henry Roujon, hier directeur rue de Valois, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, vient, à peine terminées les salutations d'un premier accueil, de jeter avec satisfaction ces petites phrases pressées. Pourquoi tant de hâte à exprimer le désir secret de son cœur enfin réalisé? A-t-il peur qu'on sourie et qu'on ne le croie point? Haut en couleur, sanguin, le cheveu ras, la moustache en croc sur une figure ronde qu'allonge un peu une barbiche pointue, l'œil étroit et vif derrière le lorgnon, il regarde, ainsi que regarda sans doute l'Enfant prodigue la maison familiale où il rentrait, les livres

innombrables qui alignent du haut en bas des murs leurs dos multicolores. Sur la table, une pile de télégrammes de félicitations se dresse; près de la cheminée pend un médaillon de Wagner, en face d'un portrait de Mallarmé, qu'encadrent des vers de Léon Dierx. Des rideaux épais tamisent la lumière. N'ai-je donc pas l'air convaincu par ces paroles précises et par l'aspect si littéraire de ce cabinet de travail, que l'ancien surintendant reprenne tout de suite :

— Voyez-vous, quand on a commencé à mettre du noir sur du blanc, on ne cesse jamais. J'ai débuté après ma vingtième année, comme secrétaire de rédaction à *la République des Lettres*, avec Mendès, à qui je dois de savoir écrire proprement en français, avec Dierx, avec Mérat, avec Villiers de l'Isle-Adam. Ah! ce n'était pas une revue insignifiante : elle vécut deux ans, ce qui est beaucoup. En même temps, je collabore au *Voltaire*, avec Laffite, et à *la Revue Bleue*, avec Rambaud et Ferrari. Cependant, comme il faut vivre, je cherchais une place. Bardoux, sous-secrétaire d'État à la justice, à qui Flaubert m'avait recommandé, ne pouvait rien me procurer. Alors je me présentai à l'Instruction publique, j'écrivis une dictée, je résolus un problème et je fus reçu rédacteur. Me voilà maintenant revenu dans ce monde que j'aime tant.

Avec quel bonheur M. Henry Roujon invoquait tous les liens un peu frêles qui le rattachaient, comme il disait, à la République des Lettres ! Élus ecrétaire

perpétuel depuis vingt-quatre heures, il avait déjà oublié tout son passé administratif, et les chroniques qu'il signait jadis *Henry Laujol* ou *Ursus* lui semblaient les seuls grands souvenirs de sa vie. Hélas, je ne les avais point lues, lycéen imberbe que j'étais, et, plus tard, je n'avais pas ressenti l'impérieuse envie de combler cette lacune. Je me souvenais seulement, pour l'avoir entendu raconter, qu'il avait été secrétaire intime, puis chef de cabinet de Jules Ferry, et qu'il avait connu là son collègue au cabinet de Léon Bourgeois, Gustave Larroumet, dont, avec une pieuse fidélité, il devait répéter la carrière brillante. Je savais même qu'un après-midi Gustave Larroumet, très troublé, très hésitant, était entré chez lui, annonçant qu'on lui offrait la direction des Beaux-Arts et demandant conseil, et que M. Roujon l'avait engagé à accepter. Je savais encore que la même scène, les rôles simplement changés, s'était produite quand la direction avait été vacante, et que M. Larroumet avait rappelé à son ami, lui aussi perplexe, ses décisives exhortations. Hélas! du bagage littéraire du nouveau secrétaire, je ne possédais que les discours officiels, qu'il dédaigne. Malheureux que j'étais! je n'avais pas même parcouru les pages de ce roman, *Miremonde*, que Dumas préfaça, et que tous les artistes, avides que l'État achetât leurs tableaux, jugèrent admirable. Je me tus, n'ayant pas le courage de l'attrister en lui confessant tant d'ignorance.

— Ah! fit-il en riant, j'ai failli mal tourner, et

Villiers de l'Isle-Adam aurait été bien étonné s'il avait deviné mon avenir.

Encore que des doutes cruels naquissent en mon esprit sur l'intérêt que portait ce fameux écrivain au talent de M. Roujon, je fus peiné vraiment de lui découvrir tant d'affliction pour avoir rempli une fonction enviée et flatteuse.

— Pourtant, hasardai-je, comme directeur des Beaux-Arts, vous n'avez jamais cessé de vivre au milieu des peintres, des sculpteurs...

— Oui, oui, sans doute, répondit-il en hochant la tête, c'est un poste honorable, mais pas commode. Jamais un dimanche à soi. On voudrait s'enfuir à la campagne, respirer l'air pur, le parfum des fleurs et des arbres ; il faut inaugurer une statue, un monument, assister à une cérémonie. Et puis, comment ne pas mécontenter quelqu'un? Les artistes, passe encore ; il suffit d'être franc et loyal avec eux. Mais il y a les théâtres et la censure ; voilà le cauchemar. Oh ! remarquez que je comprends absolument la colère d'un homme qui se croit le droit, sous un régime de liberté, de dire ce qu'il veut, et à qui l'on ferme la bouche, mais je pense aussi que la censure est nécessaire, indispensable, et qu'elle est utile, même aux écrivains qui souffrent de sa rigueur. M. de Chennevières, qui fut mon prédécesseur, se plaisait à répéter qu'un directeur des Beaux-Arts doit, tous les matins, en se levant, relire la fable du *Meunier, son fils et l'âne*. Spirituel et juste conseil ; je le complète, en ajoutant que j'ai

toujours tâché de ne pas être l'âne. Pendant les douze ans que j'ai passés rue de Valois, je ne me suis pas créé d'ennemis, et pourtant j'ai eu des affaires fort délicates ou fort difficiles : l'Exposition universelle, les incidents du Théâtre-Français, l'interdiction des *Avariés*, de *Décadence*. Eh bien! l'Exposition internationale de Peinture et de Sculpture, en 1900, a parfaitement réussi, le calme a régné à la Comédie, et je suis intime avec Brieux. On m'a bien *attrapé*, lors du renouvellement du privilège de l'Odéon, sous le prétexte perfide que Paul Ginisty était mon ami, et lors de l'admission des femmes aux concours de Rome, encore que là je me fusse contenté d'appliquer un vote du Parlement; mais j'aurais moi-même, sans doute, écrit les articles dont on m'a gratifié.

M. Roujon demeura silencieux un moment, puis il se frotta les mains et, dans un éclat de rire à peine contenu :

— J'ai un fonds inépuisable de bonne humeur, avoua-t-il.

Cette excursion soudaine dans sa carrière officielle ne dura pas longtemps. Il y avait consenti, parce que malgré tout il ne pouvait nier ce qu'il avait été, et aussi, assurément, parce que, tout au fond de lui, il ressentait quelque plaisir d'avoir été un haut fonctionnaire très important, très décoré, très protocolaire, cicerone des reines à travers nos musées et organisateur de nos palais pour le séjour des rois et des empereurs. On a beau n'être qu'un

lettré indifférent aux honneurs, un artiste ennuyé des galas ; ça vous fait tout de même quelque chose, ainsi que chante la chanson. Et peut-être perçut-il qu'il n'avait pas assez caché la légitime joie qu'il avait éprouvée à raconter ce qu'il voulait, quelques minutes auparavant, chasser à jamais de sa mémoire, car il se leva et, secouant les épaules, comme pour se débarrasser d'un lourd et pénible fardeau :

— Mais maintenant, fit-il, c'est fini. Me voilà indépendant. Je vais écrire des chroniques, des essais.

Et, s'étant une seconde arrêté, il ajouta :

— Et des romans.

M. GEORGES LEYGUES

M. GEORGES LEYGUES

M. Georges Leygues a beaucoup d'ennemis ou, du moins, si le mot est un peu gros, beaucoup d'envieux. Très jeune, il a rempli dans l'État de grandes situations, puis, avec cet entrain propre aux Méridionaux, il a fondé, nourri, élevé d'aimables sociétés qu'on pourrait dire de secours mutuels, tour à tour président des Cigaliers de Provence et des Cadets de Gascogne. Si fort occupé qu'il fût par tant d'objets divers, il a cependant trouvé le temps de courtiser la Muse, et, dans *le Coffret brisé* et *la Lyre d'airain*, il s'est risqué aux images poétiques les plus audacieuses. Qu'est-il en définitive? Homme politique, poète, félibre ou artiste? Tant d'aspects si variés inquiètent et irritent d'excellents esprits; voici que, pour accroître notre incertitude, il se présente à l'Académie des Beaux-Arts, au fauteuil de Gustave Larroumet, et prononce, à la Chambre, la même semaine où il fait ses visites de candidat, un patriotique discours contre l'utopie du désarmement. En vérité, qu'est-il?

Une curiosité bien naturelle me poussa à résoudre une question si difficile, et je fus voir, un matin, M. Georges Leygues. Ce n'était pas, je l'avoue, avec de très bienveillantes pensées que je frappais à sa porte, et je me sentais tout prêt, encore que ce fût peut-être manquer d'originalité, à rééditer sur son compte quelques plaisanteries familières; même, comme j'attendais dans le salon tapissé de tableaux, je m'amusais déjà à leur chercher une forme concise et saisissante! Mais il s'avança vers moi, lissa ses longues moustaches, frotta ses mains, s'assit dans un fauteuil, croisa ses jambes, parut un peu gêné. L'habile homme! « Laissons-le parler », me disais-je. Il parla d'une voix chaude et sincère, très caressante souvent, et toujours sympathique, sans métaphores languedociennes. Il parla de ses débuts et de ses vers; mais, bien différent des poètes qui, à l'ordinaire, croient avec trop d'ingénuité qu'ils ont en eux quelque chose de divin, il ne songea point à tirer vanité de ses rimes. L'habile homme! Il rappela seulement avec respect que Leconte de Lisle et Sully Prudhomme l'avaient reçu dans leur intimité, alors qu'il étudiait le droit, et que, cédant à leurs conseils, il avait remis ses manuscrits à l'éditeur Lemerre. Il n'avait, à cette époque, que des ambitions littéraires: il aimait les livres, les tableaux, les statues, les voyages. L'habile homme! Et voilà que des compatriotes étaient venus le relancer à Paris, lui offrant un siège législatif et s'évertuant à le convaincre qu'il pourrait, lui seul, combattre

dans le Lot-et-Garonne pour la République contre l'infâme réaction. Il avait consenti et, dès lors, la politique l'avait passionné. Au contraire de tous ceux qui rêvent d'acquérir de la notoriété en des matières qui ne sont pas de leur compétence, il ne tâchait pas à me persuader de son talent d'écrivain; il ne jouait pas du violon d'Ingres, il n'éprouvait nulle honte à confesser que son métier de député et de ministre avait occupé tout son temps. L'habile homme!

— Il y a une œuvre dont je suis très fier, fit-il; c'est la réforme de l'enseignement secondaire. Naguère, tous les collégiens apprenaient le grec et le latin, et Dieu sait combien l'apprenaient et comment, sans le moindre goût, et partant, sans la moindre utilité! Nous avons rompu avec cette routine et créé quatre groupes d'études qui répondent à toutes les vocations présumées : le groupe « grec-latin », le « latin-sciences », le « latin-langues vivantes », le « sciences-langues vivantes ». Ainsi, nous avons fortifié les classes d'humanités en les allégeant de tous les mauvais élèves qui les suivaient sans profit, et nous avons, du même coup, fondé un enseignement en rapport avec les progrès de la vie moderne. L'erreur était d'imposer à toutes les intelligenees la même instruction; nous avons tous connu des écoliers qui, très médiocres latinistes, donnaient d'excellents mathématiciens, ou possédaient pour les langues de remarquables dispositions; chacun, maintenant, peut recevoir l'ensei-

gnement qui lui convient. Vous rappelez-vous la manière étrange dont on enseignait, naguère, l'allemand ou l'anglais? On sortait du lycée incapable de les parler. Aujourd'hui, grâce à une réforme radicale, nos professeurs apprennent à les parler en un an à peine.

Il décroisa ses jambes, se pencha, tendit la main :

— C'est comme pour les Universités, reprit-il : là aussi j'ai travaillé à leur réorganisation. Les Facultés de province étaient en train de mourir, closes à l'existence du dehors, toutes confinées dans des études abstraites et accessibles à un très petit nombre. On regardait de loin les bâtiments qui les abritaient, on saluait bien bas, mais l'on y pénétrait jamais. Eh bien! en reconstituant les Universités de jadis, nous avons insufflé à ces vieilles institutions un air nouveau et régénérateur. Aujourd'hui, elles vivent de la vie de tous, et surtout de la vie de province sur laquelle elles rayonnent; elles renferment des chaires d'enseignement appropriées aux besoins du pays : à Lyon, par exemple, il y a un cours de soierie; à Nancy, un cours de brasserie ; en Bourgogne, un cours d'œnologie... On ne passe plus devant la porte, on entre, car on est sûr d'entendre d'utiles leçons... Ah! nous ne sommes pas arrivés tout de suite à cette réorganisation!... Elle avait été posée en principe en 1872, et c'est seulement en 1896, sous le ministère Rambaud, qu'elle fut décrétée. L'édifice s'est élevé pierre par pierre... j'ai apporté ma pierre.

Puis, revenant à une idée qui me parut lui être chère :

— Voyez-vous, fit-il, à la variété si grande des esprits il faut des enseignements variés.

— Voilà, répondis-je, une phrase que ne prononcerait pas un partisan du monopole.

— Aussi, repartit-il, suis-je énergiquement opposé au monopole. Comment, en plein xxe siècle, peut-il se rencontrer un homme assez vain pour se prétendre détenteur de la vérité absolue? On comprend le monopole sous Napoléon Ier, parce que l'excès d'anarchie amenait fatalement un excès de centralisation ; mais à notre époque !

Ainsi, avec aisance, M. Georges Leygues racontait seulement ce qu'il avait tenté et accompli, me montrant, pour juger de la valeur de ses efforts, les résultats atteints, et il n'oubliait aucun de ceux qui avaient collaboré avec lui. Que lui importait qu'il fût un félibre, un cigalier, un cadet plus ou moins authentique, et qu'il se fût hasardé dans ses poésies à des audaces compliquées ! il avait eu le rare privilège durant cinq années de diriger le département de l'instruction publique, et il ne lui semblait pas qu'il les eût mal employées... M. Leygues, avant tout, était un homme politique... Cependant, le mot Institut m'échappa.

— Oh ! fit-il en s'emportant un peu, quand Reyer et Hébert m'engagèrent, il y a trois ans, à me présenter, je refusai : j'étais ministre, et je ne voulais pas qu'on pût m'accuser d'user de ma si-

tuation pour influencer les académiciens. Aujourd'hui, mes amis reprennent cette candidature ; mais ce n'est pas davantage comme ancien ministre que je la pose. Non : depuis vingt ans j'ai défendu par la plume et la parole toutes les questions artistiques et littéraires : c'est cela seul qui l'explique. Je crois que l'art, en France, n'est pas seulement un luxe, mais qu'il est aussi lié intimement à la grandeur présente et future de notre pays. C'est parce que nous avons de beaux musées, de belles expositions, c'est parce que nous sommes les gardiens et les continuateurs de la tradition gréco-latine, que nous conservons en art une avance singulière sur toute l'Europe, et que jusque dans les arts inférieurs nos ouvriers triomphent, non par le bon marché, mais par la qualité. Il faut donc répandre le plus possible dans tout le peuple l'amour et la science du beau. Et quel enseignement d'ailleurs fournissent les arts! Y a-t-il un miroir plus fidèle d'une race ou d'un siècle que ses palais, ses tableaux, ses églises? Quelle expression plus complète du moyen âge possédons-nous, plus précises et plus minutieuses, que les cathédrales qu'il nous a laissées? Ces idées-là, je les ai toujours soutenues, et j'ai toujours combattu pour elles. Aussi, ce n'est pas comme ancien poète ni comme ancien ministre que je me présente à l'Institut ; c'est à un titre que j'estime bien plus...

Eh quoi! Devais-je tout d'un coup changer d'opinion, et découvrir que M. Georges Leygues renon-

çait maintenant à sa réputation de remarquable parlementaire pour n'être plus qu'un simple citoyen épris des arts ? L'idée de ce nouvel avatar m'était insupportable... Doucement, je le ramenai au patriotique discours de la veille.

— Il s'en est fallu de peu, fit-il, que je ne le prononce pas. Je voulais rentrer chez moi ; Sibille, le député de Nantes, me dit de rester, qu'on va discuter le budget des affaires étrangères, qu'il y aura peut-être des incidents, et je ne pars pas. M. de Pressensé, que je n'incrimine pas — j'aime mieux croire qu'il est le plus généreux des hommes — prononce sa phrase malheureuse, et je m'élance à la tribune...

Comme si tout à coup le fauteuil où il s'enfonçait se transformait en tribune, il exposait déjà d'une voix ardente la nécessité d'une armée forte pour la défense des idées républicaines... Patrie, honneur, drapeau, tradition, grandeur... habile homme, le politique renaissait.

M. VINCENT D'INDY

M. VINCENT D'INDY

Des pas résonnèrent dans le vestibule, une voix interrogea, et grand, mince, le front très bombé, les yeux enfoncés et cachés sous les arcades sourcilières très prononcées, M. Vincent d'Indy entra. Comme il arrivait de la campagne, il portait encore son manteau, et il tenait à la main son haut de forme. Il se débarrassa de l'un et de l'autre ; une longue redingote noire le revêtait, une raie bien tracée séparait ses cheveux noirs au milieu du crâne, une moustache grise et coupée à l'espagnole accusait le dessin de la bouche bienveillante. Quelques instants, il demeura debout, indécis s'il prendrait un siège ou s'il resterait, ainsi qu'il était, droit et près du mur, comme s'il eût éprouvé quelque gêne et quelque timidité d'une visite qui lui avait été annoncée, et qui s'expliquait par la prochaine représentation de *l'Étranger* à l'Opéra, mais qui ne laissait pas de l'étonner et de l'effrayer un peu. Cependant, bientôt, il s'assit, les mains jointes et

posées sur la table, la tête penchée, et, cédant aimablement à mon désir curieux, il raconta brièvement sa vie.

— J'avais été élevé par une grand'mère très musicienne et, à vingt ans, je me figurais tout savoir. Un beau jour, après la guerre, j'allai trouver César Franck et je lui montrai une quintette dont j'étais fier ; il me regarda avec bonté et me dit que je ne savais rien. Je revins chez moi, furieux, me répétant que j'étais un génie, et Franck un imbécile. Puis je réfléchis et je changeai de sentiment. J'entrai au Conservatoire, dans la classe d'orgue que dirigeait Franck, les classes de composition étant si mal faites qu'on pouvait les considérer comme n'existant pas, et c'est avec lui que j'étudiai la fugue et le contrepoint. C'était un fameux maître et, pour le choix des thèmes et la sincérité d'art, il exerça sur moi la plus grande des influences. Naturellement, ma vocation me créa quelques difficultés avec ma famille ; je débutai à l'orchestre Colonne comme second timbalier, puis je devins chef de chœur. Un peu auparavant, j'avais tenu l'orgue à Saint-Leu-Taverny. Chez Colonne, j'appris beaucoup ; rien ne forme comme l'emploi de chef de chœur. En 1874, Pasdeloup avait exécuté ma première œuvre, l'ouverture des *Piccolomini*, qui devait former plus tard la deuxième partie de la trilogie de *Wallenstein*. Vers la même époque, j'avais fondé avec Franck, Saint-Saëns, Fauré, Duparc, Théodore Dubois, la Société nationale, dont

je fus longtemps le secrétaire, avant d'en devenir le président. J'étais alors enthousiaste de Wagner; je suis de ceux qui assistèrent aux premières représentations de Bayreuth. Ah! les Français n'y étaient guère nombreux; quand on donna *les Niebelungen*, j'en comptai bien cinq ou six.

M. Vincent d'Indy parlait avec calme, sans geste, tout le corps immobile, les mains toujours jointes, les yeux seuls vifs et brillants. A retracer ainsi ses premières années, il ne goûtait nulle vanité, et ces petites phrases hésitantes, qui s'échappaient sans un ordre très rigoureux de ses lèvres, témoignaient d'une pudeur alarmée. Mais, chez un artiste, il y a autre chose à connaître que la vie même; il y a la pensée qui a dirigé cette vie, et la pensée qui a inspiré les œuvres, ce qui lui donne enfin son originalité propre et le distingue de tous les autres. J'eus quelque peine à obtenir de M. Vincent d'Indy ce que je souhaitais. Sans doute, *le Chant de la Cloche*, primé au concours de la Ville de Paris, *Fervaal*, *l'Étranger*, et les profonds quatuors qu'il écrivit pouvaient me renseigner là-dessus; mais rien ne vaut la confirmation obtenue de l'auteur; nous découvrons si souvent dans les ouvrages d'un artiste tant de choses auxquelles il ne songea pas! Mais M. Vincent d'Indy se défendait de me répondre : « Je tâche d'exprimer ce que j'ai en moi, tout simplement, disait-il, et je n'ai pas de théorie. La musique, pour moi, se borne à exprimer la pensée de l'artiste. »

— Mais c'est toute une théorie, interrompis-je, car chaque artiste aura justement une manière personnelle d'exprimer sa pensée.

Il resta silencieux un instant, puis, relevant la tête :

— Je serais incapable, fit-il, d'écrire sur un sujet étranger ou antique. Il me faut des sujets nationaux; dans *le Chant de la Cloche*, j'ai évoqué le moyen âge; dans *Fervaal*, le commencement de la race française; dans *l'Étranger*, j'ai essayé de peindre la beauté morale d'un homme, d'un Français, attirant à lui l'âme d'une femme éprise d'un autre homme qui n'a que la beauté physique. En musique, comme en politique, je veux être de mon pays complètement, je veux être Français.

Que M. Maurice Barrès eût été heureux d'entendre de semblables paroles! Pour moi, encore que j'aime infiniment les sentimentales romances que chantent dans les cours des vieillards estropiés, en haillons, et que l'orgue de barbarie me procure, avec ses hoquets et ses pleurs, des joies puériles et délicieuses, ce sentiment national de la musique me séduisait et me passionnait presque. D'excellents esprits, je le sais, prétendent que l'œuvre entière de M. Vincent d'Indy dément la doctrine qu'il se plaît à présenter, et M. A.-E. Sorel, par exemple, dans un article de revue, montra récemment combien prédominent chez ce musicien qui se double d'un savant l'influence de Wagner, un Allemand, d'une part, et de César Franck, un

Belge, de l'autre. Comment croire qu'on puisse devenir Français, en subissant l'empreinte de pareils maîtres ? Pourtant, *Fervaal*, ce drame frémissant et passionné, dont Bruxelles eut la primeur et que reprit l'Opéra-Comique, avait déjà, naguère, enlevé à ces reproches presque toute vraisemblance, en révélant un tempérament délivré et indépendant. Avec l'hésitation bien naturelle à un homme qui s'avoue son incompétence et s'aventure sur un terrain dangereux, je confessai à M. Vincent d'Indy le trouble où me jetaient des avis si contraires.

— Oui, dit-il, calme toujours et froid, naguère la musique de Wagner m'a enthousiasmé. Elle m'a emporté, si je puis ainsi dire, et le drame ensuite, par simple réflexe. Mais maintenant je vois toutes les fautes du drame wagnérien à notre point de vue français. Seulement, comme en France on aime les étiquettes faciles, on me reprochera toujours d'être wagnérien, encore que les *leit-motive* que j'emploie aient été découverts bien avant Wagner. Je suis bien revenu de l'esthétique allemande et c'est la *Schola Cantorum* qui m'a donné — pardonnez-moi le mot — ma philosophie de la musique.

Il regarda ses mains, qu'il n'avait pas encore désunies, se décida à les dénouer, et, accoudé sur la table, il reprit :

— J'avais été de la fondation des Chanteurs de Saint-Gervais : ce fut l'embryon de la Schola. Là nous avons groupé des élèves — nous en avons aujourd'hui 360 — et nous leur faisons faire toutes

leurs études de musique, leur apprenant le chant grégorien et le chant palestrinien. Nous allons plus loin : c'est toute notre musique ancienne que nous recherchons, c'est toute la gloire de la musique française que nous restaurons, c'est la vraie musique française que nous voulons créer en nous appuyant sur les vieux maîtres français, les Charpentier, les Rameau, les Destouches. Autrefois on n'étudiait pas leurs œuvres, qui n'étaient même pas éditées, et Dieu sait s'il y en a d'admirables ! c'est tout notre génie national qu'elles renferment. C'est une opinion commune que l'opéra comique est un genre éminemment français : c'est aussi une opinion fausse. L'opéra comique vient d'Italie, et les opéras comiques français n'ont jamais été que copiés sur les italiens. Un moment peut-être a-t-il eu quelque chose de français, parce que certains y avaient apporté l'esprit français, mais bientôt les Adam, les Auber, revinrent aux errements italiens. Il se fera une musique française : déjà, avec *Pelléas et Mélisande*, M. Debussy a marché un grand pas dans ce sens. *Pelléas*, c'est l'expression absolue de la parole rehaussée de musique, et je ne sais pas de meilleure définition de la musique française. M. Debussy reste complètement fidèle à notre tradition : il est Français.

L'heure était proche de la répétition à l'Opéra : il fallait que M. Vincent d'Indy allât retrouver M. Gailhard et ses interprètes, Mlle Bréval, M. Delmas et M. Laffite. Il se leva et remit son manteau,

et je retrouvai chez lui, au moment de le quitter, la même timidité avec laquelle il m'avait accueilli et que la conversation avait un peu dissipée. La timidité est rare chez les artistes : elle n'en gagne que plus de charme, quand on la découvre.

M. PIERRE CURIE

M. PIERRE CURIE

Derrière le Panthéon, dans une rue étroite, sombre et déserte, la rue Lhomond, telle qu'en représentent les eaux-fortes qui illustrent de vieux et mélodramatiques romans, entre des maisons noires et lézardées, au bord d'un trottoir tremblant, une misérable baraque dresse sa cloison de bois; c'est l'École municipale de Physique et de Chimie. Le concierge, à qui je demandai M. Pierre Curie, m'indiqua d'une voix paresseuse le chemin à suivre. Je traversai une cour dont l'enceinte lamentable avait subi les pires injures du temps, puis une voûte solitaire où résonnèrent mes pas, et je me trouvai dans un cul-de-sac humide où mourait, dans un coin, entre des planches, un arbre tordu. Là, des manières de cabanes s'étendaient, longues, basses et vitrées, où s'apercevaient de petites flammes droites et des instruments de verre aux formes variées. Nul bruit; un silence profond et triste. Au hasard, je frappai à une porte et j'entrai dans un laboratoire

d'une étonnante simplicité : le sol était de terre battue et bosselée, les murs de plâtre gâché, le toit de lattes peu solides, et la lumière pénétrait faiblement par les fenêtres poussiéreuses. Un jeune homme, penché sur un appareil compliqué, releva la tête : « M. Curie? dit-il, il est là », et aussitôt il reprit son travail. Des minutes s'écoulèrent, il faisait froid, d'un robinet des gouttes d'eau tombaient, deux ou trois becs de gaz brûlaient. Enfin, un homme apparut, grand, maigre, la figure osseuse, la barbe grise et rude, coiffé d'un petit béret usé. C'était M. Curie.

Ah! comme sa gloire, retentissante et toute jeune, le gênait! En quelques heures, sa merveilleuse découverte du radium avait appris son nom au monde entier, et, lauréat du grand prix Nobel, il avait été assailli aussitôt par les innombrables messagers de la Renommée. Il n'était pas encore habitué à cette célébrité; elle le dérangeait, elle lui prenait son temps, elle l'arrachait à ses éprouvettes... Ne voulait-on pas le décorer? Qu'avait-il besoin d'une croix? Cependant, désireux de ne pas paraître bourru, essayant bonne figure contre mauvaise fortune, il cherchait dans quelle partie de la journée il pourrait disposer d'une demi-heure... Le matin, impossible; l'après-midi, impossible; le soir, impossible. La main tripotant sa barbe, un peu courbé, il réfléchissait. « Attendez! » fit-il soudain, et il s'éclipsa. Il revint tout de suite, mais cette fois, abandonnant un costume trop familier, il avait

remplacé son béret par un chapeau de feutre mou et revêtu un manteau : « Je peux vous donner quinze minutes », dit-il en tirant sa montre, et il s'accouda à une table d'expériences.

Combien alors je me félicitai d'avoir recueilli, avant de me rendre rue Lhomond, quelques renseignements! M. Curie ne me les aurait jamais livrés lui-même; qui connaît moins que lui l'art de parler de soi? Il dit oui, il dit non, il incline la tête, et c'est tout.

— Mme Curie, lui disais-je, a été pour vous une collaboratrice de tous les instants. C'est une Polonaise, je crois, et vous l'avez connue à la Faculté des sciences, ou plutôt ici même, alors que sous la direction de M. Schutzenberger, vous étiez chef des travaux pratiques. En 1900, Mme Curie, si j'ai bonne mémoire, fut reçue docteur ès sciences physiques, et sa thèse, justement, avait pour objet la recherche des substances radio-actives. Elle est maintenant, n'est-ce pas, professeur à Sèvres?

— Oui, faisait-il, oui.

— Pour vous, reprenais-je, vous avez, n'est-il pas vrai, toujours travaillé ici, et, depuis 1880, vous n'avez cessé de publier des travaux importants, plusieurs fois couronnés par l'Institut?

— Oui, faisait-il, oui.

Avide d'entendre de plus longues réponses, je laissai de côté un sujet trop personnel qui effrayait sa modestie... Trop d'humilité peut ressembler à de l'orgueil. Il était imposible qu'il ne devînt

pas plus prolixe sur le radium même... La passion du savant l'emporterait sur la timidité de l'homme, et déjà une question m'échappait : « A la suite de quelles expériences était-il arrivé à découvrir ce corps surprenant dont les propriétés bouleversent des lois fondamentales? » D'un mot, il m'interrompit :

— Je vais vous prêter une brochure.

Et aussitôt il s'éloigna de quelques pas, revint, me tendit la brochure ouverte.

— Voilà! dit-il.

Docilement je la lus. Pouvais-je agir autrement? J'appris ainsi que Mme Curie, ayant commencé à étudier le rayonnement uranique découvert par Becquerel, les résultats auxquels elle fut amenée parurent à son mari d'un intérêt tel qu'il renonça à ses travaux en cours et se joignit à elle. Ils se demandèrent alors si certains minéraux d'uranium, déjà doués de cette propriété d'émettre des rayons, la pechblende, par exemple, ne renfermaient pas, en petite proportion, des substances encore inconnues et plus fortement radio-actives, et ils recherchèrent ces substances par les voies de l'analyse chimique. Ils trouvèrent qu'une tonne de pechblende contient une quantité de radium de l'ordre de grandeur de 1 décigramme, ce qui met à 20.000 francs le prix de revient d'un gramme de radium, les minerais d'uranium d'où on l'extrait étant extraordinairement rares sur la surface du globe. Une seule fabrique en Bohême traite ces

minerais, qui servent à produire certaines couleurs jaunes, d'un emploi industriel. En Amérique, il se construit bien une seconde fabrique, mais les minerais qu'elle consommera sont encore moins riches que ceux de Bohême, et il en faudra quinze tonnes pour obtenir un décigramme de radium.

— Et combien avez-vous de radium, ici? demandai-je, ma lecture terminée.

Il était toujours appuyé à la table, les mains en serrant le rebord, mais un sourire amusé éclairait son visage, et cet entretien, où il demeurait à peu près muet, ne l'incommodait pas jusqu'en ce moment. Même il devint moins sauvage et bavard.

— Nous possédons tout juste un gramme de radium, fit-il. On dirait un sel quelconque, en plein jour : dans l'obscurité seulement il est lumineux : on croirait alors un ver luisant. Mais le radium est inusable, et il donne lieu à un dégagement d'énergie continu et considérable, tout en conservant le même état. Un gramme de radium dégage, pendant chaque heure, une quantité de chaleur suffisante pour fondre son poids de glace. Cependant, ce gramme reste toujours pareil à lui-même et on ne peut invoquer aucune réaction chimique ordinaire pour expliquer ce dégagement continu de chaleur. Il n'est donc pas étonnant que nous ayons pu, avec un gramme, faire toutes nos expériences.

Il fallait profiter de cette loquacité soudaine, si inattendue que j'y crus démêler la hâte d'en avoir fini.

— Les rayons émis par le radium sont d'une intensité considérable? demandai-je ; un million de fois plus grande, je crois, que celle de l'uranium, et leurs propriétés sont aussi multiples qu'étonnantes?

Il avança un peu, enfonça les mains dans les poches de son manteau.

— Oui! fit-il.

Et très vite, très vite, sans prêter attention aux exclamations dont je coupais ses phrases, il énonça les plus importants des phénomènes de la radio-activité. « Au moins, semblait-il penser, quand j'aurai dit tout cela, je serai tranquille. »

— Ces rayons, expliquait-il, impressionnent les plaques photographiques en un temps très court : vous pouvez mettre devant eux un écran ; nul écran n'est assez opaque pour les absorber. Ils rendent l'air qu'ils traversent conducteur de l'électricité; ils agissent sur les substances employées en photographie de même façon que la lumière, colorant le verre en violet ou en brun, jaunissant le papier, le celluloïd, cassant le papier. Mettez un sel de radium dans une boîte opaque, en carton ou en métal : il agit cependant sur l'œil et produit une sensation de lumière. Pour obtenir ce résultat, vous pouvez placer la boîte qui le contient devant l'œil fermé ou contre la tempe : les milieux de l'œil deviennent lumineux par phosphorescence sous l'influence des rayons du radium, et la lumière que l'on aperçoit a sa source dans l'œil lui-même. Les rayons du radium agissent encore sur l'épiderme : si vous

tenez pendant quelques minutes sur la peau une ampoule renfermant du radium, vous n'éprouverez aucune sensation particulière, mais, quinze ou vingt jours après, une rougeur naîtra, puis une escharre ; si l'action du radium a été assez longue, il se formera une plaie qui peut mettre plusieurs mois à guérir. J'ai sur le bras une plaie de ce genre. Les rayons agissent également sur les centres nerveux en déterminant des paralysies et la mort, et d'une façon singulièrement intense sur les tissus vivants en voie d'évolution.

Il tira sa montre, la regarda, et continua :

— Ne croyez point, comme on l'a dit, que le radium rendra la vue aux aveugles. On croit aussi qu'il guérit déjà le cancer, — si vous voyiez les lettres innombrables de cancéreux qui nous supplient de les sauver, c'est navrant. — Non, non, pas encore... peut-être un jour le guérira-t-il. A l'heure actuelle, à l'Institut Pasteur, au Collège de France, on essaie d'utiliser son action pour le traitement du cancer : voilà toute la vérité.

De nouveau, il tira sa montre, un rire heureux s'enfuit de ses lèvres, et en deux pas il rejoignit son élève toujours penché vers l'appareil compliqué.

— C'est fini! s'écria-t-il.

Un ami, qui était entré en silence quelques minutes auparavant, lui tendait la main.

— Te voilà célèbre, fit-il avec une ironique et douce compassion.

— Ah ! ah ! répondit M. Curie en agitant les bras.

Et je n'ai jamais mieux compris combien de sentiments pouvait exprimer une simple interjection de deux lettres.

HELLEU

HELLEU

« Le peintre Helleu, des yeux fiévreux, une physionomie tourmentée, et avec cela la peau et les cheveux du noir d'un corbeau. »

Comme M. Helleu apparaissait dans l'encadrement de la porte, ces deux lignes, écrites par M. de Goncourt, dans son *Journal*, me sont tout de suite revenues à la mémoire. A vrai dire, quelques fils d'argent courent de ci de là à travers la barbe, et mettent sur le crâne et les tempes deux ou trois raies neigeuses, mais le portrait si bref demeure saisissant. Une jaquette noire, où l'œil cherche vainement la décoration nouvelle, revêt son corps maigre et élancé ; dans la figure creuse, sous les arcades sourcilières très prononcées, les yeux noirs brillent étrangement; une cravate noire entoure le col. Et cette couleur de deuil, qu'il semble affectionner de porter, tout, autour de lui, concourt à l'accuser; l'appartement est tout blanc, avec des meubles blancs Louis XV et Louis XVI, où s'égarent un cla-

vecin et une commode du premier Empire, et, sur le marbre de la cheminée, des vases en blanc de Chine, des statuettes en blanc de Saxe. A peine quelques-unes de ses œuvres s'abritent-elles dans des cartons. Aux murs des cadres anciens s'accrochent, vides souvent, et dont la dorure s'effeuille, et, contre un lambris une double porte s'appuie, aux entrelacs minutieux et charmants, qu'il découvrît dans le grenier d'un architecte. Sur une table, des photographies se mêlent, photographies de bateaux de plaisance, aux voiles blanches, où, sur le pont, bavardent et lisent des femmes en toilette blanche. Tout est harmonies en tons clairs inondés de lumière vive.

— Ah! fit-il en riant, et un peu gêné vraiment, que vous êtes intimidant!

Je le regardais tout surpris. Je n'avais jamais pensé qu'il pût y avoir dans ma personne de quoi intimider le peintre exquis et subtil de la grâce féminine, pour qui avaient posé les plus beaux noms de France et de l'étranger, depuis la duchesse de Marlborough jusqu'à la comtesse Greffulhe. Joueuses de tennis, voyageuses, visiteuses, jeunes mamans qui jouent avec leurs bébés, jeunes filles qui rêvent, bambines qui boudent ou s'amusent, il avait créé une des œuvres de ce temps les plus précieuses, les plus vibrantes et les plus amoureuses. Souplesses et tendresses des mains, caresses sinueuses des cheveux, mystère profond des regards, fugitives impressions des frimousses enfantines, il

était passé maître au rendu des plus fines délicatesses qui désespèrent les autres artistes, et voici que ma modeste entrée... Je ne voulais point le croire, mais il insistait, répétant, affirmant, jurant presque que je le paralysais... D'abord, il détestait qu'on parlât de lui... ensuite, la décoration qu'il venait de recevoir, il n'avait pas fait un pas, écrit un mot, pour l'obtenir, et il avait été tout étonné d'apprendre qu'on la lui donnait... Et puis, qu'est-ce qu'il pourrait bien raconter de lui-même ? Rien, rien, rien du tout. Tout en se défendant ainsi, il s'était assis sur un canapé, devant une fenêtre. Brusquement il se tut, il saisit à ses pieds une planche de cuivre, et, penché, un reflet rouge sur la figure, il fit courir, à petits coups secs et rapides, la fine pointe de diamant qui terminait son burin. A chaque instant, le visage se relevait et, les lèvres serrées, presque mordues, il me fixait de ses yeux aigus et ardents; il dessinait, tout simplement, mon portrait, et aux seize cents qui l'ont illustré sur les deux continents il en ajoutait un nouveau. Il ne fallait point songer à ranimer la conversation. Près du feu, qui me rôtissait, je n'osais bouger et, passionnément intéressé, je suivais cette main légère et nerveuse, qui rayait le cuivre de lignes et de traits. Quelle sûreté et quelle précision révélait une semblable méthode de travail, qui interdit toute retouche, même insignifiante! A travers la fenêtre, large et sans rideaux, les arbres d'un jardin voisin montraient sous le ciel gris leurs branches nues

et sombres. Nul bruit ne troublait le silence.

— Il faut toujours que je travaille, dit-il enfin, arrêtant une minute son burin, et je suis malheureux, quand je ne travaille pas. Je ne sors pas, je ne vais pas dans le monde, mes modèles viennent ici, les plus jolies modèles du monde, je crois bien, et, quand je descends dans Paris, ce n'est que pour rendre visite à mon imprimeur ou à mon marchand. Je me rappelle qu'un jour Desboutin, le graveur, m'aborda dans la rue : « Oh! oh! mon enfant, vous êtes fiévreux, vous restez trop chez vous; il faut prendre l'air; venez avec moi au café, nous boirons un apéritif. » Et comme je refusais : « Oh! oh! mon enfant, me dit-il avec compassion, vous avez tort, vous tomberez malade. » Ah! l'été, par exemple, je file. Dès que j'ai possédé quelque argent, j'ai acheté un yacht, en acajou, blanc et or, d'occasion, qui avait appartenu à un officier anglais mort au Transvaal. C'était un rêve d'enfant que je réalisais. L'hiver, un vieux Breton me le garde, à Saint-Malo; dès que mai arrive, j'embarque, et je croise en vue des côtes de Bretagne, ou des côtes d'Angleterre. C'est délicieux. Mon bateau, c'est mon véritable atelier. Les enfants jouent sur le pont; des amis, Sem, Jeanniot, Flament, m'accompagnent de temps en temps, et je travaille tout le long du jour. La mer à cinq heures du matin, quelle merveille! Je ne me lasse pas de peindre des bateaux. Un bateau! c'est si joli, avec les mâts, les voiles, les oriflammes, au

milieu d'un port, ou en pleine mer! Il n'y a que Sem qui n'aime pas la pleine mer. »

Le burin égratignait toujours le cuivre. Maintenant, ce n'était plus un peintre obligé de subir les petits inconvénients de la gloire, et qui se dérobait : c'était, tout bonnement, un peintre qui travaillait et qui causait, en travaillant, avec des visiteurs.

— J'aime tellement la mer, reprit-il, qu'il me faut absolument quelquefois quitter Paris pour aller la voir. Cela s'explique : Je suis Breton: je suis né à Vannes, en 1859. A dix-huit ans, j'étais, à l'École des Beaux-Arts, l'élève de Gérôme; mais j'adorais Stevens, et, parce que j'étais seul à aimer Manet et Monet, soixante camarades clabaudaient à mes trousses. L'école m'ennuyait, je la lâchai, et c'est alors que Sargent et Duez me firent entrer aux pastellistes. J'avais bien vingt-trois ans quand j'exposai pour la première fois, et, le lendemain de l'exposition, on m'annonça que, le matin même, Albert Wolff m'avait consacré un article. Vous devinez ma joie. A ce moment-là, je gagnais ma vie comme je pouvais, j'étais décorateur chez Deck. Voyez-vous, j'ai eu de la chance. Je peignais beaucoup alors, des intérieurs de Versailles, des intérieurs de cathédrales, quand un jour Tissot me conseilla d'essayer des pointes sèches. Je venais de prendre, à Bois-Boudran, une centaine de croquis de la comtesse Greffulhe, croquis à la mine de plomb, qui n'ont jamais été exposés. Je suivis le conseil de

Tissot ; je livre quelques pointes sèches à un marchand de la rue Laffitte, et, presque aussitôt, Goncourt en achète trente-deux. Les Anglais, là-dessus, s'enthousiasment, Whistler surtout, et la princesse de Galles s'inscrit au premier rang des collectionneuses. J'ai eu beaucoup, beaucoup de chance. Tenez ! quand je suis allé en Amérique, l'an dernier, un éditeur m'avait commandé un album qui devait réunir les portraits de vingt jeunes femmes, qui devait être tiré à 500, et vendu 1.500 francs l'exemplaire. Seulement ma fille est tombée malade, et je n'ai eu que le temps de revenir à Paris.

Il se leva, et, portant la planche de cuivre devant ses yeux, à la lumière, il la regarda un instant. « Encore quelque chose ici, » fit-il, et, s'étant rassis, il ajouta deux ou trois traits.

— Est-ce que vous aimez la Normandie ? demanda-t-il.

Et comme, repris soudain par tout mon amour pour ce pays tendre à la fois et véhément, je m'emportais à des souvenirs trop lyriques :

— Ah ! fit-il, j'ai connu, dans le temps, à Trouville, un fameux artiste, Boudin, le peintre de marines. Les a-t-il compris et sentis, les ciels de la mer normande ! Je le rencontrais souvent sur la plage ; il y avait là, avec lui, Duez, Whistler, ce Whistler, dont Courbet disait avec dédain : « Le petit Whistler, il peint toujours avec un horizon trop haut, ou trop bas. » Quel brave homme ! Il jouait avec mon bébé, et, quand je l'ai perdu,

il m'a écrit la plus affectueuse, la meilleure des lettres. Venez que je vous montre les deux ou trois ciels que je possède de lui.

Il avait jeté sur le canapé la planche terminée, et il m'entraînait dans une salle à manger toute blanche, où les murs se couvraient de marines modernes, de vieux portraits et de gravures du XVIIIe siècle. Là encore, des meubles Empire, chargés d'argenterie de la même époque, disaient, comme les bois sculptés, ses goûts de collectionneur, et, ravi, à demi penché, il maniait les serrures dorées, touchait les incrustations, soulevait une aiguière, montrait, avec un sourire de doute, une manière de coupe en porcelaine qui, selon la légende, avait moulé le sein de Marie-Antoinette. A ses heures de loisir, il avait fouillé à Versailles et à Paris tout le bric-à-brac des antiquaires, et, plus que de ses pastels et de ses pointes sèches, il était fier et enchanté de ses trouvailles. Une voix amie le ramena dans l'autre pièce, c'était celle de Leonetto Cappiello, qui venait, le crayon en main, lui rappeler sa célébrité et les sacrifices qu'il faut, à cause d'elle, consentir à la curiosité publique.

M. PAUL HERVIEU

M. PAUL HERVIEU

Dans le clair et tiède cabinet de travail, où flambait un feu ardent, M. Paul Hervieu s'était assis à une petite table chargée de journaux et de coupures de journaux. Vers le ciel bleu, où passaient des nuages blancs, les arbres défeuillés de l'avenue du Bois poussaient leurs branches sombres que caressaient les rayons frileux du soleil, mais le bruit confus des voitures rapides, des cavaliers galopant, des enfants qui jouent et crient, ne venait point détruire le calme profond et propice de l'asile qu'il a choisi. Tout le long des murs, la bibliothèque alignait ses planches d'acajou, où se pressaient, en leurs reliures multicolores, les livres les plus divers, anciens, classiques, modernes, et sur les sièges, fauteuils, canapés, chaises, d'autres livres, brochés, jaunes, verts, bleus, rouges, s'entassaient solidement, ou s'étageaient en piles tremblantes, mêlés à des brochures, des revues, des feuillets. Aux rares places, où paraissait encore la tapisserie, s'accro-

chaient des portraits, des esquisses, des dessins. Le monocle pendant sur le veston de drap anglais, les yeux doux à la fois et aigus, le front haut sous les cheveux plats que sépare une raie sur le côté, la bouche étroite et fine et le menton accusé, M. Paul Hervieu, une cigarette aux doigts, allait se prêter avec un sourire aimable, tout ensemble indulgent et ironique, à l'indiscrète visite qu'expliquait et excusait la prochaine représentation du *Dédale* à la Comédie-Française.

Si jeune que soit demeuré son visage, M. Paul Hervieu intimide. Ce grand écrivain, dont la probité littéraire égale le talent, redoute les éloges qui blessent sa pudeur, et il n'aime point parler de lui-même. Il prétend que sa vie ne mérite pas d'être contée, et, si je n'avais su déjà qu'originaire d'une famille de paysans qui habitait la vallée d'Auge et cadet de cinq frères, il avait étudié le droit pour éviter le commerce auquel son père le destinait, puis attaché au cabinet de M. de Freycinet et nommé secrétaire d'ambassade, avait, dès cette époque, publié ses premiers livres, ce n'est certes pas lui qui m'eût renseigné sur son passé. L'avenir même, si je puis ainsi dire, il ne tenait pas à l'imaginer avec moi, et il ne me laissa point le conduire à des confidences sur le *Dédale*. Terrible situation; si terrible que, plein de pitié, il cherchait à me la rendre moins inquiétante, et, de cette voix très lente et très douce, qui scande cependant tous les mots, il répétait, penché vers moi :

— Voyons, voyons, de quoi pourrions-nous bien parler?

La fumée grise des cigarettes montait dans l'air, le soleil jouait sur les fenêtres, le tic-tac d'une invisible pendule égrenait les minutes, et nous ne parlions pas...

— Vous n'écrirez plus jamais de romans? demandai-je enfin, avide de rompre ce silence qui me semblait durer déjà depuis des heures.

Les doigts glissaient le long du cordon qui retenait son monocle, ses yeux se fixèrent sur moi, scrutateurs :

— Si, peut-être, fit-il. Je n'ai pas cessé d'écrire des romans, parce que je ne voulais plus en écrire... et c'est tout naturellement, par une évolution simple et logique que j'ai été amené à écrire des pièces. Mes premiers livres, *Flirt*, *l'Inconnu*, *la Bêtise parisienne*, n'étaient faits que d'observation; ceux qui suivirent, *Peints par eux-mêmes*, *l'Armature*, contenaient en plus de l'action. Le théâtre, c'est avant tout de l'action; avec ces deux romans, j'étais au seuil du théâtre; j'ai franchi le pas sans presque m'en douter, uniquement poussé par le besoin qui, peu à peu, était né en moi de ne pas seulement observer, mais de montrer des êtres agissants. Mais je ne veux pas affirmer que je n'écrirai plus de romans. Écrire un roman, c'est, à mon avis, se mettre au vert, c'est une œuvre de repos, de calme, et, sans doute, le romancier est plus indépendant, plus tranquille que l'auteur dra-

matique. Celui-là a mille obstacles à vaincre... Il ne suffit pas que sa pièce soit achevée... il faut la faire répéter, la livrer aux acteurs, au public. Le roman fini est aussitôt publié. *L'Enigme*, reçue en 1899 et qui devait passer trois mois plus tard, a été donnée en 1902; entre sa réception et sa représentation, j'ai pu écrire *la Course du Flambeau* et la voir jouer. Vous dirai-je que je comprends, à cette heure, l'émoi soudain qui saisit souvent, au moment d'entrer en scène, les plus fameux et les plus vieux de nos comédiens? J'ai beaucoup plus peur, aujourd'hui, d'une première, que naguère, il y a dix ans, car je connais bien mieux tous les dangers, tous les périls... et ils sont innombrables. Avec *les Paroles restent*, ma première pièce, dont certains me soutiennent qu'elle est la meilleure, sans doute parce qu'elle n'eut pas de succès, je m'étais bravement jeté à l'eau pour apprendre à nager... Maintenant...

Il s'arrêta, esquissant de la main un geste vague et, les jambes croisées, s'étant un peu tourné vers le mur, il demeura muet. Silence favorable, qui me permit de parcourir en pensée toute son œuvre, et d'y retrouver, à toutes les étapes, le même caractère, ou, en termes plus précis, la même obsession du drame, la même hantise de la destinée implacable, ce qui lui donne enfin cette hautaine et âpre unité. La fatalité divine, sanglante et victorieuse, que les anciens prévoyaient dans toutes les actions des hommes, il la découvre dans la Loi, puissance

farouche contre laquelle se brisent les efforts, et dans la vie même, et avec une logique clairvoyance, sa cruelle observation... Le mot *cruel* m'est-il échappé? Je ne sais, mais voilà que M. Paul Hervieu s'est de nouveau penché vers moi et, sans élever le diapason de sa voix, mais tout de même plus convaincu encore et avec plus d'insistance, il interrompt mes souvenirs :

— Non, ne dites pas, vous aussi, que je suis cruel. Je ne suis pas cruel, et je crois même que je suis un peu trop optimiste.

— Optimiste! vous!...

Et, impuisant à cacher ma surprise, je vais accumuler des arguments, fournir des preuves, mais je n'en ai pas le temps.

— Comprenez-moi bien. La vie quotidienne m'apporte tant de choses vilaines et imprévues, que je ne cesse de m'étonner de tout le mal dont nous sommes capables. C'est une histoire qu'on me raconte, et je m'écrie : Jamais je n'aurais cru cela possible; c'est une action dont je suis le témoin, et je m'écrie : Jamais je ne l'aurais imaginée!... Vous voyez que je suis optimiste, puisque mes idées sur la vie, que vous taxez de cruauté, restent bien au-dessous de la réalité. Non, non, nous n'avons accompli en morale que des progrès infiniment petits, et je ne devine guère en quoi nous valons mieux que les anciens. Tenez! je relisais dernièrement un passage du bon Plutarque consacré à Caton. Caton traitait sans pitié ses animaux,

et Plutarque s'indigne, et les paroles qu'il dit sont celles du plus généreux des hommes d'aujourd'hui.

Il se lève, prend sur un rayon, à l'autre bout de la pièce, le livre de Plutarque, revient s'asseoir, l'ouvre, et, la page trouvée, lit à voix haute les lignes auxquelles il faisait allusion : « La bonté s'étend plus loin que la justice », commence le vieux conteur, qui ne peut admettre qu'on n'adoucisse pas la vieillesse des bêtes dont on utilisa les forces.

— Nous ne disons pas autre chose, reprit M. Paul Hervieu, et cependant, il y a quelques années, le Midi faillit se soulever parce qu'on voulait supprimer les courses de taureaux... Nous ne sommes même pas délivrés des jeux du cirque... Il est vrai que les communications plus faciles ont rapproché les hommes, et nous n'appelons plus Barbares tous ceux qui habitent loin de nous. Nous allons en automobile en Russie, et nous ne sommes pas stupéfaits que les Russes aient, comme nous, faces humaines. C'est un progrès. Il est vrai aussi que nous avons aboli l'esclavage, encore que cette abolition ne soit pas très vieille et qu'il existât en Amérique en 1865. D'ailleurs, je me demande si l'esclavage de l'antiquité n'était pas plus doux que le prolétariat moderne. L'esclave antique avait une valeur marchande, et c'est pourquoi il était mieux traité... il avait même des droits ; il arriva à pouvoir posséder, à pouvoir hériter, et il exerça une influence qui ne fit que grandir. Aujourd'hui,

un ouvrier meurt, on le remplace par un étranger qu'on paie moins cher. Non, nous n'avons pas à être fiers de notre moralité, et quand on pense que Plutarque tenait le même langage que les meilleurs d'entre nous, c'est à désespérer que les hommes soient devenus complètement bons, avant que la terre soit tout à fait refroidie. Notre planète est trop vieille, et c'est dans une autre que seront réalisés les progrès que nous souhaitons.

Je regardai M. Paul Hervieu : étaient-ce là les paroles d'un homme qui se trouvait trop optimiste? Je cherchais une réponse qui me fuyait et que je ne pus découvrir, car les auteurs dramatiques sont les plus occupés des humains et un télégramme annonçait pour midi et demi la première répétition du *Dédale* dans les décors; il me fallut partir. Je n'eus que l'esprit de l'escalier : se juger trop optimiste, n'est-ce pas être très pessimiste?

VICTORIEN SARDOU

VICTORIEN SARDOU

En rendant visite à M. Victorien Sardou, quelques jours avant la première représentation de *la Sorcière* au théâtre Sarah-Behnardt, je ne formais pas le naïf dessein de retracer à des milliers de lecteurs, qui les connaissent aussi bien que moi, les phases diverses d'une longue vie, toute remplie par le travail et le succès. Qui peut ignorer, en effet, s'il se flatte de s'intéresser aux lettres, les humbles débuts du petit étudiant en médecine, fils de professeur, qui, déjà curieux d'études historiques, luttait, vers la vingtième année, contre les difficultés de l'existence en donnant des leçons et en écrivant quelques articles mal payés ? et à qui espérer apprendre que, la médecine abandonnée pour le théâtre, l'échec de son premier effort à l'Odéon glaçait son ardeur, jusqu'à l'époque où, par son mariage avec Mlle de Brécourt, il entrait en relations avec la Déjazet, lui apportait ses nouvelles pièces, *Candide*, *M. Garat*, *les Prés Saint-Gervais*, et se voyait enfin joué,

applaudi et célébré? D'ailleurs, s'il m'avait fallu demander à M. Sardou des renseignements qu'une lacune impardonnable aurait faits pour moi seul inédits, ne l'aurais-je pas amené à me consacrer une journée entière, trop sûr de l'impossibilité qu'il y a à parcourir en quelques instants, si vite qu'on aille, une carrière qui commence en 1854 par *la Taverne des Étudiants* et, passant par les *Pattes de Mouches*, *Nos intimes*, *Rabagas*, *Marquise*, *Théodora*, *Thermidor*, *Patrie*, arrive au xxe siècle et se trouve loin d'être finie... Et M. Sardou n'aurait jamais eu le temps : un courriériste le quittait, un autre attendait, et l'heure de sa répétition approchait ; il avait tout juste trente minutes à m'accorder, pas une de plus, pas une de moins ; quel effroi me saisit ! Mais, souriant et pressé, coiffé de son légendaire béret de velours noir, un foulard blanc autour du cou, les mains dans les poches de son veston, M. Sardou allait et venait dans son cabinet. Il neigeait ; sur la balustrade du balcon la neige amassait comme un coussin floconneux, et par de là le boulevard les arbres défeuillés du parc Monceau poussaient vers le ciel gris leurs branches poudrées. M. Sardou s'arrêta devant la cheminée, la contempla, puis, ouvrant un coffre voisin, prit une grosse bûche et la mit dans le feu. Quatre ou cinq minutes déjà s'étaient enfuies... Il revint vers moi, se pencha, me regarda de ce regard aigu où il y a tout à la fois de la malice et de la bonté, de la raillerie et de la sympathie :

— Eh bien ? eh bien ? fit-il, comme pour m'exciter ; et, sans même me laisser le loisir de chercher une réponse, continuant sa promenade et se frottant les mains maintenant :

— Voyons, voyons, je ne vais pas vous raconter ma pièce... vous n'êtes pas venu pour ça... oui, oui, je sais ce que vous faites... Et puis, ma pièce, tout le monde en connaît le sujet ; c'est la reconstitution d'un procès de sorcellerie contre une Mauresque, à Tolède, sous le règne de Ferdinand, après la prise de Grenade, alors que le cardinal Ximenès est grand-inquisiteur... Aucun rapport avec la Brinvilliers, comme certains le pensaient... Mais, je vous le répète, tout le monde connaît ça... Et cette sorcière, que joue Sarah, a endormi une jeune fille, qui passe naturellement pour une possédée... En ce temps-là, n'est-ce pas ? tout ce qu'on ne comprenait pas était l'œuvre du diable... Mais moi, moi qui vous parle, quand j'étudiais la médecine, j'ai vu, j'ai observé, à Bicêtre, à Charenton, tout ce qui, dans la suite, devait fournir d'innombrables expériences à Charcot... Plus tard, j'ai retrouvé, en lisant des bouquins spéciaux sur les procès de sorcellerie, tout ce que j'avais observé... Les Arabes, par exemple, possédaient une foule de secrets qu'ils ne transmettaient jamais ; ainsi, ils savaient très bien qu'en trempant la main dans un certain liquide on pouvait saisir un fer rougi au feu... Au xve siècle, cette chose-là paraissait diabolique... Toute ma vie, je me suis occupé de ces questions,

et bien souvent, quand une de mes pièces est représentée, il y a vingt ans que j'y songe et que j'y travaille. J'aurais déjà donné *la Sorcière* à Sarah, si son ancien théâtre de la Renaissance avait été assez grand...

Courtes, rapides, se culbutant les unes les autres, les phrases s'envolaient, et M. Sardou ne cessait pas de marcher. De temps en temps son œil vif m'interrogeait, de temps en temps il s'arrêtait pour souligner un mot d'un geste et de temps en temps il désignait du doigt, dans la bibliothèque, les livres où il s'était documenté. Je sentais, peu à peu, se découvrir à moi l'historien curieux et érudit qu'il est depuis sa jeunesse. L'auteur dramatique disparaissait, et je ne tâchais point à le retenir. Un mot qui s'échappa de mes lèvres détermina l'expansion que je souhaitais. Le valet de chambre eut beau apporter de nouveau la carte d'un visiteur, M. Sardou ne voulait pas abandonner un sujet qui lui est cher. J'étais bien certain maintenant de rester plus de trente minutes, encore qu'un manteau et un chapeau, posés sur un fauteuil, m'indiquassent trop clairement toute mon indiscrétion.

— L'histoire! ah oui! j'aime l'histoire! Et pas seulement l'histoire de la Révolution; je suis très fort sur le XVIe siècle aussi, sur Luther, Mélanchthon, Calvin... Quand j'étais jeune et que je donnais des leçons pour vivre, on me proposa un jour d'écrire des biographies d'hommes de ce temps pour une publication de la maison Didot; on me laissait

même choisir les morts dont je raconterais l'existence. J'acceptai. Hélas! quand j'allai toucher le prix de mon premier article, dix à douze pages qui m'avaient demandé quinze jours de travail, on me remit trente-deux francs. Ah non! c'était trop peu, et je n'ai pas recommencé. Cependant, comme vous le pensez, j'ai continué à étudier le passé. Pour la Révolution — sans doute je connais, comme tout le monde, les grands événements — mais, comme il n'y a que les petites choses qui soient inconnues, ce sont les seules qui m'intéressent. Et ceux chez qui elles éveillent le même intérêt viennent me voir, nous causons, nous discutons, nous cherchons ensemble. C'est ainsi que j'ai écrit une préface pour le livre de Funck-Brentano sur les archives de la Bastille! Y en a-t-il des rectifications à faire, des erreurs à corriger! Ah! la légende révolutionnaire!... A la prise de la Bastille, ils étaient trois cents braillards, voilà tout... Et la bataille de Valmy?... Si j'avais le temps de vous raconter la vraie bataille de Valmy!... C'est d'elle que Napoléon disait: « S'il n'y a pas eu un accord secret entre les Prussiens et les Français, la retraite des Prussiens est incompréhensible... » Mais bien sûr, on avait acheté les Prussiens, et les seules victimes de la bataille furent tuées par l'explosion d'un caisson...

Et, s'étant soudain interrompu, les lèvres entr'ouvertes par un sourire amusé, et le doigt tendu :

— Qu'est-ce que je vous raconte là ? fit-il. Si par malheur vous le répétiez, quelle avalanche de lettres je recevrais !

Cinq ou six fois encore, il parcourut à grands pas la chambre. Avec quelle peine j'essayais de placer quelques mots ! Je me tournais à droite, il était déjà à gauche ; je me tournais à gauche, il était déjà à droite : mes paroles se perdaient.

— Eh bien ! fit-il, ça va-t-il ? Est-ce suffisant ?

Et comme par hasard il demeurait immobile devant moi, avec une hâte fébrile et la peur qu'il ne fût déjà loin quand ma phrase serait finie :

— Il a dû exister d'autres sorcières que la vôtre ? lui demandai-je. Ne craignez-vous pas qu'il surgisse un autre M. Chirac qui, pareil à celui d'Alexandre Dumas...

Un éclat de rire m'empêcha de terminer. M. Sardou haussait les épaules, sans colère et sans indignation, simplement diverti :

— Ce ne serait pas la première fois, dit-il, et j'ai dû publier une brochure intitulée *Mes Plagiats*, pour répondre à ceux qui me reprochaient de les avoir copiés. Tenez ! — Une histoire entre autres, celle-ci est très ancienne : — J'avais remis, en 1872, à Montigny, une pièce, *Andréa*, qui devait être jouée par traité en Amérique le même jour qu'à Paris. Montigny est obligé de reculer très loin la date de la première, et l'Américaine qui m'avait acheté ma comédie la monte tout de même et la représente à la date où elle aurait dû passer ici. Deux ou trois

mois s'écoulent, Montigny donne *Andréa*, et dès le lendemain arrive un monsieur qui m'accuse de plagiat. Il avait, affirmait-il, apporté au directeur du Gymnase une pièce, et c'était cette pièce que Montigny m'avait confiée, en me chargeant de la refaire et de la signer de mon nom. La presse s'empare de l'incident, vous devinez le potin. Enfin, nous allons au tribunal de commerce, et ce monsieur — il s'appelait Courmier, je crois — tire fièrement de sa poche un reçu daté : « Vous voyez bien, dit-il, que vous n'êtes qu'un plagiaire. » Le malheureux! la date qu'il éprouvait tant de joie à montrer prouvait sa déloyauté. Sa pièce était postérieure à la mienne qu'on jouait en Amérique depuis deux ou trois mois, et dont tous les journaux américains avaient rendu compte, et c'était lui qui m'avait copié et volé.

« M. Chirac n'a pas agi autrement. Il n'a même pas été prudent : il n'a pas songé que Dumas, en écrivant qu'il avait publié, en janvier 1885, *l'Inconnu*, pouvait commettre une erreur de mémoire, et il a bravement raconté que *le Talion* était de juillet 1884. Seulement *l'Inconnu* avait paru en janvier 1884. C'est une singulière audace que de tâcher à ternir la mémoire de Dumas, Dumas qui fut toujours serviable aux débutants, toujours prêt à les aider de sa bourse, de ses conseils, de son influence ; Dumas qui, souvent, écrivait dans leurs pièces des scènes entières et ne voulait jamais ensuite l'avouer... »

Et tandis qu'avec une admirable chaleur M. Sardou défendait la mémoire de Dumas, évoquant surtout sa bonté pour les jeunes et sa compassion pour les malheureux, je me rappelais ces quelques lignes d'un article de Becque :

« Voilà vingt-six ans qu'un matin, rue Laffite, où Sardou habitait alors, j'allai lui porter anxieusement *l'Enfant Prodigue*. J'ai dit cette histoire ailleurs. C'est Sardou qui m'a fait jouer ma première pièce... Vingt ans plus tard, au Théâtre-Français, pour *la Parisienne*, il devait me rendre le même service... »

Mais ce sont là des choses que ne raconte pas M. Sardou.

M. A. MILLERAND

M. A. MILLERAND

Si, parmi tous les députés, tous les chefs socialistes, il en est un qui ait travaillé avec opiniâtreté et succès à l'organisation, puis au développement, puis à la victoire de son parti, c'est bien M. Millerand. Cependant, comme les meilleures volontés sont souvent mal comprises par ceux-là mêmes qu'elles servent le plus fidèlement et le mieux, c'est au milieu des siens qu'il a rencontré les plus vives oppositions, et, peut-être, les plus fortes méfiances. Sa récente participation à un ministère a soulevé des discussions passionnées : du coup elle a divisé les socialistes en deux fractions : ceux qui admettent tout partage du pouvoir, et les intransigeants, les irréductibles, qui n'attendent le salut que de la violence et de la révolution. Il y a quelques jours à peine, un incident révélait au public que la division existait toujours nette et profonde : la Fédération socialiste révolutionnaire de la Seine excluait de son sein l'ancien ministre

du Commerce, comme coupable d'avoir « voté contre », tout ainsi qu'un simple mortel, sur la question du désarmement; mais, en réponse, le comité électoral du XIIe arrondissement approuvait tous les actes de son mandataire et lui continuait son entière confiance.

L'occasion était propice de voir M. Millerand. Encore que l'on puisse ne pas aimer ses idées politiques, il faut reconnaître sa grande valeur et le grand rôle qu'il a joué, et rien d'ailleurs n'est aussi utile que de pénétrer une intelligence adverse, pourvu qu'elle soit puissante, riche ou émouvante. J'allai donc chez lui ; il était retenu à la Chambre ; je l'attendis dans le salon, et, comme les minutes s'écoulaient très nombreuses, je laissai mes regards curieux errer autour de moi. Le salon, aux lambris blancs et tendu d'une étoffe jaune pâle, s'ouvrait par trois larges fenêtres sur la place Vauban et l'avenue de Villars. Un feu très doux brûlait dans la cheminée, sur laquelle des danseuses, en biscuit de Sèvres, dressaient, à côté d'un portrait de Cadet, par Friant, la grâce svelte de leurs corps, et deux becs électriques éclairaient la pièce d'une lumière tempérée. De temps en temps, la corne d'un tramway troublait de ses appels affolés le silence. Sur une table, quelques livres montraient leurs titres, le *Versailles*, de Geffroy ; *Théroigne de Méricourt*, de Paul Hervieu; *la Maison du Péché*, de Marcelle Tinayre; les *Etudes socialistes*, de Jean Jaurès; la *Pratique de la*

photographie instantanée, de Frippet, et, dans une petite bibliothèque tournante, tout près de livres anglais, des livres anciens alignaient leurs reliures solides et fines. Aux murs, deux études, de Carrière, un portrait du député et un autre de Mme Millerand, par Friant, des photographies délicieuses d'enfant. De longues fleurs, qui sortaient, nouées de rubans, de corbeilles d'osier, et des sacs de bonbons rappelaient que le jour de l'An n'était pas encore très loin. A travers la porte vitrée, dans une antichambre, sur un rayon, le buste de M. Loubet souriait à une réduction du *Voltaire* de Houdon... La demie de six heures sonna; à ma gauche, une portière se souleva et, de taille moyenne, fort, trapu, le dos un peu rond, les cheveux tout gris, les yeux vifs, mobiles, perçants derrière le lorgnon, la bouche charnue sous la moustache noire, M. Millerand apparut, et je le suivis dans son cabinet de travail...

J'étais venu demander à M. Millerand de m'exposer et de me faire comprendre sa doctrine politique, afin de pouvoir à mon tour la présenter de la façon la plus claire et la plus impartiale, et M. Millerand s'était aimablement prêté à mon désir, me priant toutefois d'utiliser ce qu'il me dirait sans le mettre lui-même en scène. Il s'était assis à sa table, devant un portefeuille gonflé de dossiers, à côté d'un casier qui supportait une photographie de M. Waldeck-Rousseau, et, tourné vers moi, un peu penché, d'une voix claire et ferme, sans gestes

presque, il dissipait mon ignorance. L'énergie de son visage me frappait et me séduisait, je devinais une volonté robuste et avertie, sûre du but qu'elle cherchait à atteindre, comme des moyens qu'elle emploierait pour triompher. Mais combien devinrent froides, sous ma plume, ces idées qu'il exprimait avec tant d'intelligence précise ! J'essayai, en bonne conscience, de les réunir en un article didactique, et je n'y parvins pas ; je me décidai à lui rendre la parole, préférant ses justes reproches au remords d'être ennuyeux ou inexat. Que M. Millerand, qui fut journaliste, me pardonne...

— Tout jeune, disait-il, j'ai été attiré par la politique. J'étais alors, sous l'influence de Stuart Mill et de Bastiat, un individualiste ; mais je m'aperçus bientôt que cette théorie, poussée à l'excès, aboutissait à des conséquences impossibles, Sans doute la liberté est une chose admirable ; mais une société comme la nôtre, très vieille, avec des distinctions de classes, de fortunes, de situations, se compose, en plus des hommes qui ont toujours possédé la liberté, de milliers d'autres qui ne l'ont jamais eue, ou presque pas. Dès lors, on ne peut placer au même rang ceux qui ont derrière eux des siècles d'indépendance, et ceux qui ont toujours été des opprimés ; et il faut concevoir, en face de la justice actuelle, une justice réparative. En fait, j'étais déjà un socialiste parmi les radicaux, dont la doctrine ne me semblait pas assez large, quand je connus, vers 1882, Charles Longuet, disciple de

Proudhon, qui exerça sur moi une grande action et m'amena tout naturellement au socialisme. En 89, à l'occasion du boulangisme, je me séparai des radicaux, et, après avoir fondé le journal *la Voix*, j'entrai à la Chambre comme républicain socialiste — ce qu'à vrai dire j'ai toujours été. — De 89 à 93, l'orientation de mes idées ne fit que s'accentuer dans ce sens.

Il s'interrompit un instant, pour reprendre aussitôt :

— Je suis un homme de réalités, voyez-vous, un homme pratique. Le socialisme constituait alors une force considérable, mais inutilisée. En prenant *la Petite République*, j'avais deux buts : inculquer d'abord à cette masse l'esprit de discipline qui lui manquait et lui rendre sensible l'utilité de l'organisation; faire profiter ensuite le parti républicain de la puissance de cette masse; donner, en un mot, aux socialistes, figure de parti politique. Mais cela, on ne pouvait le réaliser qu'en acceptant les conditions sans lesquelles il n'y a pas de parti : lutte pacifique, et participation à tous les événements, à tous les débats, et, si je puis dire, à toutes les émotions du pays.

Combien ces quelques phrases éclairent toute une intelligence et toute une vie ! Lisez, si vous en avez la curiosité, dans la bibliothèque socialiste, un petit livre rouge qui s'intitule le *Socialisme réformiste français*. « Ce n'est pas la France vaincue, démembrée, qui prendra l'initiative du désarmement et se livrera,

pieds et poings liés, aux appétits de ses implacables ennemis... Qui s'étonnerait dans le monde si, en face de la Triple-Alliance, la France essaie d'opposer à ces forces ennemies une combinaison de forces qui leur fasse équilibre?... Je suis sûr qu'il ne peut entrer dans l'esprit de personne que la France renonce jamais à la fidélité qu'elle a vouée aux provinces qui lui ont été ravies... Non, pour réaliser les réformes immédiates susceptibles de soulager le sort de la classe ouvrière, il est suffisant au parti socialiste de poursuivre, par le suffrage universel, la conquête des pouvoirs publics... » Qui parle ainsi? M. Millerand, et ces lignes sont extraites au hasard de différents discours : discours de Saint-Mandé, discours du 30 septembre 1893, discours de juin 1895 sur le traité sino-japonais... Tout ce que reprochent à M. Millerand ses amis est contenu dans ce petit livre, et l'on ne peut pas au moins refuser à sa politique le mérite de la continuité. Sans doute le socialisme doit encore pour lui s'intituler révolutionnaire, mais il s'agit de s'entendre sur le sens du mot : il sera révolutionnaire, puisque la disparition du salariat constituera la plus profonde des révolutions, mais pour réaliser cette révolution il s'interdira tout moyen révolutionnaire. Devenu un système de gouvernement, il s'inspirera des besoins, des pensées, des traditions de la démocratie républicaine, mais aussi il veillera avec un soin jaloux à préserver du péril de toute agression l'indépendance de la patrie par la force de ses

armées et la sûreté de ses alliances. Il sera enfin l'expression économique et sociale de la République, qui est sa formule politique.

— Vous voulez habituer le pays à un socialisme pratique et pacifique? n'ai-je pu m'empêcher de dire, obsédé par le souvenir de ce petit livre.

— Oui, fit-il, j'ai voulu que le parti entrât dans la vie nationale, et, chaque fois que l'occasion m'en a été offerte, je me suis prononcé sur la nécessité de l'engager dans les questions de politique extérieure et je l'y ai engagé moi-même. Comme ministre enfin, je crois bien avoir été de quelque utilité. Mais un parti n'arrive pas sans heurt d'une phase uniquement révolutionnaire à une phase gouvernementale. Il doit avoir la fierté de ce qu'il fait. Certains ont cru, à tort, qu'il ne fallait pas désavouer publiquement l'emploi de tout moyen violent, de peur de provoquer des scissions. Pour moi, le jour même où j'ai cessé d'être ministre, je l'ai dit hautement, acceptant le socialisme réformiste avec toutes ses conséquences. Je n'ai pas été écouté ; est venu le congrès de Bordeaux, puis l'incident de mon expulsion, qui ne sont tous deux que la même manifestation de la même équivoque. Il y a maintenant deux groupes dans le parti et, nécessairement, d'autres exécutions suivront.

Je m'étais levé, et adossé à la bibliothèque qui du haut en bas du mur étageait ses livres et ses brochures, je voyais, malgré moi, les titres des

dossiers de procès qui couvraient la table. Il surprit mon involontaire regard :

— Je plaide plus que je n'ai jamais plaidé, dit-il ; je tiens à rester toujours avocat, car je veux être, avant tout, un homme indépendant. Je ne consentirai jamais à sacrifier une parcelle de ce que je crois vrai et utile à des considérations politiques.

M. GASTON BOISSIER

M. GASTON BOISSIER

Il y a quelques semaines à peine, l'Institut et cent Universités d'Europe et d'Amérique célébrèrent le quatre-vingtième anniversaire de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie, vice-président du Conseil supérieur de l'Instruction publique, professeur au Collège de France. Ce fut une fête charmante, noble à la fois et simple : les plus grands humanistes des deux mondes lui offrirent un beau et savant livre, dont ils avaient chacun écrit quelques pages, et il écouta quelques discours émus et reconnaissants. Au moment où va se reposer le Parlement, où les théâtres ne préparent que de lointaines premières, où se calme enfin, pour une semaine, la fièvre de la vie parisienne, qui pouvais-je choisir, parmi ces maîtres de la jeunesse dont je voudrais en attendant des sujets plus légers esquisser deux ou trois portraits, si ce n'est celui-là ? Il vient de donner sa démission de maître de conférences à l'École normale, mais

il garde son cours au Collège de France, et ce cours, rouvert ce mois-ci, est l'un des plus courus et des plus admirés. J'allai donc au Palais-Mazarin frapper à sa porte. Je savais qu'il est modeste et s'effraie du bruit que l'on peut mener autour de son nom ; aussi m'étais-je armé d'une chaude lettre d'introduction, et j'arrivais presque sans inquiétude, chez lui. Hélas! vaine influence des recommandations sur un esprit sage qui aime le silence et fuit, comme un mal, l'indiscrétion de la publicité. M. Boissier jugeait qu'on avait déjà trop parlé de lui, et il lui semblait que la foule s'indignerait d'un nouvel article : refus aimable, mais refus énergique. La tête basse, Gros-Jean comme devant, je redescendis l'escalier.

Que faire? L'âme en peine, je suivais ces petites rues qui montent au quartier Latin, et où, si souvent, naguère, j'avais rencontré l'alerte vieillard, un gros portefeuille sous le bras, le haut de forme en arrière, le manteau déboutonné, se hâtant vers la rue des Écoles ou vers la rue d'Ulm. Que de souvenirs il eût pu évoquer, dans ce calme cabinet de travail, près du foyer où flambent et pétillent les bûches de bois! Jeune Nîmois, il était entré à l'École normale au lendemain de la terrible catastrophe de chemin de fer où périt Dumont d'Urville, et à laquelle il échappa lui-même par un hasard providentiel, enfermé dans un wagon de queue qui ne brûla pas. Pasteur fut son camarade de promotion, et aussi Adolphe Hatzfeld, Eugène Manuel,

Jules Gérard, Alfred Mézières, et About, Taine, Sarcey, Prévost-Paradol, furent ses jeunes cadets. Normalien depuis soixante années, il a appartenu à l'École pendant quarante ans comme maître de conférences et toute cette longue vie, depuis le lycée Charlemagne, où Ernest Lavisse, son élève, lui donnait le surnom de *Gaston Phœbus*, jusqu'aujourd'hui, il l'a passée à enseigner sans pédantisme, sans emphase, causeur charmant qui rend son érudition amusante, familier avec l'antiquité comme nous ne le sommes pas avec la dernière moitié du XIXe siècle, parlant de Térence ou de Virgile comme M. Jules Lemaître parlait de Meilhac ou de Renan... Ah! combien je regrettais qu'une si glorieuse carrière ne m'eût pas été contée par celui-là même qui l'avait parcourue!... Ainsi j'arrivai devant le Collège de France, et comme, machinalement, je me retournais, j'aperçus M. Gaston Boissier qui disparaissait derrière une porte ; je me précipitai à sa suite ; c'était l'heure de son cours.

A peine restait-il cinq ou six places dans l'amphithéâtre. De vieux Messieurs à la barbe bien taillée, très élégants et très décorés, garnissaient les gradins supérieurs et, dans le bas, se pressaient, en un pittoresque mélange, jeunes étudiantes et jeunes étudiants français et étrangers, au milieu desquels quelques jeunes filles du monde jetaient la clarté de leurs toilettes plus gaies... deux ou trois vieux pauvres s'étaient casés dans les coins, pour se chauffer et se délasser, et une vieille femme, cou-

verte d'une mante ancienne et provinciale, toussait sans relâche. Au rebord de la chaire, les manteaux des auditeurs s'entassaient sans souci de gêner le professeur. D'un bout à l'autre de la salle, on se saluait, on se souriait, on se faisait de petits gestes. Brusquement des applaudissements retentirent; son chapeau à la main, M. Gaston Boissier entrait...

Il inclina la tête et s'assit. Sous les sourcils épais, les yeux vifs, spirituels, ardents, donnent à tout le visage, malgré les cheveux et les favoris blancs, une vie surprenante de jeunesse. Une chaîne d'or raie le gilet, et, à la boutonnière de la jaquette noire, une rosette rouge s'épingle. D'une voix très douce et très claire, très bonhomme, paternelle presque, qui parfois — mais si peu — devient chevrotante, il commence. Il ne discourt pas, il ne professe pas, il cause de la littérature romaine et de ses origines. Point de gestes larges; est-il besoin, dans une conversation aimable, de couper l'air avec les bras ou d'invoquer le ciel? La main droite se lève au-dessus de la chaire, explique, souligne d'un mouvement léger, retombe; la gauche demeure dans la poche; de temps en temps, mais si rarement, les deux mains accentuent sur le bois, comme sur un clavier, une phrase plus importante. Nul effort pour trouver les mots; ils s'en vont, simplement, sans recherche, dans l'ordre le plus naturel. Tout de même, l'un d'eux fait-il le récalcitrant : le bras se dresse, se recourbe, les doigts se réunissent... on entend un article qui se

répète deux ou trois fois, et le mot arrive. Il n'a pas, comme tous les professeurs, deux ou trois tournures qui reviennent souvent, mais deux ou trois attitudes qui lui sont fréquentes. Il dit une chose grave, triste ou effrayante, et il la dit en baissant la voix, comme s'il craignait de trop impressionner l'auditoire : « Cette guerre, murmure-t-il en se penchant, cette guerre fut la plus redoutable, la plus cruelle de toutes celles que Rome eut à livrer. » Il avance une chose qui heurte les idées reçues, et qui peut effaroucher notre héréditaire respect pour tout ce qui est ancien, et il l'avance avec un sourire malicieux où il met un peu de timidité : « Quand on visite la Grèce, avoue-t-il comme un crime qu'il ne serait pas trop fâché d'avoir commis, eh bien ! on éprouve une vive désillusion devant ces paysages si renommés. » Il vient d'exposer des prémisses, et il va tirer une conclusion : « Eh bien ! Messieurs », fait-il sur le même ton bonhomme, et il se renverse une minute dans le fauteuil, la main dans la poche. Il oppose entre eux deux membres d'une proposition : « L'Italien pense, l'Italien chante », dit-il, et la voix monte, plus forte : « Mais l'Italien compte », ajoute-t-il, et la voix redescend, basse et voilée. Sans cesse, enfin, il ravive l'intérêt par un bond en pleine modernité, découvrant dans sa mémoire prodigieuse ou dans le flot de ses souvenirs personnels le trait, l'anecdote, le mot qui éclaire, égaie, explique. Il est en chaire, et il a l'air de n'y pas être ; c'est

qu'il cause d'un sujet qu'il chérit, avec de vieux amis devant lesquels il se sent à l'aise.

Mais, comme les phrases les plus habiles rendent mal le ton, l'accent, l'allure d'un conférencier ou d'un professeur, je me suis appliqué à prendre sur le vif les phrases principales de la fin de sa leçon, encore que je redoute que ces fragments, détachés de la personne même de M. Gaston Boissier, perdent un peu beaucoup de leur savoureuse bonhomie, de leur grâce délicieuse, de leur mordante intelligence. Ne vous attendez pas à une forme impeccable et travaillée, à des élégances, à des effets. M. Boissier parle pour se faire comprendre et ne point ennuyer.

— Ah ! connaître les peuples qui ont habité l'Italie à l'origine, ça, c'est difficile, c'est délicat. On peut bien étudier les débris de ces populations, mais ces débris, c'est peu de chose. Rien ne détruit le passé comme la prospérité du présent. Ces bons Arabes, ces excellents Syriens, i' n'construisent pas, i' n'ont pas besoin de pierres, i' laissent debout leurs monuments. Mais, les Italiens, i' prennent les vieilles pierres. Alors on n'sait plus. Oui, sans doute, on cite toujours les murs cyclopéens, les murs pélasgiques, mais on les appelle comme ça parce qu'on ne sait pas comment les appeler.

« Y a un autre moyen : l'étude des traditions. Mais la tradition, c'est une petite chose toute simple au début, et puis les années viennent, et la petite chose devient énorme. On oublie le nom de celui qui l'a

faite, et toutes celles dont on se souvient, on les attribue au même homme. C'est comme les feuilles que l'automne enlève aux arbres et entasse dans les bois : allez retrouver de quel arbre chacune est tombée. Mais, heureusement, y a un troisième moyen : c'est ce qui reste des langues. Le plus médiocre des hommes ne pourrait pas tolérer qu'on ne mît sur son tombeau : « Ci-gît un tel. » Alors, nous avons des tas d'inscriptions funéraires, et ça, c'est très utile, c'est très précieux. Momsen, comme ça, a découvert trois langues à l'origine de l'Italie : y en a une dont je ne dirai rien, parce qu'on n'en sait rien.

Et, arrivant à la langue étrusque :

— On trouve des inscriptions, des tas d'inscriptions, on en reconnaît toutes les lettres, et on n'y comprend rien, Ah ! les pauvres linguistes, si fiers de leurs autres succès, i' se désespèrent. Et voilà que cette langue perd ses voyelles. Voyez-vous ça ! une langue toute en consonnes : c'est affreux. Et les braves linguistes continuent ; i' cherchent toujours, et, avec ça, on n'sait même pas si la langue est sémitique ou aryenne. Ah ! c'est un peuple terrible que les Étrusques ! Aussi, Momsen, qui les déteste, il les appelle les Chinois de l'antiquité. Vous savez, un jour, les Chinois saisirent un bateau qui avait reçu dans la quille deux ou trois boulets : tout de suite, i' fabriquèrent des bateaux d'après celui-là ; mais à tous ils mettaient des boulets dans la quille. Eh ben ! les Étrusques, eux aussi,

i'copient tout. Et puis i's ont une peur de la mort! ce sont eux qui ont inventé le diable. »

Je n'ai entendu qu'une fois Ernest Renan : il m'a semblé que son ombre flottait dans l'amphithéâtre où professait M. Gaston Boissier.

L'ABBÉ DELSOR

L'ABBÉ DELSOR

« Marlenheim ! » cria, d'une voix gutturale, l'employé du train. L'angélus sonnait, et dans l'obscurité fuyante du matin, le vieux village, où vécut le bon roi Dagobert, penchait, au bord des rues détrempées, ses maisons basses au toit pointu. Des petits garçons et des fillettes, en sabots, enveloppés de fichus, un cartable à la main, montaient vers l'église. Des Sœurs y priaient déjà, au milieu d'autres enfants. Dans la sacristie, à la lueur d'une seule bougie, un vieux prêtre revêtait pour la première messe ses ornements sacerdotaux. Une porte de bois fut poussée : tête nue, le col de la douillette relevé, d'un grand pas, un homme entra, de taille moyenne, maigre et nerveux. C'était l'abbé Delsor, arrivé dans la nuit de Berlin, qui venait enseigner le catéchisme.

Une heure plus tard, au presbytère, dans le large et simple cabinet de travail, qui ouvre ses trois fenêtres sur la place, il m'était donné de

mieux voir le député alsacien expulsé de Lunéville. Les yeux bleus et clairs, tels ceux d'un chat, sont vifs, spirituels, parfois durs, parfois doux ; le nez fort tombe sur la lèvre qui remonte un peu au coin droit; les oreilles sont grandes, le menton gras, les dents séparées, les cheveux rares au sommet du crâne. La physionomie est étrangement mobile, passant de la plus grande ardeur à la plus grande sérénité, conservant cependant toujours un air ironique et indulgent. Cette visite ne le surprenait pas, elle lui était même agréable. A vrai dire, il avait, quelques heures auparavant, reçu celle d'un collaborateur d'un journal ministériel, qui lui semblait bien s'être présenté moins comme portraitiste, que comme envoyé officieux de M. Combes. Il avait cru comprendre qu'on lui offrait en quelque sorte les excuses prudentes du ministre, mais, habile et railleur, il avait montré qu'il n'était pas « renversé » de cette démarche et il avait évité toutes les questions insidieuses qui lui étaient posées. Son interlocuteur avait eu beau lui raconter qu'il avait causé, avant de partir de Paris, avec M. Combes, et qu'il avait trouvé à Nancy le préfet malade d'émotion, il ne « rendait pas », si l'on me permet une expression boulevardière, et tous ses efforts tendaient à « peser au trébuchet » ses moindres mots. Un lorgnon sur le nez, il retraçait, d'un geste alerte, un rire tout prêt à s'échapper, cette entrevue, puis il ajoutait :

— Oh ! je devine bien sur quoi M. Combes fera porter son argumentation. D'abord, il me représen-

tera comme un fanatique religieux, il fouillera ensuite mon passé parlementaire et tâchera de trouver quelque vote pour les crédits militaires. Un agent de la Sûreté a écrit à un Alsacien, que je connais, pour lui demander ma profession de foi; j'ai lu la lettre, et un journal de Mulhouse, servant en l'occasion d'intermédiaire, a télégraphié à l'archiviste du Reichstag pour réclamer mes votes. Le plan est simple : je suis un fanatique et un rallié.

Un fanatique! mon Dieu! non, M. l'abbé Delsor n'en avait point l'air. Peut-être mettait-il dans certains de ses mouvements une exubérance excessive pour les choses très simples qu'ils soulignaient, témoignant ainsi de la grande jeunesse qu'il conservait, encore qu'il fût né en 1847, mais les yeux étaient ceux d'un sage, plein de bonté, qui ne s'irrite pas, et pardonne en souriant plus qu'il ne vitupère et ne s'indigne.

— Ma réputation de fanatique, reprit-il, elle date de 1892. On jugeait alors, à Berlin, au milieu d'un épouvantable scandale, un retentissant procès de proxénétisme, et je consacrai à la morale berlinoise un article dans ma revue : *la Revue catholique d'Alsace*. Le Consistoire supérieur en déféra un passage à la justice : « Berlin, y disais-je, est la ville de l'intelligence sans Dieu ; il est inévitable qu'elle soit la ville de la bestialité; aucune mesure de police n'y peut rien, pas plus que l'influence religieuse du protestantisme, car le souteneur et la courtisane ne sont pas des protestants mauvais, ils

ne sont que des protestants logiques. » Ce passage ne fut que le prétexte de mon jugement. On voulait m'atteindre à cause de mes opinions politiques, parce que j'ai toujours passé, aux yeux du Gouvernement, comme un chauvin, et ce furent des articles politiques que lut contre moi le ministère public. La phrase de mon article qu'on incriminait se trouve tout entière dans le traité de religion catholique qui est d'usage en Prusse. Vous voyez bien qu'on voulait avant tout punir un homme suspect de sympathie pour la France, et qu'on saisissait la première occasion offerte. Les protestants ne me pardonnent pas non plus d'avoir révélé leurs préférences pour l'Allemagne, alors que les catholiques représentaient le vrai parti français. On m'octroya trois mois de prison. D'ailleurs, j'ai risqué déjà deux ou trois fois d'être expulsé, et si cette aventure de Lunéville m'était arrivé, alors qu'existait encore en Alsace la loi de dictature, c'est le Gouvernement Allemand qui m'aurait chassé pour une manifestation trop nettement française. Cette fois, l'ironique fatalité a voulu que j'aille en France, pour me voir appliquer la loi dont nous avons poursuivi et obtenu ici l'abolition avec tant de ténacité.

Lunéville, l'expulsion, et l'arrêté avec le considérant : l'abbé Delsor, sujet allemand ! De lui-même, il a réveillé ce souvenir trop récent et trop douloureux pour ne pas préoccuper sans cesse son esprit. Tout d'ailleurs ici le lui rappelle, les journaux de

Paris envoyés par liasses ficelées, les cartes de félicitations, les lettres innombrables qui couvrent sa table, et celles que le dernier courrier vient de lui apporter en paquets : lettres d'amis, lettres d'anciens élèves, lettres d'inconnus, et, spontanément, sûr que toute défiance est inutile, il se livre :

— M. Haegli, négociant, le frère de mon prédécesseur à la cure de Nordheim, m'avait invité à faire une conférence à Lunéville. Je ne savais pas exactement comment serait composé mon auditoire, et je m'étais préparé, selon que j'aurais devant moi des femmes et des enfants ou des ouvriers, à parler de l'arbre de Noël et de ses symboles sociaux et religieux, ou de la législation ouvrière en Alsace. Nul autre que moi ne devait prendre la parole. Comme vous le voyez, il n'était pas question de la chapelle fermée aux fidèles. J'ai d'ailleurs trop vif le sentiment des convenances pour aller critiquer dans son pays les actes d'un gouvernement. J'étais arrivé à cinq heures du soir, et j'avais dîné chez M. Haegli. Nous sortons; à peine avons-nous parcouru 100 mètres, qu'un homme, d'aspect minable, s'approche et me demande si je suis bien l'abbé Delsor. Je ne réponds pas, croyant avoir affaire à un quémandeur, et l'un de mes amis lui dit : « Qui êtes-vous? — Le commissaire », dit-il; il tire son écharpe et me notifie l'arrêté d'expulsion. Le train de neuf heures était passé, le commissaire voulait que je parte par l'Express-Orient, à minuit. Je ne suis pas riche, et je ne prends que les trains ordi-

naires. Je suis donc parti à une heure et demie. Une fois à Strasbourg, la première personne à qui j'ai conté la chose m'a ri au nez; elle ne voulait pas y ajouter foi et prétendait que je me moquais d'elle. Ensuite, ç'a été un beau tapage. Au Reichstag, par exemple, les députés allemands étaient ravis. « Hé! hé! faisaient-ils en riant, vous qui aimiez tant la France! ils vous en ont chassé! Hé! hé! »

Je m'étais assis à la table de travail de l'abbé Delsor; il demeurait en face de moi, sur une chaise, près d'une fenêtre. La lampe, qui pendant quelques instants avait éclairé la pièce, avait été éteinte, le jour venu. Maintenant seulement, je voyais bien ce cabinet austère, où nul tapis ne couvrait le plancher, où nul bibelot n'apportait sa grâce profane, mais où les livres montaient le long des murs, avec des images pieuses et deux ou trois paysages patinés et assombris par le temps. Au loin se profilaient des collines plantées de vignes. Comme il restait silencieux :

— Je ne comprends guère que l'on vous traite de fanatique, lui dis-je. Vous êtes catholique et vous n'aimez pas M. Combes : cela est permis et ne mérite pas une accusation de sectarisme. D'ailleurs, on affirme qu'il existe un rapport entre l'interdiction du *Volksfreund* en France et votre expulsion, et vous n'avez jamais écrit dans ce journal.

Il s'est levé, il fouille dans un tiroir.

— Mais je ne suis pas davantage un rallié à l'Empire, fait-il, et quand vous aurez lu ma pro-

fession de foi, que je cherche en ce moment, vous me comprendrez. Je suis du *Landespartei*, du parti du pays, du parti qui réclame pour l'Alsace l'indépendance, la souveraineté, l'autonomie que possèdent les autres États.

« Ma vie, mais c'est celle d'un petit curé de campagne. Je suis né à Strasbourg, en 1847, et j'y ai fait mes études, au petit séminaire. Je fus ordonné prêtre au son du canon, le lendemain de Wissembourg ou le jour même. En 1874, le petit séminaire est supprimé pour son mauvais esprit et je perds la place de professeur que j'y occupais. Je m'en vais comme précepteur à Nantes, chez le trésorier-payeur général, M. de Saint-Chamand. En 1877, je reviens en Alsace, où j'étais nommé vicaire à Colmar. Je quitte Colmar pour Wahleneim, où je reste neuf ans comme curé. C'est là que j'ai repris et ranimé *la Revue catholique d'Alsace* qui avait cessé de paraître depuis longtemps. Dans ma seconde cure de Nordheim, je me présente au Parlement. J'ai été élu en 1898 avec 8.000 voix de majorité contre M. Grunelius, un Allemand immigré, candidat du Gouvernement. Je suis réélu en 1903, contre le même adversaire, et, entre les deux tours de scrutin, j'engage la bataille contre un député sortant en ballotage, le prince de Hohenlohe, fils du statthalter et préfet de Colmar, et je le fais battre par un candidat alsacien catholique. Nous voulons, voyez-vous, être des Alsaciens; nous ne sommes pas des unitaires, mais des fédéralistes.

Et quant à mes votes, on n'en trouvera pas un seul qui soit en faveur de l'augmentation de la marine ou de l'armée. Plus un homme, plus un un sou, c'est le premier des articles essentiels du programme alsacien ; opposition à toute tentative unitaire : voilà le second.

Il avait enfin trouvé sa profession de foi, et j'y lisais à mon tour les deux articles qu'il venait de citer. Cette doctrine politique, je la connaissais ; car elle m'avait été déjà exposée, il y a quelques années, à Strasbourg, par l'un de ceux qui ont le plus contribué à l'établir, à la propager et à la faire triompher. Ce serait vraiment vivre de chimères que de continuer à espérer, comme au lendemain de la guerre, que la France reprendra, un jour prochain, les deux provinces que lui arracha la force brutale des armes. Les députés les plus ministériels d'aujourd'hui n'ont pas caché là-dessus leur sentiment, et les Alsaciens-Lorrains ont pu entendre les paroles qu'ils prononcèrent à la tribune. En face d'un pays si vite oublieux, à qui pèse même le souvenir, et qui veut bien « n'en jamais parler à la condition de n'y jamais penser », qu'ont-ils fait ? Désespérant de redevenir Français ils auraient pu, par calcul, souhaiter leur complète fusion dans l'Empire ; cette idée ne leur est même pas venue. Ils ont voulu rester au moins Alsaciens ; c'était la meilleure manière de demeurer Français sous l'oppression prussienne. M. Combes les en a remerciés d'une originale façon.

M. ALEXANDRE RIBOT

M. ALEXANDRE RIBOT

Dans les toutes dernières années de l'Empire, un jeune avocat originaire de Saint-Omer accompagnait souvent en sortant du Palais Léon Gambetta. Il ne professait pas exactement les mêmes idées que lui, mais il subissait, autant que le plus chaud de ses partisans, son extraordinaire puissance d'attraction, et des discussions passionnées et amicales les entraînaient tous deux à travers Paris, au hasard, ou les enfermaient dans un petit café, aux alentours du Palais-Royal. Premier secrétaire de la Conférence, ce jeune homme, qui au titre de docteur en droit joignait le diplôme de licencié ès lettres, s'était déjà, pour avoir écrit comme discours de rentrée une biographie de lord Erskine, attiré l'accusation plaisante de trop aimer l'Angleterre. La vie politique allait bientôt s'emparer de lui. Appelé, en 1875, au Ministère de la Justice par M. Dufaure, comme directeur des affaires criminelles, membre du comité de résistance légale au

16 mai, député du Pas-de-Calais en 1878, il devint très vite un des chefs et surtout l'orateur principal du parti républicain modéré. Ministre des Affaires étrangères en 1890, puis de l'Intérieur pendant les scandales de Panama, il fut quelque temps, selon son expression, laissé sur le rivage. Depuis, après un court passage au pouvoir, au début de la présidence de Félix Faure, il n'a cessé d'être au Parlement le défenseur ardent et éloquent de toutes les libertés. Vendredi dernier, à peine rétabli d'une longue maladie, il montait à la tribune et prononçait, contre l'expulsion de l'abbé Delsor, un des plus nobles discours qu'ait jamais entendus une Chambre française. J'ai nommé M. Alexandre Ribot.

M. Ribot n'est pas seulement un jurisconsulte éminent et un grand orateur : il est encore le plus aimable et le plus courtois des hommes. Par malheur il déteste entretenir le public de soi, il résiste opiniâtrément à se livrer, il se refuse obstinément à toute confession, et je ne crois pas qu'il ait jamais accordé à quelque gazetier ce qu'on appelle une interview. Aussi bien était-il inutile d'essayer de changer une volonté si arrêtée et si ancienne; mais, comme il est des grâces d'état cependant et que parfois l'on peut voir et entendre sans être vu, je demanderai à ceux qui sont curieux de le connaître de me suivre jusqu'au vieil hôtel qu'il habite, rue de Tournon.

Dix heures viennent de sonner et, soulevant la portière de velours rouge, M. Ribot, sa haute taille

un peu courbée, entre dans son cabinet. Il est immense, ce cabinet, et les larges fenêtres qui s'ouvrent sur un jardin y laissent pénétrer à flots la lumière du matin. En face et à droite de la table de travail couverte de papiers, de brochures et de livres, *les Classes ouvrières en Europe*, *Étude sur Channing*, *la Morale de l'Histoire*, une bibliothèque dresse ses rayons chargés de volumes reliés. Sur un meuble, un groupe de bronze atteste la reconnaissance de l'industrie sucrière à celui qui fit voter les lois de 1884 et 1887, et sur le mur près de la cheminée s'accroche un portrait de M. Thiers dédicacé. Nul bruit; sur les arbres, les moineaux se tiennent silencieux; c'est le calme de la province à deux pas du turbulent quartier Latin. Vêtu d'un veston de molleton gris, boutonné du haut en bas, les cheveux indisciplinés, en coup de vent, le nez en bec d'aigle, le crâne dénudé et pointu, les yeux longs et étroits, M. Ribot s'est assis, un peu renversé, un peu allongé, dans un fauteuil. Un sourire flotte sur ses lèvres, et, tourné vers la gauche, il incline la tête en signe d'assentiment. Quelqu'un est-il donc là? Il faut le croire, car d'une voix très douce, sans gestes, M. Ribot se met à parler, et parlerait-il, s'il n'y avait personne?

— J'ai conservé, dit-il, de mes relations de jeunesse avec Gambetta un souvenir ineffaçable. Je sais bien qu'on me reproche de l'avoir renversé : c'est de la légende. L'histoire vraie est celle-ci : en 1881, il me demande de prendre le Ministère du

Commerce; je refuse : il voulait la suspension momentanée de l'inamovibilité judiciaire, et moi je n'en voulais pas; je ne pouvais donc accepter d'entrer dans un cabinet dont le programme comportait un article contre lequel j'avais pris parti. C'est alors, tenez, que je me trouvai pour la première fois en face de M. Waldeck-Rousseau, le disciple chéri de Gambetta. Là-dessus, on nomme une commission pour établir les crédits nécessités par la création de nouveaux ministères. Je vote à la commission ces crédits, mais en même temps j'exprime le vœu qu'il ne dépende pas uniquement d'un ministre de créer de nouveaux ministères. La veille de la séance, où devait être discutée cette question, j'en avais causé très familièrement avec Gambetta dans la salle Casimir-Périer... je m'y vois encore comme si c'était hier... A la séance, il monte à la tribune et, s'adressant à moi directement, me prie de retirer mon vœu. Je le remplace à la tribune, et, en réponse, j'improvise un discours qui obtient un succès dont je ne reviens pas encore. Gambetta ne m'en voulut pas. Quelques semaines plus tard, il dépose un projet de revision limitée des lois constitutionnelles, et, à la commission comme à la Chambre, je vote pour lui. Vous le voyez, je suis loin de l'avoir renversé.

Le même sourire fin et indulgent entr'ouvre sa bouche, et de la même voix claire et douce il parcourt en vagabondant sa longue carrière. Le voilà arrivé à son dernier ministère, celui qu'il avait

accepté sans enthousiasme de former, lorsque Félix Faure fut nommé président, et qui dura neuf mois. M. Rouanet le fit tomber, en demandant, dans l'enquête sur les chemins de fer du Sud, un peu plus de lumière; blessé par cette suspicion, M. Ribot se retira. Il constate maintenant, avec une ironie sans amertume, qu'aujourd'hui les cabinets, moins sensibles, ne s'écroulent pas pour des causes si futiles. Dès lors, le pouvoir abandonné, il se consacre tout entier aux questions d'enseignement, et, durant deux ans, il préside, dirige, inspire la commission extraparlementaire réunie pour chercher un remède à la crise de l'enseignement secondaire. De cette minutieuse et patiente enquête, qu'il mène à bien, sort la réforme de l'enseignement, toute une réorganisation de l'instruction classique et moderne et du régime intérieur des lycées. A entendre comme il en parle, il n'est pas téméraire de penser qu'il éprouve une légitime fierté de cette grande œuvre couronnée de succès.

Mais, subitement, il s'est tu. Le timbre de l'entrée a résonné, un visiteur attend de l'autre côté du mur, et dans une chambre voisine perlent des voix fraîches et jeunes. Ce n'est plus lui qui parle, c'est ce personnage invisible auquel il s'adressait tout à l'heure, et il se penche pour mieux écouter, car la voix qu'il entend n'est ni forte ni audacieuse, elle s'embrouille dans des phrases sans syntaxe, et elle ne parvient pas, sous ce plafond si élevé et dans cette pièce si grande, à un très haut diapason. M. Ribot

secoue la tête, allonge les jambes, joint les mains.

— Mon Dieu! fait-il, je crois que l'abbé Delsor est surtout un prêtre batailleur. Dans ses polémiques, il emploie le langage dont se servent chez nous les hommes de parti : c'est encore un côté par lequel il est Français. Peu m'importe ce qu'il a pu écrire sur moi, je n'ai pas à m'occuper de sa personnalité, et, m'eût-il traîné dans la boue que la question de principe n'en resterait pas moins entière. Cette journée de vendredi est une des plus cruelles que j'aie vécues. A un moment, comme je ne suis pas encore tout à fait rétabli, je me suis senti très mal. Le sang ne circulait pas, mes mains étaient toutes gonflées... Vous, vous êtes jeune, vous ne savez pas ce qu'est une phlébite... Enfin, je me suis dominé, et j'ai pu aller jusqu'au bout... Mais quelle séance douloureuse!... Ces petits papiers tirés de partout, ce ministre qui n'ose pas avouer qu'il ne savait rien de l'abbé Delsor quand il l'a expulsé, et qui emploie une semaine entière à recueillir, après coup, tout ce qui peut le rendre antipathique, qui se livre ensuite à des attaques personnelles contre ceux qui défendent le principe... Quelle étroitesse! quelle mesquinerie! quelle honte! Un instant, j'ai pensé à répondre seulement par le dédain à ce qu'il me reprochait : ce fameux arrêté d'expulsion contre un vagabond, que j'ai signé, pendant le Panama, alors que j'avais d'autres soucis et d'autres signatures à donner. Mais il avait besoin d'être cinglé.

Il lève les bras dans un geste découragé et stupéfait :

— De politique extérieure... il n'y en a plus. Il n'y a plus que la politique anticléricale... Tout le reste est sans intérêt. M. Combes l'a dit lui-même, l'autre jour, et cet aveu n'a tout de même pas été sans étonner certains de ses partisans. Il n'est là que pour chasser le prêtre. Peu importent l'influence et la considération de la France au dehors! Il faut hypnotiser le pays sur le péril clérical. Je ne crois pas cependant que cela dure encore très longtemps... L'élection de Remiremont est une conséquence immédiate du vote de vendredi. Les départements de l'Est sont rudement agités; le « bloc » n'est pas invulnérable, non, non, il ne l'est pas; il y a des révoltes, le Gouvernement est sorti encore amoindri de cette affaire... Attendons les élections municipales...

L'aimable sourire, qui avait disparu, est revenu, et, les mains tendues :

— Voilà ! fait-il.

Des remerciements sont exprimés, dont il ne veut pas. Il laisse passer une ou deux minutes, il se lève, il va vers la porte. Quelqu'un aussi s'est levé et le précède, et disparaît.

LES PACIFISTES

LES PACIFISTES

Les Russes et les Japonais se battent, les Albanais se soulèvent, les Hereros égorgent les Allemands, et l'on craint une guerre turco-bulgare... On ne parle que de torpilles qui éclatent, de vapeurs qui coulent, de cuirassés qui sautent, de troupes mobilisées, de munitions embarquées, de forteresses approvisionnées... Peut-il être de meilleur moment pour rendre visite aux hommes qui rêvent de paix mondiale et de fraternité universelle? Un joyeux banquet les avait justement réunis tous à Paris, au commencement de la semaine, pour fêter et célébrer leurs étourdissants succès : il me fut assez facile de trouver le lendemain les plus éminents et les plus ardents : M. Frédéric Passy, M. d'Estournelles de Constant, M. Thomas Barclay, tout frémissants encore de la rude guerre qu'ils avaient, la veille, livrée à la guerre autour d'une table bien servie.

*
* *

En attendant qu'il réalise la paix universelle, M. Frédéric Passy a réussi à réaliser « la paix chez soi ». Les bruits de la ville ne parviennent point jusqu'au rustique cottage qu'il habite, à Neuilly, sur la lisière du Bois, et l'écho des canonnades asiatiques meurt bien loin de son jardin. Ne pénètre pas qui veut auprès de lui : ce pacifiste possède une âme de colonel Ronchonot et défend sa porte avec la même ténacité qu'un officier le fort qu'il commande. De quel air il me reçut, quand je fus parvenu jusqu'à son cabinet, et combien ce champion de la fraternité se garda de me considérer comme un frère ! Tout blanc, les cheveux en couronne autour du crâne nu, descendant sur la nuque, une barbe broussailleuse tombant sur la poitrine, le nez courbé, des yeux étroits derrière les lunettes, long, maigre, il s'était levé, et, penché, son veston de travail remontant dans le dos, il s'écriait, en agitant les bras :

— Que voulez-vous ? que voulez-vous ? Je ne reçois jamais les journalistes. Ah ! les journalistes !

J'arrivais, plein d'un respect attendri pour le vieillard généreux qui fut, en France, le premier lauréat du prix Nobel. A ces paroles, je m'appuyai, pour soutenir le choc, à une échelle mobile qui se trouvait là, et prudent, craintif, j'exposai avec mille

précautions la cause de ma venue, m'excusant d'apporter en ce lieu calme et retiré le souffle vicié du dehors.

— La guerre, fit-il en se rasseyant, la paix ! Eh bien quoi ! Il n'y a rien de plus utile pour la paix que la guerre présente, car elle montre combien la paix est nécessaire.

« Ah ! jamais je n'aurais cru, en 1863, que nous arriverions à d'aussi magnifiques résultats : nous avons une cour d'arbitrage, des comités d'arbitrage, des traités d'arbitrage... c'est merveilleux ! »

Admirables et stupéfiantes illusions : une cour où nul ne va, des comités qui banquettent et des traités qui ne servent pas ! J'ouvrais la bouche, mais, décidément hostile à ma personne, il se tournait vers le dessinateur et soudain affable, aimable, charmant : « Vous voulez faire mon portrait ? demandait-il. Comment dois-je me mettre ? comme ceci ? comme cela ? » Enfin, bien installé dans son fauteuil, les jambes étendues, la tête renversée, afin qu'elle ne perdît rien de sa beauté, il pria une jeune secrétaire, qui s'était tenue jusqu'alors silencieuse, de lui lire des journaux. Elle lut, dans le compte rendu du banquet de la veille, les toasts prononcés. Des mots superbes caressaient nos oreilles : bonté, fraternité, paix, désarmement, ère nouvelle, bonheur général. De temps en temps des phrases différentes apportaient une autre note : « Ceux qui ne croient pas à la paix sont des imbéciles, des propres à rien..., les Russes sont des

voleurs, comme les Japonais... » M. Frédéric Passy inclinait parfois la tête pour approuver, et se tournait machinalement les pouces. Un petit mouvement que je risquai, du coin où je m'efforçais de disparaître, me valut un regard courroucé. On ne trouble pas un homme célèbre qui pose, et, apôtre en chambre de la paix universelle, M. Passy posait pour l'immortalité devant un artiste, un journaliste et une demoiselle de compagnie.

*
* *

— On dit que nous sommes des idiots : ça n'est pas vrai.

Les mains dans les poches, la tête un peu inclinée, M. d'Estournelles de Constant a prononcé cette petite phrase d'un ton désabusé. Il a le front soucieux d'un homme qui ne se préoccupe pas seulement d'un pays, le sien, mais de tous les pays, et l'on sent qu'il porte sur ses épaules le fardeau gigantesque des destinées internationales. Un pâle sourire flotte sur ses lèvres, sous la moustache qui pend, et toute flamme est absente des yeux. M. d'Estournelles de Constant semble avoir perdu la belle fièvre des jeunes apostolats, et, de la même voix lasse, il reprend, au hasard, comme s'il se parlait à lui seul :

— L'important, c'est de ne pas se faire d'illusions... A la Haye, on avait décidé de laisser de côté tout ce qui touche à l'honneur et à la vie des

nations... Nous ne songeons pas à la disparition complète de la guerre... Si demain la France était attaquée, je partirais le premier... Les tableaux de Monet, on les considérait comme des horreurs d'abord, et maintenant ils se vendent très cher. Eh bien ! la paix, c'est la même chose. On se moque de nous parce que nous voulons nous servir le plus possible des moyens pacifiques pour régler les différends entre les nations... dans plusieurs années, on ne se moquera plus. Oh ! nous ne nous faisons pas d'illusions !

Il lève la main, secoue la tête, tire sa moustache.

— Quelle action pouvions-nous exercer sur le Japon ?

*
* *

Je venais de voir un pacifiste peu pacifique, mais soucieux de répandre son portrait, et un pacifiste assez désillusionné : il me restait à voir un Anglais, M. Thomas Barclay, l'ancien président de la Chambre de commerce anglaise à Paris et le véritable promoteur de l'entente cordiale. Je rencontrai, à l'hôtel Bedford, où il m'avait prié à prendre le thé, un petit homme vif, remuant, trapu, barbu et boitillant, assis devant une table, et à qui une dame tenait compagnie. Ah ! celui-là n'avait laissé s'enfuir aucune de ses espérances, et il gardait la même foi dans l'avenir. Homme pressé et pratique, il ne gaspilla pas son temps à d'oiseux prélimi-

naires : il remplit sa tasse, prit une tartine beurrée, et se balançant avec joie sur le rocking-chair :

— J'ai voulu, dit-il doctement, réunir les industriels, les commerçants, les ouvriers des pays démocratiques, pour constituer, en dehors des différentes formes de gouvernement, un groupe puissant capable de déterminer un mouvemnt contre la guerre. Je suis convaincu qu'il y a aujourd'hui chez tous les peuples une majorité décidée à user de tous les moyens pacifiques avant d'en arriver à la guerre, qui n'est juste que dans le cas de la défense nationale. La guerre n'a jamais rien résolu en faveur de la démocratie : elle a seulement accru la dette publique, c'est-à-dire les charges de chacun, qui sont en progression géométrique avec la fortune. C'est moi qui ai donné aux démocraties l'idée que leurs destinées internationales devaient être dans leurs mains. La politique extérieure n'est plus l'affaire des classes supérieures, névrosées, efféminées, bonnes uniquement à des « five o'clock ».

De temps en temps, la dame approuvait d'un petit mouvement de la tête, ou d'un mot anglais, et lui, intarissable, continuait :

— Je crois aux hommes d'affaires : ce sont les plus honnêtes — car les affaires purifient les caractères — et les plus pratiques. C'est pourquoi je me suis adressé aux hommes d'affaires : pour eux, comme pour moi, la guerre est essentiellement « in

businesslike ». En Amérique, comme en Angleterre, comme en France, je les ai intéressés à ma propagande, et, avec eux, les Bourses, les Chambres de commerce. Songez donc qu'en trois ans j'ai pu amener un rapprochement entre la France et l'Angleterre, j'ai pu les empêcher de se battre, j'ai pu...

Subitement, il s'arrêta, les sourcils froncés, le front plissé d'une ride.

— Ce traité anglo-français, reprit-il, c'est moi qui l'ai fait, et d'autres aujourd'hui, qui n'y sont pour rien, en revendiquent la gloire et en touchent les honneurs.

— Yes, yes, interrompit la dame avec feu ; il y avait là ce d'Estournelles à qui on vôlait donner un palme d'argent. On avait pas fait vô le chevalier de la Légion d'honneur, et maintenant on donnait le palme avec un couronne à ce d'Estournelles, qui était venu après vô.

M. Thomas Barclay se balança plus fort sur son rocking et haussa les épaules.

— Au banquet de lundi, fit-il, tout était pour M. d'Estournelles ; on n'a même pas prononcé mon nom dans les toasts. C'est comme pour le voyage du roi à Paris : c'est moi qui avais tout préparé, et c'est lord Avebury, qui n'avait rien fait, qui a recueilli tous les honneurs. Mais je suis au-dessus de cela, moi ; je travaille pour la démocratie.

— Yes, yes, repartit la dame ; mais on est toujours... comment dites-vous ?... humaine... et on

aurait pu faire M. Barclay le chevalier de la Légion d'honneur.

— Ne faudrait-il pas alors, murmurai-je, avant de songer à réaliser cette petite chose qu'est la paix universelle, songer à réaliser cette grande chose, la paix entre M. Thomas Barclay et M. d'Estournelles de Constant ?

M. EUGÈNE ÉTIENNE

M. EUGÈNE ÉTIENNE

— Non, non, je vous en prie, n'écrivez pas d'article sur moi... vous m'obligerez... Et d'ailleurs, je ne sais rien de ma vie, sinon que j'ai travaillé... ce sont les autres qui la connaissent dans ses détails ; moi, j'ai oublié.

La figure carrée, les cheveux en brosse, le front bossué, le nez camard tombant sur la lèvre rentrée, le menton saillant, la poitrine vaste, trapu, solide, corpulent, M. Eugène Étienne, vice-président de la Chambre, député d'Oran, expert en questions coloniales et maritimes, vient de jeter ces phrases avec toute l'énergique conviction d'une modestie trop effrayée. Cependant, quoi qu'il en dise, il existe peut-être quelques Français qui ne possèdent pas avec une impeccable mémoire l'histoire de sa carrière, et moi-même s'il me fallait, cette semaine où son attitude envers M. Pelletan le rend la victime de l'actualité, tracer avec mes propres ressources son portrait, je craindrais de commettre de

bien graves erreurs... Mais comment oserais-je lui confesser mon ignorance, et risquer de détruire sa naïve certitude ? J'hésite, j'attends, je cherche, puis l'aveu s'enfuit, presque involontaire, tandis qu'obstinément je regarde la portière en velours vert du cabinet calme et sombre. M. Étienne va-t-il s'irriter ?... Mais non, il sourit sans colère, je devine qu'il tente un long, un colossal effort pour me satisfaire, et je recueille ses premières paroles.

— Fils d'un soldat qui avait pris part à la conquête de l'Algérie, j'étais destiné à être, moi aussi, un militaire. J'avais commencé mes études à Alger, j'allai les terminer à Marseille, en suivant le cours de Saint-Cyr. Brusquement, un événement tout intime me tourna vers les affaires : je me mariai. Un beau jour, la maison de commerce où j'étais eut un procès à plaider à Paris; je fus chargé de porter le dossier à Crémieux, l'avocat. Crémieux le remit à Gambetta, son secrétaire : c'est ainsi que je connus Gambetta, et c'est à lui que je dois de m'être lancé dans la politique. Depuis cette année-là, 1868, je crois, j'ai sans la moindre variation conservé les mêmes idées : les siennes. Il m'appela à Paris, en 1875, prépara ma candidature à Oran, où je fus élu en 1881. Dès lors, une fois à la Chambre, j'ai été membre de toutes les grandes commissions, puis vice-président en 1892, puis sous-secrétaire d'État, à deux reprises, dans les cabinets Rouvier, Tirard, Freycinet, puis de nouveau vice-président de 1892 à 1895...

Admirable et charmante complaisance ! M. Étienne, quelques minutes auparavant, ne se souvenait plus de son passé, plus du tout, c'était comme un grand trou noir où il ne voyait rien... et voilà que, pour le seul désir de m'obliger, il tâchait et il arrivait à retrouver, tout au fond des années écoulées, des renseignements précis, dates, noms, circonstances, tout comme s'il les eût à l'avance écrits sur un papier, avec soin et méthode. Je compris vite d'ailleurs qu'il ne parlait avec tant d'abondance et de plaisir que pour la joie qu'il éprouvait d'exposer les idées politiques de Gambetta et de se confondre dans sa personne : il n'imaginait pas qu'on pût penser autrement que lui et, sans doute, en s'écoutant, c'était le fameux tribun qu'il entendait.

— Gambetta, continua-t-il, voulait, avant tout, une République fortement assise, où pussent s'exercer et se développer toutes les forces vives de la nation, améliorant tout ensemble les classes humbles et s'appuyant sur les classes riches, afin que la France jouât de nouveau le grand rôle qu'elle avait toujours tenu dans le monde. Certes, il affirmait avec énergie le principe de la suprématie du pouvoir civil ; mais l'organisation constante de l'armée et de la marine lui apparaissait indispensable pour réaliser le programme qu'il s'était tracé. « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » c'est un mot de circonstance, produit par le 24 mai 1873 et le 16 mai 1877. Certes, il ne s'illusionnait pas sur les sentiments du clergé à l'égard

de la jeune République ; mais il était et il serait encore concordataire. Peut-être aurait-il fait la loi de 1901. Comment l'aurait-il appliquée ? Je n'en sais trop rien. Mais il était un trop grand politique pour ne pas comprendre que la papauté représentait toujours une puissance d'action infinie, qu'il fallait l'avoir avec soi, et qu'en France particulièrement, où les catholiques sont la majorité, il valait bien mieux les faire marcher avec le gouvernement que contre lui. Il cherchait à rendre à la France, par un système d'alliances choisies, les provinces qu'elle avait perdues : la papauté, même pour ce but, n'était pas à négliger. Et quant à faire de l'anticléricalisme au dehors, vous connaissez son mot célèbre. A l'extérieur, les hommes de robe servent la France, bien plus que les Français d'ordre laïque qui, difficilement, quittent leur pays. Les Missions, au moins, propagent notre langue, notre influence. Cela est si vrai que, sous le ministère actuel, nous avons voté encore les subventions aux écoles d'Orient, et que fort probablement M. Combes les autorisera à garder dans la mère-patrie les noviciats où elles se recrutent.

— Il n'est pas une de ces idées de Gambetta qui ne soit vôtre? demandai-je.

Il roula une cigarette, et, se renversant dans son fauteuil :

— Pas une seule, fit-il.

Quelques minutes s'écoulèrent ; le temps de refaire avec amour sa cigarette brisée, de l'allumer

et d'en tirer quelques bouffées. Les rideaux épais de la fenêtre tamisaient la lumière qui montait de l'avenue d'Antin, et les bruits du dehors ne parvenaient pas jusqu'à nous.

— Vous voyez, n'est-ce pas, reprit-il tout de suite, la nécessité d'une politique d'extension coloniale. Gambetta est mort au moment où, sous l'impulsion de Jules Ferry, se formait le grand empire africain qu'il rêvait. Nous nous sommes uniquement appliqués à continuer son projet : réunir nos possessions occidentales d'Afrique à l'Algérie et à la Tunisie par des conquêtes et une patiente pénétration d'une part, et, de l'autre, consolider notre bel empire indo-chinois. Depuis mon entrée à la Chambre, j'ai été mêlé à tout cela, et toujours préoccupé d'accroître...

Un peu brusquement, je l'ai interrompu, trop désireux d'amener la conversation sur un sujet brûlant pour laisser passer l'occasion qui s'offre :

— Oui, mais pas de colonies sans marine et sans une bonne marine.

M. Étienne m'a regardé un instant, le front barré d'un pli, et ses sourcils épais un peu froncés. Va-t-il s'emporter, et s'abandonner à des effusions indignées et, puisqu'il est tout seul avec moi, reproduire en phrases moins pondérées les accusations qu'il présenta l'autre jour à la Commission du budget contre M. Pelletan? Folles espérances. Il sourit, et sage, prudent, froid comme un Septentrional endurci, il répond doucement, évitant de

prononcer le nom du ministre, et comme s'il n'avait été en rien mêlé à toute cette affaire :

— Bien sûr. Du moment que l'on a des colonies, il faut pouvoir communiquer avec elles directement, et il faut être en mesure, le cas échéant, de les défendre et de les conserver. Or, on ne peut pas dire qu'aujourd'hui les nôtres soient à l'abri de toute attaque. En Indo-Chine, par exemple, nous devrions avoir des engins de guerre capables d'empêcher au moins les tentatives de débarquement, des torpilleurs, des contre-torpilleurs et des sous-marins sur le littoral, et des canonnières dans les rivières; la marine n'a rien envoyé. Enfin, espérons qu'avec les mesures qui seront exécutées le nécessaire sera fait.

Il s'arrête une seconde, et il continue :

— La responsabilité de cette incurie retombe à la fois sur les Chambres et sur le ministère. Nous n'avons pas une politique de prévoyance; nous n'avons qu'une politique au jour le jour; c'est un très grand malheur. Lors de Fachoda, nous avions été également pris au dépourvu; alors, ç'a été le coup de feu: des réformes, des réformes, puis l'accalmie est venue, et l'on a oublié tout ce que l'on avait projeté. Arrive la guerre russo-japonaise; c'est la même chose. Vite, vite, on décide d'envoyer dans les colonies tout ce qui leur manque, alors que depuis longtemps elles devraient l'avoir.

Tant pis! puisqu'il ne veut pas parler du Ministre de la Marine, je vais l'y forcer.

— Et M. Pelletan?

Il caresse sa moustache, se lève, fait quelques pas.

— Il se dit très armé, et affirme pouvoir prouver qu'il a accompli tout ce qu'il fallait. Attendons les résultats de l'enquête de la Commission, qui sera longue. Tant mieux si le ministre peut démontrer que la marine n'est pas dans l'état lamentable où nous la voyons tous; tant mieux pour lui! Tant pis, s'il ne le prouve pas! il en subira les conséquences. C'est l'événement de demain.

A ce moment, l'on annonça l'ancien gouverneur général de l'Algérie, M. Révoil.

PAUL DOUMER

PAUL DOUMER

Encore qu'il soit, paraît-il, le plus accueillant des hommes, il est impossible de joindre M. Paul Doumer. Au moment où le conflit russo-japonais éveille et fixe l'attention de tous, j'avais formé le projet de lui faire visite et, décidé à oublier la brillante carrière qui du professorat le conduisit au journalisme et du journalisme au Parlement, je ne voulais me souvenir que du gouvernement général de l'Indo-Chine, qu'il occupa au sortir du ministère des Finances, de décembre 1896 à avril 1902. Cette charge si importante lui a donné sur les affaires d'Extrême-Orient, et en particulier sur le rôle de la France dans ces lointaines contrées, une compétence précieuse. J'allai donc, à deux reprises, à cette heure fort matinale où les premiers cavaliers militaires pénètrent dans le Bois, frapper à la porte de la maison blanche qu'il habite, boulevard Suchet, à droite de la Muette; M. Paul Doumer était déjà parti, une automobile l'emportait vers de multiples

rendez-vous. Je crus le découvrir à la Chambre; j'y fus trop tôt, il y vint trop tard. Enfin, je ne parvins jamais à le voir. Et qui pourrait, d'ailleurs, se vanter d'avoir vu un homme politique, si cet homme politique est de ceux sur qui compte l'avenir?

Combien je le regrette! Si j'avais réussi à lui arracher quelques instants, je serais, tout au matin, entré dans le petit salon, aux meubles asiatiques et parisiens, dont les murs se couvrent de délicieux paysages d'Indo-Chine. Quelques minutes se seraient écoulées, que j'aurais employées à regarder par la fenêtre les sections de fantassins en route vers la manœuvre quotidienne, ou à feuilleter le beau livre de Régamey sur le Japon, que supporte une table aux incrustations d'ivoire. Puis, brusquement, la porte aurait été poussée, et, mince, nerveux, les cheveux rejetés en arrière, le front haut, quelques fils d'argent dans la barbe, le corps moulé dans un complet de jersey, M. Doumer serait apparu assez semblable à un maître d'escrime. Une main tout de suite tendue, un sourire aimable, deux ou trois paroles de bienvenue; il se serait assis, les jambes croisées, se frottant les doigts, ses yeux vifs tournés vers moi, et notre conversation eût commencé, sans préambule oiseux :

— Oh non! aurait-il fait, je ne pense pas que la guerre puisse avoir des répercussions sur l'Indo-Chine. C'est bien loin, d'abord, le Japon, de notre colonie, et puis les Annamites, voyez-vous, sont

désormais moralement conquis par nous : ils ne connaissent pas les Japonais, ils détestent les Chinois, et ils sont convaincus qu'avec nous ils seront toujours victorieux. Nous avons là-bas vingt mille hommes de troupes indigènes, bien disciplinés, dévoués à leurs chefs, agiles, braves, et, à force égale, supérieurs aux petits Nippons.

— Mais, aurais-je interrompu, je suppose — et plaise à Dieu que cette supposition ne se réalise jamais! — que la France ait une guerre à soutenir. L'Indo-Chine...

Et, tout de suite, comme piqué au point sensible, M. Doumer aurait répondu :

— Sur terre, la défense me semble très bonne. Outre nos vingt mille Annamites, nous avons dix mille hommes de troupe française ; c'est quelque chose, et si le matériel est complet et les munitions abondantes, c'est suffisant. Il est vrai qu'en 1900 nous étions vidés, mais depuis ce temps-là nous n'avons cessé de demander et de recevoir. Sur mer, le point d'appui de la flotte, le cap Saint-Jacques, où doit se replier en cas de guerre l'escadre d'Extrême-Orient, est très puissant; il est garni de batteries redoutables, construites aux frais de la colonie; les casernements, longs d'un kilomètre, sont à couvert de toute cannonade, les artilleurs sont excellents, et de fréquentes expériences nous ont montré qu'en une heure et demie au plus après que la présence de l'ennemi a été signalée, toutes les positions de la côte sont prêtes au

combat. Mais la défense mobile du cap est tout à fait insuffisante; il faudrait des canonnières, des torpilleurs et des destroyers, et ce qui est avant tout nécessaire, c'est de posséder en Extrême-Orient une véritable escadre. Nous avons là-bas une première division, très bonne, qui comprend trois croiseurs cuirassés de 10.000 tonnes : *le Montcalm*, *le Gueydon*, *le Sully* (encore celui-là reste-t-il à mettre en état à son arrivée), et une seconde division de bâtiments légers: du type *Pascal* et *Guichen* — des croiseurs de 2e classe non cuirassés, de 4.000 tonnes — qui, pour le combat, représentent une force extrêmement médiocre. Enfin, à Saïgon, se trouvent en réserve deux cuirassés : *le Redoutable*, qui lui du moins a encore une certaine valeur militaire, et *le Vauban;* mais le nombre des marins en réserve rendrait singulièrement difficile l'armement simultané de ces deux unités. Tout cela ne constitue pas une escadre homogène et dangereuse pour l'ennemi. Il faut absolument remédier à cette infériorité.

Vous pensez bien que, d'une compétence nulle en affaires militaires et navales, je me serais gardé d'interrompre par un mot ce clair exposé de nos forces asiastiques. J'aurais pieusement écouté, et pieusement j'aurais tâché à ne rien oublier. Puis, quand il aurait fini, nous aurions d'un bond sauté de l'Indo-Chine au Japon. La guerre eût été dès lors notre unique sujet d'entretien, avec ses conséquences, ses probabilités, ses résultats, et je me fi-

gure que M. Doumer eût dit des choses fort semblables à celles-ci, avec de petits mouvements brusques qui auraient témoigné de son émotion :

— Je ne crois pas qu'il y ait des complications à redouter dans la première phase de la guerre. Les Chinois, par exemple, m'inquiètent, je ne dis pas le Gouvernement, mais le peuple. Que feraient-ils si les Russes subissaient de graves défaites? Ne fomenteraient-ils pas des troubles en Mandchourie, des insurrections qui s'étendraient, formeraient tache d'huile? Les moments difficiles sont encore lointains : tout ce qui s'est passé, ces fausses défaites, tout cela n'est que préliminaires. Les moments difficiles viendront, quand l'un des belligérants aura remporté quelque succès décisif. Que feront les autres puissances ? Que fera l'Angleterre surtout, ou plutôt que voudra-t-elle laisser faire? Pour moi, l'issue de la guerre n'est pas douteuse : nos amis les Russes seront vainqueurs. S'ils battent tout de suite les Japonais, la guerre sera terminée tout de suite ; si les Japonais sont victorieux d'abord, ils n'arriveront qu'à prolonger la guerre, car ce ne sont pas ces premières victoires qui diminueront en quelque chose la Russie, et sur terre que pourront les petits Nippons contre les grands Russes?

En cet instant, fatigué d'être assis, ou peut-être cédant à cette naturelle excitation que met au cœur des hommes les plus froids, pourvu qu'ils aiment leur patrie, la vision des dangers possibles, M. Dou-

mer se serait levé, aurait marché un peu, et aurait ainsi épanché son âme :

— Les Russes, voyez-vous, il faut être avec eux non pas seulement parce qu'ils sont nos amis, nos alliés, et peut-être demain nos frères d'armes, mais aussi parce qu'à cette heure ils sont au bout de l'Asie les champions de l'Europe. L'intérêt de la race blanche veut la défaite du Japon. Si les Japonais étaient vainqueurs, ils galvaniseraient la Chine, ils la soulèveraient et la jetteraient contre nous, les Européens. Que manque-t-il aujourd'hui à la Chine? Une organisation et des chefs. L'esprit des mandarins, plongés dans de vaines contemplations de lettrés, a détruit l'esprit militaire : de là l'incroyable faiblesse de cet empire. Les Japonais, eux, créeraient de nouveau cet esprit militaire ; ils créeraient une organisation et ils créeraient une discipline, et comme les soldats Chinois sont aussi braves que les Japonais et plus vigoureux, je ne crois pas que nous pourrions résister à une telle masse d'hommes si elle se lançait sur nous.

C'est là ce que m'aurait confié M. Paul Doumer si je l'avais vu, j'en suis certain, car il est à la Chambre un des rares hommes qui aient le raisonnable souci d'une France forte et respectée. Mais comment oserais-je dire que je l'ai vu? La prudence, a dit un sage, est mère de la sûreté, M. Paul Doumer est prudent.

LE COMTE DE NELIDOW

LE COMTE DE NELIDOW

Ce n'est pas sans quelque inquiétude que je me rendis à l'ambassade de Russie. Si ardent que fût mon désir de pouvoir présenter à des lecteurs curieux la figure encore nouvelle de M. de Nelidow, qui représente à Paris, depuis le 29 janvier seulement, l'empereur Nicolas II, je n'avais point la naïveté de croire qu'il suffirait de l'exprimer, pour qu'il se réalisât. Les diplomates, dit-on, sont mystérieux, muets et insaisissables. Combien plus de défiance encore, dans les circonstances actuelles, devait témoigner l'ambassadeur russe ! Cependant, je montai un petit escalier tournant, dans la cage duquel on avait à grand'peine logé un ascenseur, je traversai une salle où des vitrines renfermaient des antiquités que je ne m'arrêtai pas à regarder, et j'arrivai à un salon, qui pouvait être aussi un cabinet de travail. Des tapis et des broderies de Perse couvraient les murs ; une vaste panoplie d'armes orientales, à droite de la cheminée, occupait tout un

panneau, et des meubles turcs et arabes, fins et compliqués de mille ciselures, voisinaient avec des sièges plus modernes, fauteuils et chaises de velours ou de cuir. Très grand, mince, la barbe blanche à deux pointes, les cheveux blancs autour du crâne nu, le nez petit, les yeux étroits et vifs abrités par des lunettes, un homme, vêtu de noir, s'avança et me tendit la main. C'était le comte de Nelidow.

Mes craintes commencèrent à s'évanouir devant un accueil si bienveillant, et, retrouvant un peu plus d'assurance, j'expliquai le but de cette indiscrète visite. Il s'assit près de la fenêtre, qui s'ouvrait sur la cour de l'hôtel; un guéridon chargé de lettres et de journaux me séparait de lui, il y déposa ses lunettes, se renversa un peu, croisa les jambes, joignit les mains :

— Eh bien! fit-il d'une voix lente et grave, il y a quarante-sept ans que je suis dans la carrière. Ma famille est fixée depuis plus de cinq cents ans en Russie : en 1380, durant la guerre contre les Tartares, un de mes ancêtres amena au secours du tsar un contingent lithuanien et demeura dans le pays. Mon père n'était pas diplomate; c'était simplement un grand propriétaire. Moi, je fis des études orientales à l'université, et je fus nommé attaché à l'ambassade d'Athènes. De là, j'allai à Munich, puis à Vienne, où j'étais secrétaire en 1870. Presque tout le reste de ma carrière, je l'ai passé à Constantinople. Le général Ignatieff y était alors ambassadeur; je rompis les relations avec la Tur-

quie comme chargé d'affaires et j'y signai le traité de San-Stefano, comme second ministre plénipotentiaire. Après la guerre, je fus quelque temps à Dresde, puis je revins à Constantinople comme ambassadeur ; j'y suis resté en tout quinze ans et j'y ai contracté avec vos représentants, M. de Montebello, M. Cambon, de solides amitiés. De là, j'allai à Rome, où je me suis lié intimement avec M. Barrère. J'étais venu, jusqu'à cette époque, assez rarement en France, si ce n'est dans les dernières années, à Châtel-Guyon, pour prendre les eaux. Et me voilà maintenant à Paris, il n'y a même pas encore trois mois.

Les mains toujours unies, il parlait lentement, sans effort, avec une remarquable aisance. Derrière nous une bibliothèque, que surmontaient trois tableaux, montrait les titres de gros volumes : *Mémoires du prince de Talleyrand*, *Mémoires du prince Czartoryski*, *Byzantina Chronica*, *De la Démocratie en Amérique*, par M. de Tocqueville, et des livres latins, minuscules et anciens. Une miniature de Napoléon s'accrochait près des rayons et, dans un retrait de la pièce, les portraits de deux pachas turcs étaient suspendus au-dessus d'un divan. Un sourire plissa ses lèvres, et il ajouta :

— Vous pensez bien que je n'ai pas eu le loisir de voir beaucoup de monde, depuis que je suis à Paris.

Un curiosité bien naturelle m'arracha deux ou trois mots. Loin de feindre de ne les avoir point entendus, il les recueillit et répondit :

— Mais non, nous ne croyions pas à la guerre, et M. Delcassé, pour lequel j'éprouve la plus vive sympathie, et dont j'admire le grand sens politique, avait bien raison de n'y pas croire non plus. Quand on écrira dans cent ans l'histoire des négociations préliminaires, on constatera que rien ne laissait présager ce qui est arrivé. La Russie avait envoyé sa réponse ; avant qu'elle fût reçue, le Japon rompit les relations. Vous connaissez tout cela d'ailleurs : le rôle du ministre japonais à Londres, sa dépêche à Tokio... on a tout raconté. Et d'ailleurs cette guerre aura pour nous un excellent résultat. Grâce à cette immigration considérable de soldats et de fonctionnaires, elle rendra plus russe qu'elle ne l'était la Sibérie orientale ; elle la rapprochera de la Russie, elle la fondra davantage dans elle. Cette guerre, en effet, sera longue. Il doit y avoir là-bas, en ce moment, 200 ou 250.000 hommes. Mais je crois bien qu'on ne commencera pas les opérations avant d'en avoir concentré 200.000 encore, et rien de décisif n'aura lieu avant trois et peut-être quatre mois. La Sibérie orientale, alors, sera devenue complètement russe : elle sera comme le reste de l'Empire, qui, en face de l'ennemi, a manifesté une si admirable communauté de sentiments... Vous, par exemple, les Français, vous avez eu un magnifique élan d'amitié, et j'ai encore reçu ce matin, un télégramme de l'empereur qui me demande d'adresser à tous et à toutes ses remerciements. Tenez ! j'ai là des milliers de lettres :

demandes d'engagements, offres d'argent, offres de service. Malheureusement, nous ne pouvons pas accepter les engagés étrangers... Peut-être seulement pourrons-nous prendre des médecins de votre Croix-Rouge, si notre personnel devient insuffisant.

— Et vous pensez bien, demandai-je, que le conflit est localisé ?

— Oh ! oui, fit-il spontanément. Il y a bien la Chine, qui pourrait nous inquiéter, avec les troupes des maréchaux Ma et Yan-Shi-Kaï, et les bandes de brigands. Nous avons adressé à la cour les plus vives protestations, et l'impératrice a promis d'observer la plus stricte neutralité. Il faut d'ailleurs séparer complètement le Gouvernement de Pékin des bandes de Kounghouses et des troupes presque indépendantes des maréchaux.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent. Il se redressa, prit sur la table voisine une statuette charmante, où le jeu des muscles était exprimé avec une science infinie :

— Regardez-moi ça, fit-il, les yeux ravis. C'est la statue d'Alexandre, par Lysippe. C'est moi qui ai découvert l'original, à qui manquaient les jambes, et celle-là n'est qu'une reproduction et une restauration due à un sculpteur italien. M. Guillaume, le directeur de votre école de Rome, ne cessait de s'extasier sur l'anatomie du dos et des bras.

Je le contemplais, un peu étonné, et cet étonnement, que je ne cherchais pas à dissimuler, l'amusa.

— Eh oui! reprit-il, j'adore l'archéologie. J'ai fondé à Constantinople un institut archéologique russe, et un autre à Rome. J'ai assemblé patiemment une collecion d'antiquités grecques, des bijoux surtout, dont j'ai publié une édition à Leipzig. On m'a nommé membre honoraire de l'Académie des Sciences de Pétersbourg et membre de l'Institut archéologique allemand. Mais je n'ai aucune prétention à passer pour un savant : je ne suis qu'un amateur.

Il s'était levé, et il parcourait le salon. Enchanté, il montrait, expliquait, discutait, racontant d'où provenait tout ce qu'il avait recueilli, et chez qui, et comment il l'avait eu.

— Tenez! voilà de vieux bronzes arabes du XIVe siècle ; ceci, c'est une porte de synagogue que j'ai transformée en armoire, en rabattant les volets latéraux. Ce fauteuil et ce coffre, c'est du style baroque turc. — Vous voyez, il y a un peu d'ornementation Louis XV, surchargée par exemple. — Ah! voilà une chose que je n'ai encore jamais montrée à personne, cette miniature de Madame Élisabeth, que j'ai découverte à Constantinople. Est-ce joli? M. Cain, le directeur de Carnavalet, doit venir la voir un de ces jours.

Il m'entraînait : il quittait le salon, et pénétrait dans la chambre contiguë où, en arrivant, j'avais aperçu les vitrines. Là, s'entassaient, rangés avec ordre, mille objets d'art, bustes, vases, médailles, poteries, bijoux, et, à part, en des cages de verre

supportées par des colonnes massives, une admiration émue avait isolé, afin qu'on pût mieux en goûter tout le charme, des statuettes exquises de grâce et de finesse. Muet, je regardais ces richesses anciennes, courbé vers elles, et j'entendais, derrière moi, me dépassant de toute sa haute taille, M. de Nelidow, cicérone bienveillant et empressé.

— Regardez un peu cette Vénus du IIIe siècle... Je l'ai trouvée à Constantinople. Est-elle parfaite !... Et ce Bacchus !... Et ce buste avec les taches rouges, c'est de l'art de Thrace... Cette Victoire aussi est belle. Je ne crois pas par exemple que ce soit une Tanagra. C'est plutôt une Myrrhéna... Ah ! il y a beaucoup de byzantin. En vérité, c'est le byzantin qui m'intéresse surtout...

M. FERDINAND BRUNETIÈRE

M. FERDINAND BRUNETIÈRE

Une chaire est vacante, en ce moment, au Collège de France, celle de littérature française, où professait Émile Deschanel, et de nombreux candidats se sont mis sur les rangs. On cite M. Gaston Deschamps, qui est critique, dit-on, quelque part à Paris et dont le titre le plus fameux est d'avoir attribué à M. Fernand Gregh une poésie de Paul Verlaine, ou à Paul Verlaine une poésie de M. Fernand Gregh ; M. Paul Desjardins, qui fut naguère l'apôtre d'un assez vague néo-christianisme ; M. Abel Lefranc, dont quelques lecteurs, jusqu'à ce jour, connaissaient les ouvrages sur Rabelais et Marguerite de Navarre ; M. Le Roy, qui s'est assuré un cours libre en Sorbonne. Compétitions propres à étonner tous ceux qui s'obstinent à croire qu'une telle place peut être uniquement occupée par un homme de grande valeur, de quelque opinion politique ou de quelque confession qu'il soit. A vrai dire, il y a bien un autre candidat, M. Ferdinand Brunetière, direc-

teur de la *Revue des Deux Mondes* et maître de conférences à l'École normale supérieure. D'excellents esprits considéraient que les vigoureuses et originales études littéraires qu'il a écrites, les longues années consacrées à former les meilleurs de nos jeunes maîtres, la rude indépendance de son jugement, la sûreté et la richesse de son érudition le désignaient de droit et sans conteste. Mais M. Brunetière juge que Bossuet eut quelque talent et mérite d'être estimé, il considère que la foi peut subsister à côté de la science, et la République, enfin, qu'il aime ne ressemble pas à celle dont nous jouissons présentement. Voilà plus qu'il n'en faut pour lui attirer toutes les antipathies de ces libres penseurs qui, n'étant pas des penseurs libres, n'admettent pas qu'on pense autrement qu'eux. Affolé, le Gouvernement essaya de transformer la chaire ; il n'y réussit pas, et M. Brunetière sera sans nul doute présenté le premier par le Collège de France et l'Académie. Afin de n'avoir pas à le nommer, M. Chaumié, plein d'astuce, s'est dépêché, contre tous les usages, de nommer à la chaire d'histoire générale des sciences, au lieu de M. Tannery, M. Wyrouboff, bien qu'il eût été proposé en second, créant ainsi un précédent qu'il invoquera à la minute nécessaire. Quel péril pour la France, en effet, si M. Brunetière ne profitait pas d'un cours de littérature pour exposer à des auditeurs dont l'âge varie de vingt à soixante ans des idées collectivistes, ou anticléricales, ou antimilitaristes ! Notre mal-

heureux pays n'aurait pas vingt-quatre heures à vivre.

Je fus voir, un matin, M. Brunetière dans cette rue silencieuse et écartée qu'il habite, près du Luxembourg, avec d'autres lettrés et des artistes. Je le trouvai assis à sa table de travail, dans un cabinet tapissé de livres, près de la cheminée où pétillait un feu de bois. Sa jaquette noire s'ouvrait sur un gilet rouge ponceau en velours frappé, que fermaient des boutons d'agate, et un large plastron de satin, couleur feuille morte, où se piquait une médaille ancienne montée en épingle, s'étalait au-dessous du col aux cassures impeccables; sur les bottines vernies, le pantalon gris descendait avec un pli rigide. Une longue écriture nerveuse couvrait des feuillets épars devant lui, et, sur une brochure, un paquet de tabac jaune se dressait, très entamé, à côté d'une boîte d'allumettes. Ses doigts secs roulaient une cigarette. Il leva vers moi ses yeux étroits et vifs, qu'abritait un lorgnon, et, sa figure maigre tendue par une légère curiosité, il se prit à rire en sourdine :

— Je suis à votre disposition, dit-il.

J'ai eu naguère pour examinateur M. Brunetière, et les bons petits lycéens que nous étions alors à Louis-le-Grand racontaient sur lui des histoires pittoresques... Il avait souffert, disait-on, la faim, la soif et le froid, courant, vers sa vingtième année, au quartier Latin après des leçons qui le fuyaient, et nous nous le représentions, minable, hâve et

tremblant, travaillant alors dans une mansarde, près d'un poêle vide, à démolir les pontifes de l'école naturaliste et à composer les panégyriques des grands classiques. Les souvenirs, si proches encore pour moi, que j'évoquais comme prologue à notre entretien l'amusèrent. Il les écouta, renversé dans son fauteuil, la tête dans les épaules, fumant sa cigarette à petites aspirations pressées.

— Oh! oh! fit-il, mes débuts ne sont pas aussi intéressants que ceux-là... J'étais candidat à l'École Normale, mais candidat malheureux à cause du thème grec, quand éclata la guerre, et je m'engageai dans l'infanterie de ligne. La paix signée, je revins à Paris. Je menai alors l'existence banale des jeunes gens qui veulent se consacrer à la littérature, malgré leurs parents. Avec Paul Bourget je donnai des leçons, et je fis des classes dans des boîtes à bachot, jusqu'au jour où l'accès de quelques revues, la *Revue bleue*, la *Revue des Deux Mondes*, et de quelques journaux me fut permis. Mon premier article qui attaquait le roman naturaliste, eut un certain retentissement. Zola, Daudet, Alexis — et même M. Hector Malot — se révoltèrent, et imaginèrent, pour me punir, de me disputer le droit à l'existence. Paraissait-il un article signé de mon nom : « C'est un pseudonyme, disait-on; il est d'un tel. » Cela dura trois ans. En 1878, enfin, on voulait bien reconnaître et avouer que j'existais vraiment. Ces premiers articles déterminèrent ce que je devais être, un critique littéraire,

mais un critique qui ne séparait pas la critique de l'histoire et qui, par cette raison même, était naturellement amené au professorat. A Louis-le-Grand, à Sainte-Barbe, à Chaptal, je fus chargé de l'enseignement littéraire dans les classes de sciences, et en 1886, grâce à Gaston Boissier, à Ernest Lavisse, à M. Liard, je fus nommé maître de conférences à l'École Normale. En ce temps-là, il n'y avait presque pas de professeurs de littérature française, et mon seul concurrent était Charles Bigot. Il y a dix-huit ans maintenant que j'occupe cette chaire.

D'une voix qui n'est pas forte, mais perçante, et qui, montant et s'abaissant, scande et martèle les mots, en propositions admirablement construites et sans peine, longues et souples, M. Brunetière retraçait, sans se perdre en des détails, sa vie de professeur et d'écrivain. Inlassablement, il fumait, jetant une cigarette à peine brûlée pour en rouler une autre, et ses doigts, son pouce et son index portaient pour toujours la teinte révélatrice de cette anodine passion. Cependant, si M. Brunetière est professeur et critique, il n'est pas que cela. Des discours et des conférences, à la Sorbonne, en province et à l'étranger, révèlent en lui un homme qui aime la lutte, la discussion ardente, la controverse, et qui bataille pour les idées qu'il croit justes. En dehors de l'École Normale, il exprime ses opinions sur ce qui se passe, et, selon une phrase de M. Émile Faguet, il dit ce qu'il est comme citoyen et ce qu'il désirerait qu'on fût.

— Vous êtes un homme d'action, lui ai-je dit.

Un éclair a glissé sous ses paupières, il s'est levé un peu, et il réfléchit.

— Un homme d'action ! fit-il ; il faut s'entendre. Pas un homme politique, en tout cas. Un des principes que j'ai le plus constamment appliqués, c'est de ne me mêler jamais de politique. Cependant, il arrive parfois que la politique touche à l'objet même de nos travaux. On ne peut étudier l'histoire littéraire sans étudier, non seulement les formes littéraires, mais aussi et surtout les idées, et en étudiant les idées, ce sont des assertions autant politiques que morales que l'on rencontre sur son chemin. Tenez ! je suis de ceux qui regrettent que la Ligue de la Patrie française soit une ligue politique, et non une ligue d'action morale. Je crois qu'il faut avant tout redonner à la France une moralité : c'est le tempérament français qui est atteint, ce sont des idées morales et sociales qui sont renversées et ce sont elles que j'essaye de rétablir. Peu m'importe la forme du gouvernement : que nous ayons demain un César, ou un roi, ou un Robespierre, je poursuivrai la même campagne. Le mal dont nous souffrons est trop intime, trop profond pour être réduit à une cause politique.

Il s'arrêta quelques secondes, le temps d'allumer sa cigarette éteinte, et, cédant cette fois tout à fait à un mouvement d'éloquence, il reprit :

— Je me suis attaché particulièrement à rétablir

l'idée religieuse, parce que c'est elle qui, aujourd'hui, constitue la question la plus aiguë. Pour beaucoup de nos contemporains, l'œuvre de la Révolution a été interrompue, et elle ne sera complète, dans ce pays, qu'après la ruine définitive de toute religion. Ces lettres d'Émile Deschanel, qu'on a publiées l'autre jour, le prouvent d'abondance : c'était un modéré pourtant et un brave homme, mais il ne souhaitait pas moins que la disparition absolue de tout vestige religieux. Or, plus je réfléchis, et moins je vois comment on peut établir la morale d'une société civilisée sans un minimum de religion. Et sans doute, moi aussi, tout comme M. Léon Bourgeois, j'ai tâché de construire une morale sur la base de la solidarité ! Mais, en vérité, comment ferais-je comprendre aux malheureux que leur misère est solidaire de mon aisance ou de mon luxe, et comment pourrais-je, au nom de la solidarité, leur conseiller une résignation dont moi-même je serais incapable ?

Ainsi, homme d'action politique, M. Brunetière ne voulait pas l'être et ne l'était pas : il n'était qu'homme d'action morale ; il le disait et sans doute il avait raison. Il restait au moins qu'il était homme d'autorité ; de cela, j'étais sûr, car tout, dans sa vie et dans ses œuvres, le prouvait, me semblait-il, le dogmatisme de sa critique, l'unité de ses convictions, sa figure même volontaire, entêtée. En deux minutes, M. Brunetière creva cette dernière illusion ;

— Pour dire d'un homme qu'il est un homme d'autorité, surtout quand il a mon âge, cinquante-cinq ans, il faudrait qu'il eut traversé des situations où il eût pu exercer quelque autorité. Or je n'ai jamais eu la possibilité d'exercer une parcelle d'autorité sur mes semblables. Ai-je jamais eu d'innombrables employés à diriger, un département à administrer, un service à assurer dans quelque ministère, une usine à surveiller?

Je voulus l'interrompre : ce raisonnement spécieux ne me convainquait pas, et il m'apparaissait que, sans avoir jamais détenu un atome de pouvoir, on pouvait cependant, en tant que doctrinaire, être homme d'autorité, mais il ne me laissa pas le temps de parler :

— Quant à dire que je crois possible de gouverner sans autorité, non, certes non. Mais quel homme sensé ne pense pas ainsi? Il reste simplement que j'exprime mes idées d'une façon assez nette et qu'en entrant dans un débat, si je juge avoir raison, je le dis peut-être avec plus de force que les autres.

Un sourire flotta sur ses lèvres, et il ajouta :

— Tenez, hier on m'a apporté une coupure de journal où un de mes anciens élèves affirme que ma nomination au Collège de France serait une honte pour l'enseignement supérieur. En voilà un, par exemple, qui est autoritaire, puisqu'il prétend tout simplement qu'il est honteux de penser autrement que lui. Affaire compliquée à plaisir, d'ailleurs, que cette affaire du Collège de France, et

qui serait bien simple, si l'on voulait. Je suis depuis dix-huit ans titulaire à l'École Normale, avec un service double de celui du Collège de France et des appointements semblables. Je suis un peu fatigué, et je demande tout bonnement à passer d'une maison dans une autre. C'est, à l'ordinaire, une demande à laquelle on n'oppose pas de refus. Toute l'affaire se ramène à cela, qui est peu. Et si les autres candidats, dont certains ne sont que professeurs de rhétorique, désirent si vivement entrer dans l'enseignement supérieur, qu'ils commencent par où j'ai commencé ; qu'ils postulent ma place de l'École Normale.

Aussitôt, pour réparer le temps perdu, il roula une autre cigarette.

M. ABEL LEFRANC

M. ABEL LEFRANC

Par vingt-deux voix contre douze, l'assemblée des professeurs du Collège de France, réunie pour présenter au ministre de l'Instruction publique un candidat à la chaire vacante par le décès de M. Émile Deschanel, a désigné en première ligne M. Abel Lefranc. L'étonnement causé par ce vote n'a pas été médiocre : il semblait impossible que M. Ferdinand Brunetière, l'historien hors de pair de la littérature française, ne l'emportât pas sur tous ses concurrents. Peu importaient ses opinions politiques, le Collège de France étant avant tout et par principe l'asile le plus noble où doit s'abriter l'absolue indépendance de l'enseignement supérieur. Cependant, pour des raisons peut-être peu louables, il subissait un échec. Quel était donc ce rival heureux, dont le nom connu d'un petit nombre était soudain jeté au grand public? Secrétaire du Collège de France, maître de conférences à l'École des autes Études, président de la société des études

rabelaisiennes, associé de la « Royal Society of Litterature » de Londres, archiviste aux Archives nationales : ses titres étaient multiples. L'on savait aussi, sans détails très précis, qu'il s'était beaucoup occupé de Calvin, de Rabelais, de Marguerite de Navarre et d'Étienne Dolet... Les imaginations peu documentées se représentaient un vieil érudit à cheveux blancs, confiné dans son cabinet de travail, les yeux fatigués d'avoir compulsé des livres anciens et des manuscrits, la redingote usée et teinte par la poussière des bibliothèques, une manière enfin de savant en *us*. Pour satisfaire une curiosité bien naturelle, je fus le voir.

Je le trouvai au Collège de France, sous les toits, dans une chambre étroite, toute encombrée de livres et de brochures, dans l'aile vénérable qui date de Louis XIII. Il était jeune, grand, plein de vie; parmi ses cheveux châtains, nul fil d'argent ne se montrait; ses yeux étaient largement ouverts et brillants... il n'avait pas du tout l'air d'un érudit. Cette découverte me causa quelque contentement; les vieux savants détestent qu'on les dérange ; celui-là ne leur ressemblait en rien. Empressé, il dégageait des sièges hors des amoncellements de revues et de papiers, fouillait dans des tiroirs, tirait des volumes hors des rayons, cherchant tout ce qui pouvait m'être utile, et enfin, assis en face de la cheminée, avec des gestes vifs, une parole rapide, il retraçait sa vie. Né en 1863, dans l'Oise, il avait été collégien à Noyon, puis il était

entré, en 1882, à l'Ecole des Chartes, où il avait eu pour maîtres Paul Meyer et Géry. En même temps, il suivait à l'École des Hautes Études les cours de Monod et de Hanotaux. En quittant les Chartes, il avait passé un an à l'étranger, étudiant à Leipzig, à Berlin, à Vienne, l'histoire politique et littéraire des époques modernes, puis il était rentré à Paris. Premières années calmes, laborieuses et régulières, qui n'annoncent rien d'étonnant... Sans doute sera-t-il désormais un archiviste zélé et minutieux... Mais le voilà qui s'anime, son geste est plus saccadé, ses yeux plus mobiles, et de petits rires heureux ouvrent ses lèvres.

— Alors donc, en sortant de l'École, je publie, en 1887, une thèse sur la ville de Noyon et ses institutions. Les recherches que j'avais entreprises pour l'écrire m'amenèrent à trouver des renseignements inconnus sur Calvin. Vous savez, n'est-ce pas ? que Calvin était de Noyon. Et même — c'est assez curieux — son grand-père maternel s'appelait Lefranc, et, ainsi que firent mes propres ancêtres, il vint du Cambrésis se fixer un beau jour à Noyon, où sa fille épousa celui qui devait être le père de Calvin... De là mon livre sur la jeunesse de Calvin, ses origines, ses études, les amitiés robustes et charmantes de confiance qu'il garda dans sa ville natale, catholique pourtant. L'Académie le couronne, et il me vaut l'amitié précieuse de Cherbuliez et de Renan. Avec Renan je parlais souvent et longuement du XVIe siècle et de toutes ces

grandes figures avec lesquelles il était très familier, Ramus, Dorat, Amyot... et les autres. Il avait un culte pour Marguerite de Navarre. Un beau jour, il me demanda pourquoi je ne dirigeais pas mes nouvelles recherches autour de la charte de fondation du Collège de France. Je suis son conseil, et j'apprends ainsi qu'il n'y avait pas eu de fondation en règle, et que tout s'était passé le plus simplement du monde, afin de ne pas alarmer la Sorbonne. Je donnais là-dessus, en 1890, une conférence à laquelle Renan, bien que très souffrant, tint à assister et où il lança l'idée d'un monument à François Ier et à Marguerite. Ainsi j'écrivis l'histoire du Collège de France depuis ses origines jusqu'à la fin du premier Empire, et j'entrai ici comme secrétaire... Tout naturellement, je m'occupai de Marguerite de Navarre, l'inspiratrice du collège. Un après-midi de Mi-Carême — ah! je n'oublierai jamais ce jour-là — j'entre à la Bibliothèque nationale, vers deux heures. Je parcours des manuscrits, et, tout à coup, j'en trouve un, tout à fait inconnu, qui contenait 12.000 vers inédits de Marguerite. Et il n'y a pas à dire, ils étaient bien d'elle, les 12.000 vers. Ah! quelle émotion! Je vois tout cela comme si c'était hier, la salle, la table, le manuscrit, et puis moi... 12.000 vers inédits!

Il s'arrêta, frémissant. Chasseur de trésors, il revivait l'inoubliable minute où soudain celui-là était apparu. Tempérament passionné d'ailleurs et sensible que le sien, tempérament d'artiste peut-être

autant que de savant. M. Victor Cousin adorait Mme de Longueville, dont il contait la vie mouvementée, M. Abel Lefranc devait aimer d'amour Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. Ses idées religieuses et ses idées politiques, l'influence exercée sur elle par saint Paul, Platon et Dante, l'existence spirituelle et délicate de la société qu'elle avait formée : nul homme en France sans doute ne connaissait tout cela comme lui, et nul homme surtout ne goûtait autant de bonheur à le savoir, autant d'émotion à l'écrire, autant de joie à l'évoquer. Rabelais même, auquel il s'était si fort intéressé, pour lequel il avait fondé une société d'études, recrutant des adhérents dans les deux continents, et créé une revue, ne suscitait pas en lui la même ardeur. Si colossal qu'il fût, Rabelais n'était qu'un homme.

Cependant, ce savant, violemment épris du XVIe siècle, était l'éditeur des derniers ouvrages inédits d'André Chénier, qui révélèrent sous le poète idyllique et élégiaque un politique si profond, un historien si intuitif, précurseur de Strauss et de Renan. Noyon, Calvin, Marguerite, Rabelais, ces quatre noms repéraient une carrière nettement parcourue, témoignaient d'une pensée précise et volontaire. Mais Chénier... quelle raison expliquait ce saut brusque de deux cents ans?

— Eh bien! fit-il, j'avais toujours songé à aller une fois vers des périodes plus modernes. J'adore ce XVIe siècle, non seulement dans ses livres, mais dans Paris même, dans ce quartier d'Écoles où

j'essaie, aidant mon imagination par de vieux plans, de vieilles gravures, de le retrouver; mais j'aime aussi le siècle où je vis. Je ne crois pas tous ceux qui crient à l'abaissement de notre littérature. Nos conteurs d'aujourd'hui sont tellement les frères de ceux que j'ai si longtemps étudiés!... Maupassant, Arène et les autres, ce sont les mêmes sentiments, c'est la même manière, c'est le même esprit... il n'y a pas de solution de continuité. Et puis, on ne peut pas aimer seulement un siècle de notre histoire; en aimer un, c'est les aimer tous, car on ne peut pas comprendre et goûter l'un sans l'autre... Pour Chénier j'ai toujours eu une particulière inclination. Gaston Paris, souvent, m'avait dit tout l'intérêt qu'il y aurait à publier les derniers papiers inédits de Chénier. En vain M. Becq de Fouquières avait-il demandé à Gabriel de Chénier, le neveu du poète, de déchiffrer les manuscrits qu'il possédait. En vain, quand Gabriel de Chénier publia chez Lemerre l'édition extrêmement enrichie des *Œuvres poétiques*, les critiques le supplièrent-ils de montrer les originaux, afin de résoudre bien des points contestés. A la mort de Gabriel, ils furent déposés à la Bibliothèque nationale, avec défense de les communiquer avant sept ans révolus. Je me présentai au bout de la sixième année : on me pria de repasser douze mois plus tard. Je repassai; on brisa les scellés. Ils emprisonnaient des notes philologiques et littéraires, des notes sur les littératures orientales, la chinoise et la persane notamment; des

fragments sur le christianisme, des projets et plans de poésie.

En face de moi, une bibliothèque pendue au mur supportait, innombrables, de vieux livres aux vieilles reliures, tandis que, plus bas, se pressaient des livres tout récents. Il surprit mon regard, et déjà il s'était levé, atteignait des volumes, me les donnait pieusement :

— Ce sont les discours d'Étienne Dolet, avec un autographe de lui, le seul que l'on connaisse... Et puis, voici l'édition de *la Parfaite Amie*, d'Heroë... Et puis j'ai aussi de curieuses éditions modernes ; une, entre autres, de *la Chèvre d'Or*, avec cette dédicace : *à Aurélien Scholl, écrivain français, Paul Arène*... mais Scholl a oublié de lire le livre ; il n'est même pas coupé.

M. CAMILLE ERLANGER

M. CAMILLE ERLANGER

Il y avait, vers 1873, quelque part dans Paris, un bambin de dix ans qui était fou de musique. Nul de ses ancêtres, pourtant, n'avait cultivé cet art plus qu'il n'est d'usage dans les familles bourgoises, et nul n'y avait même goûté un plaisir particulier. Pour lui, il employait déjà, à cet âge tendre, ses heures de liberté à écrire des compositions dont on devine la fantaisie, et se montrait, avant même d'être bachelier, un auditeur assidu des concerts Pasdeloup. Il jouait enfin si habilement du piano qu'un beau jour une élève de Berlioz, qui l'avait entendu, se présentait d'elle-même à sa mère et lui conseillait de le faire entrer au Conservatoire. L'enfant docile entra au Conservatoire, voulant en sortir virtuose... Comme le hasard change les carrières les plus déterminées? En même temps qu'il suivait la classe de Mathias, professeur de piano, il suivait en simple curieux celle de Durand, professeur d'harmonie; et voilà qu'il se passionna pour ce qu'il

apprenait chez Durand, se désintéressa de ce qu'il apprenait chez Mathias, et qu'au lieu d'être celui qui interprête, il souhaita être celui qui crée. Dès lors, adieu piano, gammes, arpèges, et adieu premières ambitions ! Un désir plus haut était né en son esprit, qu'il tâchait et qu'il réussissait à réaliser, car, élève de Delibes, il le quittait en 1888 avec le grand-prix de Rome, et envoyait, deux ans plus tard, de la villa Médicis, sa première œuvre, *Saint Julien l'Hospitalier*, d'après le conte de Flaubert, qui trouvait à la fois d'ardents admirateurs et d'obstinés détracteurs. Le petit garçon, devenu grand, tenait ses promesses : c'était d'un galant homme...

D'une voix très douce, d'abord un peu gêné par l'appareil pourtant simple d'une visite un peu officielle, puis s'abandonnant davantage et conquis peut-être par le charme du passé qu'il évoque, M. Camille Erlanger, à la veille presque du jour où l'Opéra va représenter *le Fils de l'Étoile*, retraçait ainsi, vite et net, les années écoulées... Aujourd'hui le petit garçon de naguère est de taille moyenne, et avec sa tête ovale dont le crâne se dénude, son menton gras et arrondi qu'effile une barbiche, ses lèvres minces qu'ombrage une moustache, ses yeux caressants, tendres et vifs, et aussi son petit ventre de Parisien sage, tranquille et heureux, il ressemble à M. Capus. Il s'est assis à une grande table, sur le verre de laquelle reposent, au milieu de vieux et terribles pistolets et de calmes statuettes saintes, les épreuves toutes fraîches de la nouvelle partition.

Nul bruit ne monte jusqu'à nous, car cette petite rue, bordée de jardinets, où il habite, encore qu'elle soit à deux pas de la Porte-Maillot trépidante et sonore, est comme ouatée de silence. A travers la grande baie vitrée de la pièce, les glacis tout proches allongent leurs gazons pauvres et secs, d'où s'élancent des arbres noirs et défeuillés.

— Alors, achève M. Erlanger, les mains jointes, le Conservatoire et l'Opéra exécutèrent des fragments de *Saint Julien*... Nul directeur n'a jamais voulu le représenter en entier... et pourtant j'y tiens, à ce *Saint Julien*... Et puis, tout de suite le théâtre m'a attiré irrésistiblement. Le théâtre, c'est l'art musical intégral. La symphonie, les voix, les masses chorales, toute la vie y est exprimée et toute la nature... Au concert, il n'y a que la symphonie.

Quel intérêt offre, pour comprendre le talent de M. Erlanger, l'aveu rapide, brusque, immédiat de ce goût spontané et invincible du théâtre ! Il est musicien, mais il est avant tout un dramaturge, et sans doute, à voir jouer en 1897 *Kermaria* à l'Opéra, et en 1900, à l'Opéra-Comique, *le Juif polonais*, nous avions bien saisi que, si M. Erlanger élit d'instinct les sujets frissonnants où quelque mystère plane et rôde, et poète musical du remords aime ce qui est à la fois invisible et terrifiant, l'horreur déserte des forêts où bruissent des paroles dont nul ne devine les lèvres qui les prononcent, le silence profond tout à coup bouleversé des manoirs d'Armorique, la hantise soudaine et obsédante du cauchemar, c'est

qu'il y trouve avant tout des actions et des effets dramatiques, intenses et puissants. Mais voyez comme il est hasardeux d'attribuer à l'œuvre d'un artiste une pensée unique qui la dirige, tantôt cachée, tantôt manifeste : il a réfléchi quelques instants, il a tripoté sa barbe et, avec un sourire :

— Je ne soupçonnais pas, fait-il, tout ce qu'on a découvert dans mes œuvres, mais enfin j'accepte bien volontiers qu'elles le renferment, et sans doute l'y ai-je mis avec assez d'inconscience. Bach, Beethoven, Weber, voilà mes vrais maîtres. Cependant, l'unité de mon œuvre ne m'apparaît pas très nettement : je cherche, au contraire, toujours à ne jamais me répéter. Voyez combien diffère *Kermaria* de *Saint Julien l'Hospitalier*, ou *le Juif polonais* du *Fils de l'Étoile*. *Saint Julien* est mystique et fantastique; *Kermaria*, pittoresque et idyllique; *le Juif polonais*, dramatique; *le Fils de l'Étoile*, symbolique. *Aphrodite*, que je viens de terminer, n'est que passion violente. Française, par exemple, je crois que mon œuvre est bien française, bien de cette école présente qui compte Leroux, Charpentier, Debussy, d'Indy; française par le souci constant du rythme, la netteté du contour mélodique, la déduction logique des harmonies.

Quant à mon inspiration, j'écoute chanter la nature : de là tout ce qu'il y a de descriptif dans ma musique, et de là aussi le cadre très sonore où je place toujours mes personnages. Et qu'y a-t-il de plus divers que la nature?

Il ne me semble pas que M. Erlanger ait raison. Tout cela constitue justement une unité. Ce sont les formes qu'il varie, mais le fond, si je peux employer ce mauvais mot, demeure le même. *Saint Julien*, *Kermaria*, *le Juif polonais*, ce sont bien, dans des cadres différents, dans des situations différentes, les mêmes aspirations, les mêmes préférences, les mêmes préoccupations, d'un esprit d'artiste très défini. Et quant à son orchestration... Mon Dieu! où allai-je m'engager, et dans quelle galère m'embarquer? Moi, chétif et ignorant, parler d'un pareil sujet, prononcer un pareil mot! Ai-je donc entièrement perdu la connaissance de la valeur des termes et de leur poids? Par bonheur, la Providence m'a sauvé, et c'est M. Erlanger qui m'interromps et continue ce que j'ai si imprudemment commencé.

— Oh! mon orchestration... je n'ai jamais appris à orchestrer. J'entends en moi les sonorités avec une très grande lucidité, et j'écris ce que j'entends. L'orchestration est à la musique ce qu'est la peinture au dessin. La mienne a ceci de spécial d'être une opposition constante de timbres. De même qu'en peinture une couleur s'oppose à une autre, de même...

— Mais vous avez dû être peintre; vous empruntez à la peinture toutes vos comparaisons...

Il incline la tête, dénoue ses doigts :

— Oui, j'adore la peinture, et j'ai même peint quelques aquarelles à Rome. Mais j'ai renoncé à la

palette depuis longtemps, et je me contente de bibeloter chez les marchands d'antiquités et de curiosités. Bibelotier, ah! par exemple, un enragé bibelotier!

Incidente aussi vite close que soudainement amenée! M. Erlanger ne m'emmènera pas avec lui chez les antiquaires, où, insoucieux du premier Empire, il passe des après-midi à chercher du Louis XV, du Louis XVI et de la Renaissance, et nous n'abandonnerons pas la musique pour les trésors que découvre toujours un collectionneur dans les boutiques de bric-à-brac... Ses doigts feuillettent, un peu énervés, la partition du *Fils de l'Étoile*, étalée devant lui, et entr'ouvrent le livret qui tout à côté montre la couverture rouge de ses actes... Il n'est plus aussi calme, aussi pondéré... il s'anime, il se laisse aller à des gestes.

— Tenez! dans *le Fils de l'Étoile*, tous les éléments qui font du théâtre l'art musical intégral ont été employés : les mouvements de foule sont très importants, le ballet prend part sans cesse à l'action, les personnages sont symboliques et humains... J'éprouve pour ce très beau poème de Catulle Mendès la plus vive des admirations.

Il se tait une minute, feuillette encore, puis lit, explique, commente, s'emporte, s'enthousiasme.

— Sous l'empereur Hadrien, un Hébreu, Barkô Ke Ba (ce qui signifie : Fils de l'Étoile) entreprit de pousser à la révolte ses compatriotes, afin de reconquérir la liberté perdue et de rebâtir le

temple de Jérusalem. Soit qu'il eût cédé au pouvoir de la volupté et de la fortune, soit que ses forces l'eussent trahi, il échoua, et le triomphe du général romain Julius Severus amena la ruine complète du temple et la dispersion totale du peuple... Voilà le fait historique sur lequel Mendès a écrit le poème. C'est le poème de la Fatalité, ou, si vous voulez, de l'Inutile Effort... Le fils de l'Étoile, prophète guerrier annoncé depuis longtemps, descend de Sion, pour tenter de réaliser son rêve... Et il le tente... Mais la Fatalité est là, représentée par des Imprécatrices, Macbeths légendaires attachées à sa perte, qui arrêtent tous ses efforts, annihilent toutes ses énergies, empêchent, détruisent tout. — C'est la mort définitive de tout ce qui fut une nation, et le chandelier à sept branches ne subsiste même pas et tombe à l'abîme, dernier vestige d'une race et d'une religion. — Écoutez ces vers, écoutez-les...

Hélas! je les ai écoutés, je les ai aimés, et je ne me les rappelle plus.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

Tout au bout de Passy, loin de la ville turbulente et affairée, au bord d'une rue étroite et provinciale que trouble seulement la corne des tramways, une maison ancienne, en retrait d'une grille, dresse ses murs gris. La concierge est affable et, sans s'irriter, indique les étages où demeurent ses locataires. Derrière les vitres, les pâles et calmes lumières des lampes familiales évoquent des intérieurs paisibles et tièdes. Il n'y a ni ascenseur qui grince, ni électricité qui aveugle, ni statues de bronze campées aux niches des paliers; point de portiers galonnés ni d'escaliers que l'on craint de souiller de la plus minuscule des taches : ceux qui viennent habiter là n'aiment que le repos ou le travail. Il ne faut pas s'étonner que Paul et Victor Margueritte y demeurent.

Par un soir de pluie et de vent, je frappai à leur porte. Elle s'ouvrit tout de suite, et, dans la pièce au plafond élevé, où les rideaux détendus cachaient

les fenêtres, deux hommes se levèrent, abandonnant la table chargée de livres, de brochures et de papiers, à laquelle ils étaient assis. A peine eus-je le temps d'apercevoir, accrochée au lambris, près de la cheminée, une épée nue décorée au-dessous de la garde d'une croix d'honneur, et, non loin d'un portrait de général au visage grave et réfléchi, le portrait hautain de M. de Goncourt... Vêtu de velours marron, le pantalon à la hussarde, les cheveux épais, châtains et rejetés sur le côté, une cravate flottante, les yeux bleus et très doux, pareil assez à un rapin échappé d'un livre de Mürger et à peine assagi, le plus jeune me secouait la main, et l'autre, grand, maigre, long, la barbiche et la moustache semées de fils clairs, un binocle sur le nez, le veston correctement fermé, le cou à l'aise dans un faux-col aux pointes rabattues, se tenait, les dents découvertes par un large sourire, un peu en arrière. Ayant, sans y prendre garde, levé les yeux, je vis, occupant tout un panneau, un immense tableau où je reconnus ceux qui me recevaient... Oui, c'était bien les Margueritte que j'avais devant moi... Mais, terrible ennui, ma mémoire soudain me trahissait, et l'habitude de ne plus dire que les Margueritte, comme on dit les Rosny, accroissait mon trouble : lequel était Paul, et lequel Victor? Sans doute, ce jeune homme ne pouvait être que l'ancien officier de dragons qui, vers 1896, vint joindre son talent à celui de son aîné, et celui-là, à la boutonnière piquée d'une rosette

rouge, n'était assurément que l'auteur de *Ma Grande*, de *l'Essor*, du *Cuirassier Blanc*. Mais n'allais-je pas me tromper, donner à Paul le prénom de Victor, à Victor celui de Paul, tant il est vrai que les collaborations aussi intimes finissent pas confondre étroitement en une seule deux personnalités?

— Mon frère Paul, dit, avec un geste, celui qui m'avait le premier accueilli.

Et il ajouta :

— Vous connaissiez ce vieux scélérat ?

J'étais sauvé : la Providence compatissante volait à mon secours. Alors, rassuré, je m'assis sur un pouf, entre les deux frères. Un feu ardent flambait dans le foyer, les lampes éclairaient doucement la chambre, nul bruit ne montait de la rue; parfois, seulement, on entendait une rafale qui giflait les lanternes vacillantes et battait les cheminées, le vent qui se lamentait et s'emportait. L'heure avait sonné, où chaque jour ils cessent leur travail et, contents de la besogne terminée, du repos bien gagné, prompts à se délasser, aimables et charmants, ils étaient prêts aux confidences. Mais qu'allais-je leur demander? Leur origine ? Qui ne la sait? Elle est illustre, puisque leur père fut le soldat de Laghouat et de Sedan, aussi merveilleux administrateur qu'héroïque sabreur... Leurs débuts dans la littérature? Qui n'a lu les premiers romans de l'aîné, les premiers vers du cadet?

— Voilà la table à laquelle nous travaillons.

Du doigt, Victor Margueritte a montré la table

qui, au fond de la pièce, s'étend entre deux fenêtres A chaque bout, un fauteuil, devant des feuilles couvertes d'une écriture menue. Je me suis levé, je regarde, je questionne, j'écoute.

— Oui, c'est là que nous travaillons, reprend-il, mon frère ici, moi là. Il n'y a pas, je crois bien, de collaboration plus profonde... Nous écrivons ensemble toutes les pages, toutes les phrases... Vous voyez cela, n'est-ce pas? il est là, moi là, j'écris, il écrit, nous cherchons le mot, le verbe, l'épithète; nous choisissons, nous décidons... et la phrase est écrite.

Les mains dans les poches, un peu penché, Paul Margueritte se taisait et, excité par les explications qu'il donnait, le geste vif, la parole prompte, le cadet reprenait :

— Nous avons collaboré aussi d'une autre manière... Par exemple, dans *le Désastre*, dans *les Braves Gens*, certaines parties sont entièrement de mon frère, d'autres entièrement de moi ; il y en a même, dans *les Braves Gens*, qui sont de nous deux. Mais *la Commune*, comme *les Tronçons du glaive*, a été écrite du commencement à la fin dans l'union la plus parfaite qui puisse exister, union de pensée, union d'écriture... et c'est en vérité cette méthode que nous préférons.

Puis, riant, il ajouta, amusé par une expression militaire qui revenait sur ses lèvres :

— Pour les articles de journal, nous sommes de semaine, chacun à notre tour.

Il se jeta dans un fauteuil, les jambes ramenées sous lui, la cravate un peu dénouée. L'aîné, plus grave, allongé dans une bergère, le regardait avec un sourire heureux. Devant moi, sur de larges feuillets, de longues lignes noires serraient leurs petites lettres fines et pressées.

— Les dernières pages de *la Commune ?* demandai-je.

— Oui, répondit Paul Margueritte, et défiant toute accusation de loquacité, il se tut, les bras relevés et les doigts joints sur les lèvres.

— Mon Dieu, reprit Victor, c'est un livre qui nous aura donné beaucoup de peine, parce que l'époque qu'il raconte a été passionnée, et que dans toute époque passionnée on ment... Entendez-moi bien : on ment de la meilleure foi du monde. Aussi nous sommes-nous asservis aux documents, en les contrôlant, en les comparant, mémoires, souvenirs, études, témoignages vivants et papiers inédits, et tout ce travail nous a persuadés que la Commune, au début, avait été un acte de patriotisme, un soulèvement du peuple contre l'Assemblée monarchique. Voilà le point de départ. Les grands responsables ce sont Trochu, le plus avocat de tous ces avocats; Favre, Thiers surtout, ce vieil homme ambitieux et autoritaire, qui ne songea qu'à saigner l'émeute et à tuer, comme il le disait, le peuple pour trente ans.

— Oui, interrompit cette fois Paul Margueritte, de sa voix moins ardente, plus rude et plus doc-

trinaire, c'est lui qui a provoqué la Commune par le coup d'État du 18 mars. Ah non! nous n'aimons pas Thiers! Gambetta avait raison : il fallait continuer à se battre, les Prussiens étaient exténués, il nous restait Faidherbe et Chanzy, nous aurions eu un autre traité de paix. Thiers, le « libérateur du territoire » ! Il n'a été que le liquidateur de la faillite. Nous ne sommes pas avec les Communards, mais nous ne sommes pas avec les Versaillais : nous tâchons de voir les hommes et les événements, avec netteté et avec justice. Nous n'adorons pas les hommes de la Commune, mais quand Paris revendiquait le droit d'avoir un gouvernement à soi, c'était une revendication légitime. Et puis, ce qui rend l'insurrection plus sympathique, c'est la répression. Songez : sur 42.000 prisonniers, il y a eu 12.000 libérés ; calculez le nombre des fusillés, des disparus... Par exemple, Galiffet, nous en sommes convaincus, n'a pas été du tout le massacreur terrible pour lequel les Communards grassement retraités d'aujourd'hui n'ont pas assez d'invectives... Si vous saviez la force de l'erreur... Un mémorialiste raconte qu'il voit arriver un vieux général, gros, poussah, ventripotent, qui donne les ordres les plus sanglants... Devinez-vous comme il l'appelle? Galliffet... Alors si Galliffet a tout endossé... vous comprenez la légende.

Un silence suivit ces paroles. Mon regard allait de l'épée mate au portrait du général, pour remonter au portrait de M. de Goncourt. Cette épée, ces

portraits, n'était-ce pas toute la vie des fils de celui qu'une balle, au soir tragique de Sedan, jeta, sur la crête du *Terme*, à bas de son cheval bai, et qui, mourant, répondait à l'Empereer : « Sire, moi, ce n'est rien. Mais que va devenir la France ? » La littérature les avait pris, mais ils n'avaient pas menti au sang vaillant qui coulait dans leurs veines, et, ne pouvant plus combattre, ils avaient voulu au moins construire pour les générations futures l'histoire terrible dont leur père avait été l'un des héros.

M. ABEL HERMANT

M. ABEL HERMANT

— Tout m'intéressse, sauf la littérature.

Très doucement, d'une petite voix mince et lente, assis, les jambes croisées, près de la cheminée, un sourire flottant sous la moustache qui se retrousse sur les lèvres à peine ouvertes, M. Abel Hermant, sans se hâter, sans chercher d'effet, sincère et correct, a prononcé cette courte phrase. Si habitué que je sois à des révélations inattendues, celle-ci m'a surpris vivement. S'il est fréquent qu'un fonctionnaire n'aime guère la profession qu'il se trouve exercer, il n'arrive jamais qu'on entende un littérateur se laisser aller à une semblable confidence, et M. Abel Hermant, dont la carrière est brillante et considérable, semble avoir, moins que tout autre, le droit d'exprimer un sentiment si imprévu. Tout, d'ailleurs, ne témoigne-t-il pas, dans cette pièce, qu'un homme de lettres l'habite, ces hautes bibliothèques dans le style de l'Empire, ces revues et ces livres rangés sur la table ronde, cette

photographie de Renan, cette lumière tamisée et paisible, propice aux longs travaux? Hier, il publiait *la Confession d'un homme d'aujourd'hui*, et demain le Vaudeville donne la représentation de sa nouvelle pièce, *l'Esbroufe*, et il dit que tout l'intéresse, sauf la littérature. Y aurait-il dans son existence des preuves cachées de ce qu'il avance avec une conviction énergique et froide? Mais non; le voici qui la raconte lui-même, et elle est tout entière consacrée à la littérature.

— Je suis entré à l'École Normale en 1880, en sortant du lycée Condorcet, qui s'appelait alors lycée Fontanes après s'être appelé lycée Bonaparte, et j'eus là, comme camarades Jaurès, Dejean, Moreau-Nélaton, Henri Bernès, Pierre Gauthier, Bergson. Je n'avais nullement l'intention d'être professeur et, tout au contraire, je ne voulais qu'écrire. Très vite, il me parut qu'il n'était pas très honnête de demeurer dans cette École, puisque je ne songeais pas à réaliser ce qu'elle devait espérer de moi, et je démissionnai au bout d'un an. Je restai alors quelque temps à Paris, puis je voyageai — oh! en touriste, simplement, car je n'ai jamais été, comme on l'a cru, précepteur dans quelque cour d'Allemagne — en 1882, je publie un volume de vers; puis, avant d'aller au régiment, *M. Rabosson ou l'Éducation universitaire;* pendant mon service, *la Mission de Cruchod*, et, en quittant le régiment, *le Cavalier Miserey*.

Le Cavalier Miserey! On se rappelle le beau ta-

page que détermina ce livre, et le fameux ordre du jour que le colonel des chasseurs de Rouen fit lire aux escadrons assemblés : Tout exemplaire du *Cavalier Miserey* saisi au quartier sera brûlé sur le fumier, et tout militaire qui en serait trouvé possesseur sera puni de prison. M. Anatole France écrivit alors qu'il serait plus content d'avoir fait cette phrase, que les quatre cents pages du volume, sûr qu'elle valait infiniment mieux pour son pays. Du coup, *le Cavalier Miserey* fut considéré comme antimilitariste et révolutionnaire. Étrange jugement. Le premier, M. Abel Hermant avait essayé d'appliquer une vision artiste et les procédés du roman d'analyse à l'étude sur nature du soldat et de peindre le drame très simple et très âpre qui se joue entre l'homme et le régiment. Jamais, sans doute, on n'avait exprimé avec plus d'émotion et de vérité l'âme même du soldat, faite d'abnégation, de confiance et de solidarité, et l'irrésistible attrait qu'exerce sur des hommes, réunis par les mêmes devoirs d'obéissance et de dévouement, le régiment, « vivant et glorieux dans l'apothéose de ses cuivreries et de ses fanfares triomphales ». Au surplus, il partageait le même sentiment que moi, étonné qu'on eût si fort méconnu son œuvre. Il sourit, se leva, prit sur un rayon un gros livre relié en rouge : c'était le manuscrit du *Cavalier Miserey*, et deux lettres admiratives étaient collées au faux titre, signées de noms célèbres, ceux de François Coppée et de Maurice Barrès. Il remit le

livre à sa place et se rassit, tranquille et ironique.

— Je publiai encore cinq ou six romans, continue-t-il. Je devais en donner un à la maison Goupil sur la campagne d'Égypte. Je possédais là-dessus des Mémoires inédits d'un grand-oncle, et je m'entendis avec Frédéric Masson. Le roman ne se fit pas, ou du moins ce fut la campagne d'Italie qui en devint le sujet. J'avais lu, pour l'écrire, d'innombrables ouvrages sur le Directoire, et ces lectures me servirent à composer *les Confidences d'une aïeule*. Ce fut mon entrée à *la Vie Parisienne*. Là, je publiai un roman dialogué, *la Carrière*. Du roman dialogué au théâtre, il n'y a qu'un pas ; je tirai une pièce de *la Carrière*, mais comme elle ne me satisfaisait pas, je l'enfouis dans un tiroir, et j'en écrvis un autre, *la Meute*.

De tous les écrivains contemporains, M. Abel Hermant est peut-être celui dont les ouvrages ont suscité le plus de polémiques ou tout au moins celui dans les ouvrages duquel on a cherché le plus de « clefs ». Il aime la vie, il la regarde, et, parce qu'il est avant tout épris de réalité, il ne se détache pas d'elle, quand il écrit. La curée, par une meute de parasites, d'une de ces fortunes à l'origine desquelles il y a toujours des choses à faire frémir, fortune tombée sur les faibles épaules d'un héritier sans défense, né repu et las, en sorte que le fils de l'homme de proie devient proie à son tour : tel est le sujet de *la Meute*. A la première, les spectateurs préten-

dirent reconnaître personnages et situations. Il rebaptisaient les héros, Rennequin, Lampessade, Catherine de Meyrieux; authentiquaient des mots, retrouvaient des anecdotes. M. Abel Hermant se défendit du reproche qu'on lui adressait. Cependant, le prince de Sagan, à qui on voudrait plus d'intelligence, s'obstina à se juger dépeint dans le rôle du marquis de Bonnancourt. Un duel eut lieu. Je n'ai pu m'empêcher de rappeler à l'auteur de *la Meute* ces souvenirs qui remontent à peu près à dix années. D'un geste bref, il les a écartés, et, calme toujours, d'un ton détaché :

— Oh ! ne parlons pas de cette histoire, voulez-vous? C'était stupide.

— Mais savez-vous, ai-je répondu, qu'on croit aussi de *l'Esbroufe* qu'elle est une pièce à clefs, et j'ai rencontré hier soir, chez des amis, une personne dont je vous tairai le nom, qui s'inquiétait fort de savoir quelle histoire vraie en était le sujet et quel homme, vivant ou mort, l'original de votre héros. On citait un nom qui fut célèbre sur le boulevard, une aventure éclatante et tragique comme il en faut une à Paris tous les dix ans.

Le même sourire fin et pincé revint sur ses lèvres, puis il se risqua à un petit rire amusé.

— Pas plus que *la Meute*, ou *la Carrière*, ou *le Faubourg*, *l'Esbroufe* n'est une pièce à clefs. Le personnage principal, que Tarride joue d'une admirable façon, est tout à la fois journaliste et homme d'affaires : c'est un esbroufeur et aussi un voleur

à l'esbroufe, tapeur, bluffeur, menteur, chanteur. Il n'est le portrait de personne.

Combien était loin la première phrase par laquelle m'avait accueilli M. Abel Hermant! Tout l'intéressait, disait-il, sauf la littérature, et pourtant de quoi avions-nous parlé toute une heure, si ce n'est justement de littérature? Avait-il simplement voulu s'accorder la joie intime d'un joli paradoxe, et retournait-il maintenant à une opinion plus banale?... Comme je me trompais à imaginer que M. Abel Hermant eût pu une minute ne pas être sérieux! Cette affirmation, qui m'avait tant étonné et qui m'apparaissait surtout comme un jeu de son esprit, il n'éprouvait nulle envie de l'abandonner.

— J'ai en horreur, reprenait-il, la superstition de la littérature, et j'ai en horreur l'étroitesse de l'esprit uniquement littéraire. Ce qui est intéressant, c'est de vivre, d'apprendre et de comprendre... La littérature n'est qu'un moyen d'expression... L'intelligence seule, dans toutes ses manifestations, me passionne.

M. G. LENOTRE

M. G. LENOTRE

— Moi, j'adore les cachots, les oubliettes, les portes dérobées...

N'imaginez pas, pour celui qui avoue des goûts si terribles, une figure inquiète, triste et sombre, et n'imaginez pas non plus que, locataire d'un vieil hôtel des siècles passés, à trucs et à surprises, il se drape et se cache, coiffé d'un grand feutre, dans une cape romantique couleur de muraille. M. G. Lenôtre, le pittoresque historien de la France révolutionnaire et l'un des auteurs de *Varennes*, habite dans un quartier provincial une rue provinciale, la rue Vaneau, et son visage est rond, jovial, sanguin, avec des lèvres friandes sous la moustache noire qui frise, et un nez charnu, frémissant. Sur le crâne les cheveux bouclent, un peu indisciplinés; les mains sont grasses et fortes, le menton malin, le corps robuste, haut, large, un peu bedonnant. Cependant son petit cabinet de travail se tapisse de livres et de dossiers, d'estampes et de gra-

vures, et un clou soutient la clef qui fermait à Sainte-Pélagie la cellule de Mme Rolland... Sur la cheminée, parmi les photographies du prince Louis Bonaparte, de Henri Lavedan, du grand-duc Vladimir, celle de M. Sardou fixe le regard tout de suite, du Sardou de *Thermidor* et de *Mme Sans-Gêne*. Une cigarette brûle à ses doigts; il est un peu renversé dans son fauteuil, et, avec le sourire voluptueux d'un gourmet, il répète :

— Moi, j'adore les cachots, les soldats qu'on entend venir et frapper, les fuyards qui tremblent, les berlines qu'on arrête... Mes parents habitaient aux environs de Metz un vieux château plein de terribles souvenirs. A la fin du XVIIIe siècle, il était la propriété de M. de Vignoles. La Révolution éclata, le château fut envahi; M. de Vignoles prit la fuite, mais comme il essayait de franchir une grille il s'enfonça la main dans le fer de l'un des fuseaux, ne put la dégager, et fut rejoint et saisi. Afin de le sauver, sa fille consentit à épouser un homme du pays qui promettait d'obtenir sa grâce. Cependant, M. de Vignoles fut guillotiné, et, après de longues démarches, sa fille parvint à divorcer. C'est dans cette demeure que se sont écoulées jusqu'à la guerre mes premières années, et cette histoire est la première qui me fut contée. Tout enfant, j'ai contemplé la grille et le fer tordu où resta accroché M. de Vignoles; tout enfant, j'ai entendu parler de Mlle de Vignoles toujours à cheval et toujours habillée en homme; tout enfant, j'ai écouté les

récits de mes grandes-tantes qui me répétaient ce qu'on leur avait transmis de la grande tourmente et ce qu'elles avaient vu elles-mêmes des autres révolutions, et je ne trouvais jamais qu'il y eût assez de choses effroyables.

Peut-être croyez-vous qu'épris si tôt de l'époque passionnante de la Révolution, M. Lenôtre, dès sa majorité, s'empressa de l'étudier et de fouiller tout ce qui nous vient d'elle? Non; il entra simplement au ministère des finances, où son père était directeur du personnel, et ses moindres vacances il les employa avec un ami à parcourir l'Europe, à pied et sac au dos, poussant ainsi jusqu'en Moravie, en Danemark, en Suède. Tout de même, avant d'aller si loin, il alla tout de suite à Versailles. Est-ce parce qu'il descend de Lenôtre par la grand'mère de son père, qui fut la dernière petite-fille du célèbre jardinier, et dont il a repris le nom pour écrire? — car lui s'appelle en vérité Gosselin — il avait toujours eu une passion pour Versailles. Il prit donc un matin le chemin de fer; mais comme il jugeait malséant d'arriver par un moyen si moderne dans la ville du Roi-Soleil, il le lâcha à Viroflay. Son cœur battait, comme s'il courait à un rendez-vous d'amour, et quand il vit devant lui l'émouvante et noble perspective des parcs silencieux, il comprit et sentit que parfois les rêves les plus beaux n'atteignent pas la splendeur unique de la réalité. Cependant, au cours de ses voyages, il découvrait des sujets d'articles : à Bouillon, il couchait dans

le lit où Napoléon III avait passé sa première nuit de captivité, et la patronne de l'auberge évoquait pour lui tous ses souvenirs ; à Strasbourg, il assistait à l'entrée du vieux Guillaume ; à Elseneur, il rencontrait dans les bois de Fredensborg le roi Christian qui l'abordait, causait avec lui, et l'invitait pour le soir au château où il recevait sa famille, le tsar, la tsarine, l'empereur d'Allemagne... Et *le Figaro* lui ouvrait sa porte. Mais il y avait, au profond du cœur de M. Lenôtre, un désir ardent qu'il n'avait pas encore réalisé, et qui, si la Providence l'avait exaucé, lui aurait apporté un infini bonheur. Écoutez-le : il a jeté sa cigarette, il en a allumé une autre. Nul bruit : comme ses dernières répétitions occupent tout son temps, je suis arrivé chez lui à cette heure matinale et calme où s'ouvrent les volets des boutiques et où les ménagères balaient, diligentes, le seuil de leurs magasins. Un soleil clair et gai joue sur les meubles et les livres. Il a quitté le théâtre à deux heures de la nuit, il en est huit maintenant; nulle fatigue n'alourdit sa voix ni ses gestes : il est simple, familier, amusé, et il respire la joie de vivre, une joie légère, aimable et tendre.

— J'avais une autre passion que Versailles : Sardou. Depuis mon enfance, c'était un dieu pour moi. Enfin, un jour, comme je donnais, à votre manière, des articles au *Monde Illustré*, sur les contemporains, je vais chez lui. Vous dire mon émotion ! Lui ! j'allais le voir ! j'allai lui parler ! Déjà j'avais été à

Marly; je voulais au moins voir sa maison et, peut-être, l'apercevoir, lui, du chemin. Mais il était parti et j'avais une figure si désolée que le concierge me dit : « Entrez! j'ouvrirai les fenêtres pour aérer, vous regarderez du dehors. » J'arrive rue du Général-Foy; c'était à la veille de *Cléopâtre*. Oh! je n'avais besoin de rien lui demander sur sa vie, ses œuvres, je savais tout. Je lui demande seulement, pour moi, des détails sur Marat. Ma curiosité l'intéresse, et le voilà qui mime la mort de Marat, se plonge dans son fauteuil comme dans une baignoire, donne le coup de poignard, secoue la main ensanglantée. Je pars, ravi, enchanté, enthousiasmé, emportant avec moi le porte-plume dont Sardou se servait et que je conserve là pendu au mur. Quelques semaines plus tard, je lui envoie un article sur *Varennes*, qu'Henri Lavedan m'avait reçu à *la Revue Illustrée*. Il me répond une lettre charmante, je cours le remercier. Et c'est à lui que je dois ce que je suis. « Voyez donc ceci, me disait-il, au cours des promenades que nous faisions ensemble dans Paris, voyez donc cela. »

Et, excité par ces perpétuels coups de fouet, je partais en chasse, je cherchais, et je trouvais. De là est sorti mon premier livre d'histoire : *Paris révolutionnaire*. Ce furent ensuite les dossiers de bourreaux que je découvris aux Archives, et avec les quels j'écrivis *la Guillotine* et les livres sur les trois chevaliers de Marie-Antoinette : M. de Rougeville, M. de Batz, M. de la Rouërie. Et pour

Tournebut, je ne l'aurais jamais composé, sans Sardou.

Ainsi, il n'y a pas longtemps que M. Lenôtre est uniquement historien; cela remonte à douze ou treize ans, et il a mis une assez durable paresse à justifier les pronostics qu'un bon magicien eût tirés des goûts de son enfance. C'est qu'il y a chez lui, je crois bien, une certaine nonchalance d'artiste qu'il ne combat et ne vainc qu'à force de raison. Aujourd'hui, l'habitude du travail est prise; il s'y livre avec plaisir, avec bonheur, toujours en route pour conquérir de nouveaux documents, entretenant une innombrable correspondance avec des amis inconnus qui s'intéressent à ses recherches, irritant les notaires par ses demandes de papiers de famille, mais les persuadant tout de même.

— Tenez! un jour, après avoir écrit un article sur Raffet, je reçois une caisse de madeleines de Commercy. C'était un notaire honoraire de Commercy, M. Basoche, qui me l'envoyait. Depuis, nous n'avons pas cessé de nous écrire, et de quel secours il m'a été! Pour *Varennes*, surtout; c'est par lui que j'ai eu tous les actes civils de ce Deté qui reconnut le roi, et s'écria à sa vue dans la boutique de l'épicier Sauce : « Sire! » A Rennes, c'est un autre ami qui connaît toutes les généalogies des familles bretonnes. Alors je forme des dossiers. Ah! j'en ai des dossiers!

Il se penche, plonge la main sous la table, en retire un gros carton, l'ouvre, l'étale, bourré de

notes manuscrites, d'actes notariés, de lettres :

— Le dossier de Savalette, dit-il.

Et comme ma mémoire me trompe et que je le regarde étonné :

— Vous ne connaissez pas cette histoire? interroge-t-il.

Dieu me garde de mentir. Et d'ailleurs, même si je la connaissais, je ne le dirais pas. J'aime bien mieux que M. Lenôtre me la raconte, et le voilà, en effet, qui commence :

— En 1858 vivait à Versailles une vieille femme, très âgée, bonne royaliste, pensionnaire de l'ancienne liste civile. Elle passait pour une femme d'une solide vertu et d'une grande intelligence, atteinte seulement d'une sorte de manie ambulatoire qui la poussait à déménager sans cesse. Elle s'appelait Mlle Jenny Savalette de Langes. Le matin du 6 mai, en entrant chez elle, des voisines charitables, qui lui donnaient des soins, la trouvèrent inanimée au pied de son lit. Le médecin des morts fut appelé, constata le décès, donna le permis d'inhumer. Mais, tout d'un coup, la dame Dompmartin et la demoiselle Body, qui procédaient aux préparatifs de l'ensevelissement, jetèrent un cri : la défunte était un homme. Il fut impossible de découvrir son identité. Un jour, il y a quatre ou cinq ans, j'en parlai à Sardou. « Il n'y a rien à faire », me dit-il. Cependant, le lendemain, j'étais à Versailles; à la mairie, je prends l'acte de décès; à la justice de paix, je trouve, parmi les archives

qui n'étaient pas classées, l'acte d'apposition des scellés au domicile ; on ne me le laisse pas copier, mais j'en apprends par cœur les principaux détails ; à la chambre des notaires, on me flanque dehors ; à l'enregistrement, on me répond que les papiers n'existent plus. Ainsi j'allais de porte en porte, le cœur battant, timide, répétant à chaque accueil : « C'est au sujet d'une femme... qui était un homme. » Enfin, le président du tribunal me dit qu'un avocat de Versailles possédait tous les papiers de Savalette, ses comptes, ses bordereaux d'achats de rente, ses lettres, ses brouillons, les billets doux de ses amoureux, ses titres de pension... Le lendemain, je les déposai sur le bureau de Sardou !... J'écris un premier article : *l'Inconnu*... Mais pourquoi avait-il choisi ce nom, et pas un autre, et pourquoi avoir voulu être femme?... Songez donc qu'il fut la fiancée d'un officier, que les bans furent publiés, et que l'officier se tua de désespoir, après seize années de fiançailles, de ruptures, de raccommodements ! Quelque temps après mon premier article, je reçois une lettre dont un chandelier éteint remplaçait la signature, puis une autre, de la même écriture, mais avec le nom, cette fois, et l'adresse. Je cours à l'adresse ; je frappe à une maison mystérieuse dont on me barre la porte. Impossible d'entrer ; je télégraphie, demandant un rendez-vous. On m'en fixe un dans un café. J'y vais... mais ici l'anecdote chevauche sur la frontière qui sépare l'histoire de l'in-

discrétion, je n'ai pu écrire toute cette extraordinaire aventure qu'en indiquant par des initiales la plupart des noms qui m'ont été livrés, et, si vous êtes curieux, vous aurez le mot de l'énigme dans *Vieilles Maisons, Vieux Papiers.*

Je ne suis pas resté une minute de plus dans le fauteuil où j'écoutais avec tant de curiosité charmée; je me suis levé et je suis parti. Mais M. Lenôtre ne m'en a pas voulu; car c'était lui encore que j'allais retrouver dans son livre.

M. RENÉ BAZIN

M. RENÉ BAZIN

En 1886, M. Victor Retaux, libraire, rue Bonaparte, reçut, aux approches de Noël, le billet suivant :

Journal des Débats

17, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois

« Monsieur,

« J'ai lu avec intérêt le roman qui a pour titre : *Ma Tante Giron*, et que vous avez édité. Si vous aviez, en manuscrit, un autre roman du même auteur, et qu'il convînt à celui-ci de le publier dans *les Débats*, je crois que nous pourrions nous entendre.

Veuillez recevoir...

« Georges Patinot. »

Huit jours plus tard, l'auteur de *Ma Tante Giron*, ému et inquiet, montait l'escalier sombre des

Débats, et M. Patinot lui apprenait qu'il lui avait été recommandé par M. Ludovic Halévy. Aussitôt il courait rue de Douai, chez l'auteur de *l'Abbé Constantin*, qu'il n'avait jamais vu, et M. Ludovic Halévy lui racontait à peu près ceci, en petites phrases tranquilles et fluides : « J'ai lu, sans vous connaître, votre livre, et, bien que tout nouveau à l'Académie, j'ai essayé d'obtenir pour lui un prix. Je n'y ai pas réussi, je me suis senti responsable de cet échec et, pour le réparer, je me suis rendu aux *Débats*, votre volume à la main, et j'ai dit à Patinot : « Vous me demandez toujours des romanciers. Tenez, lisez ce roman ». « Et il vous a lu. Et il vous a écrit. Et je n'ai plus de remords. » Ravi, le jeune écrivain, tout stupéfait de son bonheur, apporta quelques mois après, aux *Débats*, *Une tache d'encre*, puis des croquis italiens : *A l'Aventure* et *Sicile*. Il ne devait plus quitter l'hospitalière et vieille maison ; elle se dresse à quelques pas de l'Académie ; il n'y avait, pour arriver au quai Conti, que le pont des Arts à passer ; il le passa tout naturellement, et c'est aujourd'hui qu'il sera reçu sous la coupole. J'ai nommé M. René Bazin.

De la carrière littéraire de M. René Bazin, c'est tout ce que je savais. L'auteur des *Oberlé* n'a écrit sur lui-même — au contraire de tant d'autres — que trois ou quatre pages qui renferment ce détail ; une précieuse pudeur l'a toujours empêché de confesser sa vie au public.

Désireux cependant de combler mon ignorance j'allai le trouver, rue Boissière, dans un appartement meublé que, provincial opiniâtre, il a loué pour le séjour que nécessite sa réception. A peine l'attendis-je quelques minutes dans un salon éclairé par une large baie vitrée ; la porte s'ouvrit, et il entra, petit, mince, correct, la figure étroite et serrée, avec un nez fin et pointu, une moustache effilée, des yeux très doux, les coudes au corps. Je crois bien que ma visite, dont pourtant M. Albert Vandal l'avait aimablement prévenu, le gêna tout d'abord un peu, à moins qu'il ne feignît... En tout cas, la conversation s'égara sur des sujets complètement différents de celui qui expliquait ma curiosité, et, avec une volonté manifeste, il la conduisit très loin de sa personne.

— Mais, lui dis-je, c'est pour parler de vous, et de vous seul, et de vous tout le temps, que je suis venu.

Alors, docile, jugeant inutile toute fuite, il s'assit dans un fauteuil, et, avec méthode, il remonta les années écoulées :

— Je suis né en 1853, à Angers ; par mon père, je suis Vendéen — mon arrière-grand-père paternel était un officier de Stofflet — et par ma mère, Parisien — mon arrière-grand-père maternel, François Chéron, fut, en qualité de commissaire royal près le Théâtre-Français, l'un des prédécesseurs de M. Claretie. Je fis toutes mes études — si j'en excepte les petites classes que je suivis au

lycée — au petit séminaire de Montgazon, puis je pris à Paris mes diplômes de droit. Marié très jeune, je revins en province. C'était l'époque où l'on fondait les Universités libres et j'entrai à celle d'Angers comme professeur suppléant de droit. Ne riez pas : je commençai par enseigner la procédure civile, puis je continuai par le droit criminel, que je ne devais jamais abandonner, et pourtant il n'y a pas dans mes livres un seul mot qui rappelle mes occupations professionnelles. Voyez-vous, ce qui a déterminé toute ma vie de littérateur, c'est mon enfance. J'ai eu une enfance très délicate, tous les médecins prédisaient ma mort prochaine. Alors, pour ne pas me fatiguer, on me faisait séjourner de longs mois à la campagne (ici il me montra la photographie d'une maison des champs en style du dix-huitième). Ainsi, j'ai connu la campagne tout enfant, à l'âge où les petits qui seront toucheurs de bœufs commencent à prendre l'aiguillon, portent la soupe aux hommes qui fauchent et reviennent si fiers, le soir, à califourchon sur la vieille jument blanche, qui a l'air de les bercer. Et je crois que ceux qui ne l'ont pas vue avec leurs yeux de dix ou douze ans ne l'aimeront jamais de cet amour-là. J'ai été lâché, en casquette et en blouse d'écolier, à travers les prés ; j'ai déniché des nids, dormi dans le foin nouveau, passé des heures à plat ventre sous le soleil, et longé, le soir, enchanté et saisi de peur, le bord des étangs d'où se lèvent des formes vagues. Au lieu d'avoir pour horizon les murs d'une classe

ou d'une cour, j'avais les bois, les prés, le ciel qui change avec les heures, et l'eau d'une rivière qui changeait avec lui, et j'avais pour amis les gens de la terre, qui sont des silencieux pleins de secrets. Je faisais ma moisson sans le savoir, et, sans le savoir, dans ce commerce continu et familier, je m'approvisionnais de souvenirs et d'images, et je gagnais le sentiment de la nature. Alors, très jeune, j'ai écrit, des vers d'abord, de petits vers de huit syllabes, et sans nulle envie de les publier, puis des contes. Un beau jour, le désir m'a pris de regarder imprimé ce que j'avais tracé avec une plume. J'ai commencé, j'ai continué, et loin de rencontrer parmi mes collègues ou mes chefs, à la Faculté catholique, le moindre obstacle ou la moindre jalousie, je n'ai trouvé que la plus délicieuse des libertés, l'appui le plus sûr, le concours le plus dévoué. Tenez ! en ce moment, j'ai un suppléant qui fait mon cours.

Plaisir raffiné que de voir se livrer peu à peu, après un essai de timidité, un homme qui semble détester à l'ordinaire le facile étalage de sa personnalité. Bien mieux qu'une longue étude écrite par un critique, ces quelques confidences, spontanées et attendries, exposent et expliquent tout son talent. La nature anime et vivifie toute son œuvre, et non pas seulement la nature de la province natale, mais la nature où qu'elle soit et quelle qu'elle soit, partout il l'aime et la comprend. Quand il voulut écrire les *Oberlé*, il s'en alla, pour la pre-

mière fois, en Alsace, et la façon dont à son retour, il décrivit et peignit la plaine, la montagne et le ciel annexés fut si saisissante et si vraie, que les Alsaciens n'en revinrent pas de trouver chez un étranger un tel don de sentiment et d'expression pour un pays qui n'était pas le sien. Les *Oberlé !* je jurerais que M. René Bazin a pour ce livre une particulière affection ; on le devine à l'émotion de sa voix.

— Ah ! fait-il, toujours immobile sur son fauteuil, les jambes croisées, avec de petits gestes secs, quand j'arrivai en Alsace, les premiers habitants que je vis, croyant que je voulais écrire des récits de voyages, demeuraient défiants et muets ; mais, quand ils furent sûrs que c'était à un roman que je songeais, ils m'aidèrent tous de tout leur pouvoir et, dès lors, je ne passai plus une heure dans un hôtel ou une auberge : chaque maison alsacienne m'était une maison amie, celle du bourgeois comme celle de l'artisan. Quand le roman fut à peu près fini, je le lus à quelques amis de Strasbourg : je tenais avant tout à leur jugement ; ils me le donnèrent sans flatterie, et toutes leurs critiques tendirent à diminuer l'intensité des sentiments. Je tombai d'accord avec eux qu'il fallait changer le point de la frontière où devait finir le récit. Nous en cherchions un autre, quand une jeune fille vint faire visite à la maîtresse de maison. On lui expliqua le problème à résoudre : « J'ai la solution, répondit-elle. Prenons le train dans un quart d'heure. Je vous conduirai, je vous montrerai la pente que Jean Oberlé

descendra en courant, l'endroit où il tombera, et, tout près, une maison abandonnée où veilleront des douaniers. » Quelques heures plus tard, nous étions dans la forêt, suivant cette jeune fille, toute rose de froid, et qui se retournait de temps en temps, et qui disait : « Ne me remerciez pas, Monsieur ; c'est pour l'Alsace. » Quelle puissance de charme possède la France, pour qu'après tant d'années et tant d'oubli l'Alsace lui reste si profondément fidèle ! Il n'y a pas à dire le contraire, j'ai rapporté de mon long séjour là-bas la conviction et les preuves d'un indestructible attachement.

Silencieux un moment, il murmura, sans que je pusse comprendre ce brusque saut d'idées :

— Vous voyez, je n'ai eu qu'à travailler ; j'ai toujours eu de bonnes fortunes inespérées, des patronages désintéressés, et je n'ai jamais connu les jalousies des confrères, les inimitiés, les rivalités...

— Ah l'interrompis-je, ne vous a-t-on pas quelquefois jeté, comme une grave critique, le vers fameux :

La mère en permettra la lecture à sa fille ?

et ne vous a-t-on pas reproché d'être chaste, étant catholique ?

— Catholique, fit-il en souriant, je le suis et je l'ai toujours été, mais je n'ai jamais eu l'intention d'écrire pour les jeunes filles ; j'ai écrit comme je croyais qu'il fallait écrire. Il est possible de dire

toute chose, de telle façon que le lecteur sente, avant même la conclusion du livre, quelles sont les parties où l'auteur est comme associé à son héros et celles où il s'éloigne de lui pour le laisser tout seul.

Il hocha la tête, eut un petit geste indulgent :

— Et puis, il y en a tant qui vivent du naturalisme brutal, que l'exploiter soi-même, ce serait leur enlever le pain de la bouche.

M. MASSENET

M. MASSENET

M. Massenet habite rue de Vaugirard, en face du Luxembourg, une de ces vieilles maisons dont le quartier abonde, et qui gardent l'empreinte profonde du passé. Ah ! combien diffère de nos modernes salons ce salon paisible et tiède, où je suis depuis quelques minutes !... Ici, sans nul doute, chaque meuble a son histoire... Par qui furent brodées les étoffes éteintes et charmantes qui couvrent les sièges, et quels doigts fuselés écrivirent sur ces tables étroites, aux pieds délicats et souples?... Mais la porte s'est ouverte, et, coiffé d'une calotte de soie, d'où s'échappent les cheveux gris, vêtu de noir, de taille moyenne, M. Massenet entre, les mains tendues vers moi. C'en est fait ; en une seconde il m'a séduit, gagné, conquis. Détestable portraitiste, s'il est vrai qu'il faut toujours employer quelque ironie à peindre ses contemporains, j'en serai cette fois incapable.

— Est-ce beau, ça, est-ce beau ! s'écrie M. Mas-

senet, et il montre, de l'autre côté de la rue, le jardin du Petit-Luxembourg, avec ses pelouses vertes, ses lilas en fleurs, et, tout au fond, sa statue de déesse.

« Mettez-vous ici, à cette table, reprend-il. Est-ce que là, je n'ai pas l'air d'avoir devant moi, quand je travaille, un jardin merveilleux, qui est mien, et qui, pour comble de bonheur, ne me coûte nul argent et ne me demande nul entretien? Ah! je sais bien, vous voudriez que je vous parle de moi. Mais qu'est-ce que je vous dirais? Que je suis entré à neuf ans au Conservatoire, et que j'avais une passion folle pour le théâtre. Et puis après? »

Il court à l'autre bout de la chambre : là, au-dessous d'une grande glace, pendent des miniatures; il les touche du doigt, se penche, sourit, explique :

— Tenez, voilà mon grand-oncle, qui était doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg... Oh! j'ai quelque chose de lui, sûrement... le menton, n'est-ce pas? Et là, voici un Massenet qui fut tué à la Moskowa, et là, un autre, qui était commissaire des guerres. Mon père était un officier supérieur du génie et un ami de Soult. Ah! nous avons toujours été une famille de militaires : mon frère est général, et de mes deux neveux, l'un est amiral, et l'autre général. Il n'y a que moi, par exemple, qui n'ai pas suivi la tradition.

Il me prend le bras, m'entraîne dans une petite pièce étroite, intime et coquette avec ses tentures

roses et ses meubles Louis XVI, et dont les deux fenêtres s'ouvrent aussi sur le jardin. Une vitrine contient d'innombrables bibelots : sur un des rayons de verre une miniature d'homme, à côté d'une miniature de femme, et, juste au-dessus, une croix minuscule accrochée à son ruban de soie blanche.

— Mon grand-père, fait-il, et la croix de l'Ordre du Lys, qui lui fut donnée par le roi, pour l'avoir accompagné dans sa fuite aux Cent-Jours.

Un instant, il regarde encore le jardin, lève les mains, murmure : « Est-ce beau ! » revient dans le salon, contemple les vieux meubles, hoche la tête, attendri.

— Savez-vous pourquoi j'aime ce salon ? C'est que tous ces meubles ont appartenu aux miens... ils ne me sont pas étrangers, ils sont pleins de souvenirs. S'ils pouvaient parler ! Sur ces chaises, sur ces fauteuils, de génération en génération, mes ancêtres se sont assis, ils ont parlé, rêvé, souffert... C'est un salon de famille.

L'insaisissable causeur ! Primesautier, il fuit toute méthode, toute discipline... il effleure une idée, il l'abandonne aussitôt, en frôle une autre, la quitte de même, toujours vif, jeune, souriant, ému, mais incapable de s'asseoir ou de demeurer cinq minutes seulement immobile. Tout de même, il faudra bien qu'il se raconte lui-même, avec un ordre plus rigoureux : ma mémoire, autrement, ne parviendra jamais à réunir et à conserver tout ce que prodigue sa fantaisie.

— Eh bien! j'ai eu beaucoup de chance, et très tôt j'ai eu une situation. Songez donc : à trente-cinq ans j'étais de l'Académie des Beaux-Arts... L'âge de Bazin... Non?... Bazin a cinquante ans, dites-vous? Comme c'est curieux! Je ne l'aurais jamais cru. A quinze ans, j'avais obtenu mon premier prix de piano, à vingt mon prix de Rome.

Le voilà de nouveau parti : il est devant la bibliothèque et, courbé, il cherche, sur le dernier rayon, quelque chose... Il se relève, il porte un gros livre relié aux armes royales... ses paupières sont rouges, comme si des larmes les piquaient.

— C'est le prix qu'avait obtenu, trente-sept ans avant moi, au concours de Rome, mon professeur Laurent. Quand, à mon tour, je l'obtins, il me donna le sien en y mettant une dédicace... Ah! le brave homme! Comme tout cela est déjà loin!

Il remet le livre à sa place, regarde la bibliothèque chargée de volumes et qui occupe tout le mur, l'embrasse d'un grand geste.

— Il y a là un ouvrage dédicacé de chaque écrivain. Mes autres livres sont à la campagne, à Egreville, dans mon vieux prieuré. Ici, j'ai seulement ce qui me semble être, pour chaque auteur, le meilleur de son talent. Tenez! lisez cette dédicace de Dumas... Est-ce charmant?

Tout de même, il s'asseoit sur une manière de tabouret, et je suis un peu honteux d'avoir accepté le large fauteuil où, très haut et enfoncé, je ressemble à un cher maître recevant un disciple. Mais

il ne faut pas espérer m'en aller vers un siège moins important. De la main, M. Massenet m'a retenu. — Ah! comme je voudrais lui parler de la musique moderne ! Quelques instants s'écoulent : il retrace sans grands détails son séjour à Rome, ses voyages en Grèce, en Asie-Mineure, rappelle sa première œuvre *Marie-Madeleine*... Enfin !

— J'ai été dix-huit ans professeur de composition au Conservatoire, et ma classe a remporté dix-huit fois de suite le grand-prix de Rome. Les meilleurs de nos musiciens modernes ont été mes élèves. Charpentier a été mon élève ; il est aujourd'hui un maître. « Écoutez-vous, répétais-je à mes élèves, soyez vous-mêmes, et n'ayez pas de mémoire. » Charpentier a été lui-même, et il a écrit *Louise*, un chef-d'œuvre. Ah ! que j'aime l'acte qui se passe dans l'atelier de couture, et la dernière scène où Paris arrache Louise à son père ! C'est comme le petit Tenesko : je lui disais : « N'imitez pas, soyez vous-même ». Il m'a écouté, et il a écrit cette délicieuse « Fantaisie Roumaine » où il a exprimé toute l'âme de son pays. Et quant à Debussy, nul plus que moi n'admire sa tentative : seulement, elle n'appartient qu'à lui, et je déteste tous ceux qui voudront la copier. C'est comme les wagnériens... Wagner est un dieu, mais tous ceux qui l'ont imité ont eu deux fois tort : d'abord parce qu'ils l'imitaient mal... Wagner, mais c'est pour moi un repos, il est avant tout mélodique. Au Conservatoire, quand nous avions bien travaillé, je disais à

mes élèves : « Mes enfants, maintenant, nous allons nous reposer, nous allons prendre Wagner. » Et si j'ai fait quelque chose, c'est que j'ai tâché seulement d'exprimer ce que je ressentais, et de la manière dont je le ressentais...

Cette longue confidence est trop précieuse pour durer davantage. M. Massenet a fait quelques pas, je l'ai suivi, et il s'est arrêté devant une bibliothèque vitrée, qui renferme les manuscrits de ses œuvres. Devant *Werther* et *Manon*, une statuette égyptienne, une momie est couchée.

— Ah ! dit-il en riant, j'étends toujours la momie devant les œuvres qu'on cesse de jouer, et je l'enlève quand on les reprend. On ne joue plus en ce moment *Werther* et *Manon :* la momie est à son poste. Vous voyez là-haut ce manuscrit : c'est celui du *Jongleur de Notre-Dame* Vous connaissez le sujet : Barnabé, jongleur, allait par les villes, en faisant des tours de force et d'adresse. Il craignait Dieu, et il était surtout très dévot à la Sainte Vierge, si bien qu'il embrassa la vie monastique. Mais, comme c'était un homme rude et sans art, il se lamentait de ne pouvoir célébrer la Vierge par des sermons édifiants, de fines peintures, de belles statues, ou de beaux vers. Mais un matin il s'éveilla tout joyeux et courut à la chapelle : à compter de ce moment, il s'y rendit chaque jour à l'heure où elle était déserte. Le prieur, curieux de se renseigner, vint l'observer, il le vit qui, devant l'autel de la Vierge, la tête en bas, les pieds en l'air, jonglait

avec six boules de cuivre et douze couteaux... Vous vous rappelez la délicieuse nouvelle que ce sujet fournit à Anatole France. Eh bien! un jour, comme je rentrais chez moi, le concierge me remit un manuscrit. » C'est un monsieur qui l'a apporté, me dit-il, il n'a laissé ni son adresse ni son nom. Il a dit seulement que, si le manuscrit ne plaisait pas. on me le rende, et qu'il passerait le retirer. » Je lis le manuscrit, intitulé le « *Jongleur de Notre-Dame*, miracle en trois actes », et il m'enchante. L'inconnu revient, apprend ma réponse et sonne chez moi : c'était un professeur de Condorcet, M. Maurice Léna. J'emploie deux étés à écrire la musique... Oh! c'est un enfant qui ne ressemble pas aux autres. Le prince de Monaco me demande pour Monte-Carlo un ouvrage; je lui offre celui-là, et Gunzbourg le monte... Ma foi, je ne pensais guère qu'il serait représenté cette saison à l'Opéra-Comique... Ah! quel directeur que Carré, et quel admirable artiste! Admirable, admirable, vous entendez!...

Je l'écoute, j'entends, et pourtant je pense à autre chose. Je voudrais lui dire un mot, une phrase très sincère, qui le touche, et une craintive pudeur me retient... La jeune école musicale, ardente, ambitieuse, passionnée de nouveauté, oublie trop vite ce qu'elle lui doit... Et que de cœurs il a émus par sa musique voluptueuse et sentimentale, tendre et énervée, cœurs de femmes surtout et de jeunes hommes que l'amour possédait ou avait torturés!

— Vous êtes le musicien le plus aimé, le plus...

Il se retourne brusquement, me regarde bien en face, puis sourit, sceptique à la fois et sensible.

— Aimé, aimé! qui est-ce qui m'aime et qui se souvient de moi? Enfin, c'est gentil, tout de même, c'est gentil ce que vous venez de dire. Ça me fait plaisir.

M. BRIEUX

M. BRIEUX

L'été a passé, sans même que nous l'ayons vu, les premières pluies d'automne sont tombées du ciel gris et, sous les lumières qui l'inondent, le boulevard, possédé durant deux mois par la province et l'étranger, redevient parisien. Les colonnes Morris annoncent pêle-mêle reprises et premières et, de nouveau, potins et rosseries alimentent, dans les couloirs et les coulisses des théâtres, les causeries de l'entr'acte... On rentre, on est rentré. Pourtant, dans cette fièvre d'une vie qui reprend, parmi les mille faits qui la composent, il en est un qui me semble, si peu qu'il en ait l'air, plus important que les autres. Oh! ce n'est pas l'arrivée du roi d'Italie; nous sommes tellement habitués aux visites de souverains, que nous n'y prenons plus garde que par politesse d'amphitryon; ce n'est pas non plus l'inauguration de la statue de Vercingétorix, car on inaugure à toute époque et à toute heure; et ce n'est pas davantage la mort affligeante de cette

pauvre et belle Edwige, victime de la science et de M. Metchnikoff. Une pièce, *Blanchette*, qui fut naguère un des succès du Théâtre-Libre, sera jouée, vendredi, à la Comédie-Française : voilà tout. Ce n'est pas moins cependant que la consécration officielle d'une formule dramatique que pendant longtemps la Maison de Molière, terrifiée et scandalisée, ne voulut pas connaître. Souriant et aimable, M. Claretie va recevoir, dans la personne de l'auteur, M. Brieux, l'autocrate révolutionnaire qui règne au boulevard de Strasbourg. L'opiniâtre entêté qu'est M. Brieux a réalisé ce tour de force.

Entêté ! Ce n'est pas lui d'ailleurs qui me démentira. Me voilà dans le cabinet de travail, où il se renferme, rue d'Aumale, quand il revient du Midi. Je regarde ce visage aux lignes fortes et précises, avec le front très droit et très haut, les yeux très clairs qui peuvent être très doux ou très durs, la lèvre, par exemple, un peu friande et avide. Le corps même n'a rien d'efféminé, il est solidement taillé et conserve quelque chose de fruste. On devine une volonté arrêtée que sert un physique robuste. Toute sa carrière, d'ailleurs, ne prouve-t-elle pas une pensée toujours tendue vers le même but, au mépris de tous les obstacles?... Je m'apprête à le lui dire, mais déjà, renversé sur son fauteuil et les doigts occupés à rouler une cigarette, il s'est pris à sourire, un sourire vite réprimé, au reste, et il affirme :

— Je suis un entêté ; un horrible entêté.

La cigarette s'allume; un peu de cendre tombe sur le nœud flottant de sa cravate noire, du doigt il l'enlève, lance une bouffée de fumée.

— Mes parents, repart-il, étaient de simples ouvriers, et, au sortir de l'école primaire, j'entrai quelque part comme employé. A quatorze ans, j'écris ma première pièce et, dès lors, je ne cesse pas : une comédie par an. Je me marie, et, le soir, ma femme m'aide à recopier les manuscrits que nous déposons ensuite dans les théâtres et que les théâtres refusent. En même temps, afin d'approcher le monde des journaux, je donne des chroniques pour un ou deux sous la ligne. Un beau jour, Porel m'offre de me jouer une fois, en matinée, le jeudi; je n'accepte pas, je fais d'autres pièces, et j'attends. Enfin, l'Odéon m'ouvre sa porte, et les Escholiers représentent *l'Engrenage*. On me propose la rédaction en chef du *Nouvelliste de Rouen*, je pars en Normandie, j'y écris *Blanchette*, je l'envoie au Français qui me la retourne, puis à d'autres qui imitent le Français... De guerre lasse, je l'adresse à Antoine qui la monte. Je reviens à Paris, j'entre au *Gaulois*, où je transcris les dépêches Havas, puis, ennuyé d'un journalisme si humble, j'annonce simplement, à Magnard, par lettre, qu'il recevra de moi, chaque jour, une fantaisie humoristique. Un jour, deux jours s'écoulent, rien ne paraissait... Le troisième, enfin, mon nom signait, en première page du *Figaro*, une quarantaine de lignes blagueuses et boulevardières.

Amusante révélation : Brieux rival de Millaud et de Toché ! Que de fois a-t-on dit ou écrit : M. Brieux n'est Parisien ni par l'esprit — il ignore la blague — ni par le choix de ses sujets, — toutes ses pièces sont des comédies didactiques, presque des moralités et des soties. Il n'est ni boulevardier ni dilettante : il se porte à l'étude des grandes questions avec une bonhomie d'honnêteté extravagante, et l'air d'un autodidacte qui se croirait l'esprit très neuf, le jugement très droit. C'est un prêcheur candide. Puis l'on souriait, avec miséricorde, de ce pauvre homme qui n'était ni blasé, ni malin, ni roué... Mais pendant ce temps ce pauvre homme raillait, moquait, plaisantait, pince-sans-rire et humoriste, tout comme naguère Alfred Capus, Pierre Veber ou Tristan Bernard. Cependant, maintenant, il n'en tirait point de vanité : il avait seulement voulu montrer que lui aussi il pouvait... et, la démonstration faite, il préférait revenir à son labeur préféré.

— Il n'y a pas que l'amour, fit-il sans s'emporter, mais avec fermeté, il y a toutes les questions sociales. Oh ! remarquez-le, je serais navré qu'on n'écrivît plus de pièces sur l'amour, mais moi, j'en suis incapable !

Une seconde il s'arrêta, puis il ajouta : « Du moins pour le moment ! » Et tout de suite il reprit :

— Ne croyez pas, comme on l'a répété, que je cherche d'abord une porte à enfoncer, et que je

fais ma pièce ensuite. Je pars toujours d'une observation. Un jour, on me conta la mort d'un bébé due à l'abandon de sa nourrice. Le fait me frappa, j'y réfléchis, puis je me documentai... ainsi naquit en mon esprit l'idée d'une pièce. De même pour *Les Avariés*. M. Waldeck-Rousseau, sans doute pour me jouer un bon tour, me nomma membre d'une commission qui devait étudier les moyens de combattre la dépopulation ; je fus fidèle et attentif aux séances. C'est de là qu'est sortie ma nouvelle pièce, *Maternité*, qui était d'abord au Vaudeville, et que j'ai rendue à Antoine, parce que Réjane ne s'était engagée que pour quatre comédies et cent représentations, et que moi j'arrivais cinquième. Comment la société reçoit les enfants qu'elle exige : tel en est le sujet. A cette heure, je suis encore membre d'une commission pour la réforme de la police des mœurs : je pressens que je trouverai là la matière d'une pièce sur la prostitution. Vous révéler son titre probable, *Les Gardiennes de la vertu sociale*, c'est vous révéler dans quel sentiment elle sera écrite. Et que peut-il y avoir de plus intéressant que ces questions, qui sont la vie même, dans ce qu'elle a de dramatique, de plus émouvant, de plus misérable? Songez à ce qu'il me fut donné de voir, alors que, préparant *Les Remplaçantes*, je visitais ce pays du Morvan, dont toute l'industrie est l'industrie nourricière ; à toutes les détresses qui me furent confiées, après *Les Avariés*, par des lettres innombrables ! Croyez-vous qu'il ne soit

point utile et nécessaire de crier certaines vérités? Voyez : *Les Avariés* ont été joués en Belgique ; je les ai lus moi-même dans la Suisse, et dans la Suisse romande un pasteur voulait que j'en fisse la lecture dans le temple. Dans les séminaires, on les lit aux jeunes gens, et dans certaines casernes les officiers les lisent à leurs soldats. Mais Dieu me garde d'y chercher quelque profit! Un impresario vint ici un jour m'offrir une forte somme pour l'autoriser à jouer la pièce dans toute la France, à bureaux fermés : j'ai refusé. Le théâtre est pour moi une tribune, et la meilleure qui puisse exister.

— Une telle tribune, hasardai-je, que vous vous y livrez à l'éloquence souvent.

— C'est vrai, dit-il aimablement, et je tâche le plus possible de l'éviter, mais je n'y arrive pas toujours, et quand je m'y laisse aller, je vois bien la faute que j'ai commise, mais je ne découvre pas le moyen d'y remédier.

Nul geste violent, nulle parole irritée ou enthousiaste. Les doigts sans cesse occupés à rouler une cigarette, toujours assis dans son fauteuil, M. Brieux parlait tranquillement. Encore qu'il exprimât des pensées de prédicateur, il ne prêchait pas. Sa voix était douce, ses cheveux bouclés et clairs atténuaient même la rudesse de son front, et ses mains très fines ne se compromettaient pas à de larges mouvements d'orateur. Si je ne l'avais pas connu et qu'on m'eût dit qu'il était poète, un chimérique

et humanitaire poète, je n'en aurais éprouvé nulle surprise.

— Je ne suis pas un auteur à thèse, murmura-t-il ; une chose me frappe, je l'expose, et voilà.

— Et pourtant, interrompis-je, chacun voit dans vos pièces une thèse. L'histoire de *Blanchette*, par exemple, ne montre-t-elle pas que le développement de l'instruction a ses inconvénients, et qu'une fille de paysans, munie d'un brevet, mais sans place, a tout ce qu'il faut pour devenir une déclassée?

— Eh ! non, fit cette fois M. Brieux un peu impatienté; comment aurai-je dénigré le développement de l'instruction, moi qui souffre encore d'avoir tout juste fréquenté l'école primaire? Je sais, on m'a accusé, à propos de *Blanchette*, d'être réactionnaire. Réactionnaire, moi ! Le vrai sujet de *Blanchette*, mais c'est le heurt de deux orgueils, l'orgueil du père et l'orgueil de la fille ! Il n'y a pas autre chose. C'est comme ce troisième acte, m'en a-t-il valu des critiques ! Vous vous rappelez que, dans celui de la première manière, Blanchette, qui s'est livrée à la galanterie, revient chez son père avec quelque argent... On le trouva faux, on avait raison ; une fille de cette sorte regagne rarement la maison paternelle. Je le changeai donc : Blanchette, battue par la vie et incapable de céder aux tentations, retourne au village. Parmi les institutrices qui échouent, les unes pratiquent l'amour vénal, les autres se réfugient chez leurs parents; voilà la vérité. Je n'ai pas changé cet acte pour l'adoucir,

mais bien parce qu'il me paraissait ainsi plus réel. Maintenant, d'ailleurs, on le blâme. Vous pensez bien que sa réception à la Comédie n'est pour rien dans ce changement. Quand après *Petite Amie*, pièce mal faite, je l'avoue, M. Claretie m'offrit de reprendre *l'Évasion*, et que je lui proposai *Blanchette*, ce troisième acte existait tel qu'il est aujourd'hui.

Quelques instants, mes yeux errèrent sur les meubles qui emplissaient la chambre. Ils étaient simples, et même d'un goût peu recherché. M. Brieux surprit mon regard et l'arrêta.

— Ces meubles vous étonnent ; ils ne sont pas à moi, je suis en meublé. Les miens sont en ce moment dans le Loiret, où j'ai acheté une manière de ferme, pour m'occuper d'agriculture. Naguère, j'habitais presque toute l'année le Midi, près d'Aguay, un endroit désert. Aujourd'hui, une route y passe, toute sillonnée de voitures, de bicyclettes et d'automobiles. Un matin, un monsieur sonna à ma porte ; c'était un touriste à qui on avait indiqué ma maison comme but de promenade. J'ai trouvé la chose un peu forte, et j'ai fait graver sur le mur ces mots : « Je suis venu ici pour être seul. » Puis, comme cette inscription était vaniteuse, je l'ai attribuée à Ezéchiel. Mais elle ne servit pas à éloigner les curieux. Alors je m'en vais.

TABLE DES MATIÈRES

Puccini. 1
M. Emile Faguet. 9
M. Pierre de Nolhac. 17
M. Charles Dupuy. 27
M. Henry Marcel. 37
M. Henry Roujon. 47
M. Georges Leygues. 55
M. Vincent d'Indy 65
M. Pierre Curie 75
Helleu. 85
M. Paul Hervieu. 95
M. Victorien Sardou. 105
M. A. Millerand. 115
M. Gaston Boissier 125
L'abbé Delsor. 135
M. Alexandre Ribot. 145
Les Pacifistes. 155
M. Eugène Étienne. 165
M. Paul Doumer. 175
Le comte de Nelidow 183
M. Ferdinand Brunetière. 193

M. Abel Lefranc. 205
M. Camille Erlanger. 215
Paul et Victor Margueritte. 225
M. Abel Hermant. 235
M. G. Lenôtre. 243
M. René Bazin. 255
M. Massenet 265
M. Brieux 275

Tours. — Imprimerie Deslis Frères.

PQ 146 A3 1900 t.2

Acker, Paul
Petites confessions. [19--]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY